
3 1761 05060402 4


VELUT
ARBOR
ÆVO

LE
TOURNOI POÉTIQUE
DE LA
WARTBURG

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

Wartburgkrieg.

LE

TOURNOI POÉTIQUE

DE LA

WARTBURG

POËME ALLEMAND DU TREIZIÈME SIÈCLE

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

AVEC DES NOTES EXPLICATIVES ET CRITIQUES

ET PRÉCÉDÉ D'UNE ÉTUDE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LA

POÉSIE CHEVALERESQUE DE L'ALLEMAGNE AU MOYEN AGE

PAR

L. C. E. ARTAUD-HAUSSMANN

Et j'entendis une voix de joueurs de harpes, qui touchaient leurs harpes, et qui chantaient comme un cantique nouveau devant le trône.

(APOCALYPSE, c. XIV, v. 2 et 3.)

Nous saluons avec joie cette noble salle, où puissent régner longtemps les arts et la paix, où longtemps encore ce cri retentisse : « Vive le prince de la Thuringe! Vive le landgrave Hermann! »

(RICHARD WAGNER, *Tannhæuser et le Tournoi poétique de la Wartburg*, act. II, sc. 4.)

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1865


LIBRARY
JUL 18 1997
UNIVERSITY OF TORONTO

A SON ALTESSE ROYALE

CHARLES-ALEXANDRE

GRAND-DUC DE SAXE-WEIMAR-EISENACH.

Monseigneur,

C'est un devoir pour quiconque entreprend d'écrire sur la Wartburg d'appeler sur son œuvre la haute protection de Votre Altesse Royale et d'implorer le patronage de Votre Auguste Nom. Grâce à l'heureuse restauration accomplie par les ordres et sous la direction personnelle de Votre Altesse Royale, cette illustre forteresse, qui a marqué sa place dans toutes les phases de l'histoire de l'Allemagne, a retrouvé l'éclat dont elle brillait aux jours glorieux du Sængerkrieg. *Grâce à Votre Altesse Royale, l'image des Minnesinger revit dans la salle même qui fut le théâtre de leurs poétiques exploits. Grâce à Votre Altesse Royale, l'œil contemple Sainte Élisabeth dans ces lieux qui la virent grandir à côté de son futur époux, et qui plus tard, témoins des merveilles de sa piété, virent s'accomplir le Miracle des Roses. Qu'il soit permis à un défenseur convaincu du moyen âge, à un fervent admirateur de l'art chrétien et de la poésie chevaleresque, au début de ce livre où il a tenté de faire connaître en France un des mémorables événements qui ont illustré le nom de*

la Wartburg, d'en exprimer respectueusement sa reconnaissance à Votre Altesse Royale, à qui Sa noble sollicitude pour ce monument cher à l'Allemagne a déjà valu le nom de Second Fondateur de la Wartburg.

Comme jadis, à la Wartburg, Henri d'Ofterdingen et Wolfram d'Eschenbach, en commençant leurs chants, invoquaient le nom du Landgrave Hermann de Thuringe, protecteur de la poésie allemande au moyen âge et hôte bienveillant des hommes les plus distingués en ces temps par leurs talents et leur caractère, moi-même aujourd'hui, traducteur de l'œuvre des chevaliers-poëtes, j'inscris en tête de ce travail le nom du Prince qui, par Son noble dévouement aux intérêts moraux et intellectuels de Ses Etats, et par la généreuse faveur dont Il a toujours entouré les lettres et les arts, S'est montré le digne Successeur du Landgrave Hermann et du Duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar.

Je rends donc un respectueux hommage à ces grandes vertus que Votre Altesse Royale, héritière des traditions glorieuses de Son Illustre Maison, fait briller aujourd'hui sur le trône où régnèrent Louis le Saint et Sainte Élisabeth, dont les noms vénérés sont unis à celui de Votre Altesse Royale dans les bénédictions de ce peuple de la Thuringe, à qui la Providence semble avoir accordé, dans la suite de tous les âges, ce bienfait inappréciable, de posséder toujours des Souverains, véritables pères de leurs sujets, animés du plus noble zèle pour le bonheur du peuple que Dieu a confié à Leurs soins.

Sans cesser de me comporter en loyal sujet français, je n'ai pas oublié, Monseigneur, que mes ancêtres ont été Allemands, et que, depuis le jour où l'un d'eux, Egolff de Kriegelstein, est tombé glorieusement à Sempach, en 1386, *aux côtés du Duc Léopold d'Autriche, et avec l'élite de la chevalerie allemande, jusqu'au jour où ils sont devenus Français, ils ont servi fidèlement, pendant plusieurs siècles, sur les champs de bataille comme dans les*

conseils, et au prix de leur sang comme à l'aide de leurs lumières, soit les Empereurs de la Maison de Habsburg, soit les Princes-Électeurs de Saxe Vos Augustes Ancêtres. En ce temps où la présomption de chaque génération vivante croit se grandir en rabaissant ses pères, et où tant d'hommes, se donnant le facile plaisir d'insulter ce qui n'est plus, ambitionnent le triste honneur de se signaler parmi les calomniateurs du passé, je ne veux rien perdre de mon respect instinctif pour ce qui est fondé sur l'autorité de la tradition et la vénération des siècles. Je ne renierai donc point les souvenirs de ma famille, et je ne crois pas manquer à mes devoirs envers la France en suivant avec sympathie tout ce qui touche à l'histoire et aux intérêts de l'Allemagne, et en entourant d'une respectueuse admiration les Princes auxquels seuls, après Dieu et grâce à l'intercession de Sa Sainte Église Universelle, elle doit encore aujourd'hui et elle devra longtemps encore, je l'espère, sa grandeur et sa prospérité.

Je suis avec le plus profond respect,

Monseigneur,

de Votre Altesse Royale

le très-humble et très-obéissant serviteur,

ARTAUD-HAUSSMANN.

Paris, le 18 février 1865.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

> Et ayant abandonné l'Éternel, le Dieu de leurs pères ,.... ils allèrent après d'autres dieux, d'entre les dieux des peuples qui étaient autour d'eux.
>
> (JUGES, c. II, *v.* 12.)
>
> Ce qu'on appelle la *Renaissance*.... fut en effet la renaissance de l'idolâtrie païenne dans les lettres et dans les arts.
>
> (MONTALEMBERT. *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe*, Introd.)
>
> Jamais on n'a plus richement doté qu'au moyen âge, ni plus ardemment cultivé le domaine de l'âme et de l'intelligence.
>
> (MONTALEMBERT. *Les Moines d'Occident*, Introd., ch. IX.)

On se représente trop généralement le moyen âge comme une époque de barbarie, d'ignorance, de ténèbres. C'est un effet de l'éducation moderne, à laquelle préside cet esprit de dénigrement systématique du passé que l'orgueil révolutionnaire a mis si fort à la mode. L'histoire du moyen âge, telle qu'on l'enseigne dans nos colléges, n'est qu'un tableau confus de scènes de violence, de meurtre et de rapine. La guerre partout, le pillage sans cesse, l'oppression universelle, les lois de l'humanité méconnues, tous les excès impunis, la force brutale décidant de tout, nulle culture intellectuelle, les lettres, les sciences et les arts tombés en oubli : tel est le

tableau qu'on se plaît à nous faire d'une période qui a duré mille ans dans la vie de nos peuples modernes. Des hommes grossiers, livrés sans frein à leurs passions, ne reconnaissant d'autre droit que l'épée, méprisant toutes les occupations de l'esprit : tel est le portrait qu'on se plaît à tracer de nos pères.

Triste sentiment en vérité, celui qui pousse les hommes d'aujourd'hui à renier leur passé et à noircir leurs ancêtres. Étrange confusion, que de dépeindre avec les mêmes couleurs l'époque transitoire où les hordes barbares fondaient sur le monde romain, semant sur leurs pas la mort et la dévastation, et la longue et glorieuse période où les races nouvelles, solidement établies sur la terre conquise, développent en elles-mêmes avec une vitalité prodigieuse cette grande civilisation religieuse, chevaleresque et féodale à laquelle notre civilisation moderne doit tout ce qu'elle a de salutaire, et dont nos mœurs conserveront toujours, quoi qu'on fasse, l'empreinte caractéristique. Si donc, renonçant à toute idée préconçue, nous parvenons à rejeter loin de nous ces préjugés absurdes que notre siècle doit à Voltaire et aux prétendus historiens de son espèce ; si, animés du désir de nous éclairer et résolus à voir les choses comme elles sont, nous interrogeons l'histoire, non pas cette histoire de convention qu'on fabrique à l'usage des colléges, mais l'histoire authentique, originale, puisée dans les récits des contemporains et dans les monuments de toute sorte qui sont restés pour nous attester leur passage sur cette terre ; si, détournant un instant nos regards de ces guerres et de ces spoliations qu'on reproche tant au moyen âge et dont pourtant notre époque, toute civilisée qu'elle est, donne de si fréquents et de si tristes exemples que, dans la bouche des hommes d'aujourd'hui, le reproche est au moins étrange, nous consentons à reposer nos yeux sur des scènes plus riantes, nous reconnaîtrons combien le tableau a été chargé.

Ce n'est pas que l'histoire du moyen âge ne présente en effet, au début, quelques siècles auxquels on puisse appliquer l'épithète de barbares. L'enfance de tous les peuples est inséparable de la barbarie : les peuples modernes ont subi cette loi commune, à laquelle les peuples antiques n'avaient pas non plus échappé : pour eux, comme pour leurs devanciers, la période de formation fut signalée par des désordres et des violences, par la grossièreté des mœurs, et par une éclipse momentanée des lettres et des arts. Mais cet âge fut essentiellement transitoire : dès que les conquérants ont pris racine sur le sol de leurs nouvelles patries, dès que les empires nouveaux sont fondés, nous voyons une brillante civilisation se développer sous l'influence bienfaisante de l'Église, qui ne faillit jamais à sa haute mission de tutrice des peuples. La hiérarchie féodale établit dans le gouvernement une pondération de l'autorité souveraine et des franchises locales merveilleusement appropriée au génie des races modernes. Les peuples se rapprochent sous l'action de la papauté, lien précieux d'unité en ces siècles d'isolement. L'instinct des nouvelles races, ennobli par le christianisme et sagement dirigé par le clergé, donne naissance à la chevalerie, dont les salutaires maximes épurent les mœurs et apprennent à ces farouches hommes de guerre qu'il y a un droit supérieur à celui de la force, tandis que les prêtres enseignent aux rois qu'il y a un juge au ciel auquel ils devront compte de leur puissance. La science renaît à l'ombre des couvents, et les universités fondées par les moines remettent en honneur ces grands écrivains de l'antiquité que notre époque n'a pas été seule à connaître. Enfin, sous la vive impulsion communiquée aux esprits par le mouvement des croisades, une littérature nationale prend naissance, et la poésie retrouve un âge d'or. Des chanteurs courent de château en château, célébrant la religion, les combats et l'amour. Ces rudes guerriers, jadis si dédaigneux de tout ce qui n'était pas le métier des armes,

écoutent maintenant avec plaisir les récits du trouvère, et s'intéressent à ses ingénieuses fictions. Les chevaliers eux-mêmes déposent la lance pour la harpe : la poésie est devenue pour eux aussi noble que la guerre, et ils la regardent désormais comme le plus digne délassement d'un homme d'épée. Les plus riches d'entre les seigneurs accueillent avec faveur ces poëtes qui portent l'éperon doré, ils se font leurs protecteurs et les attachent à leurs cours. Et enfin, l'exemple montant toujours plus haut, les empereurs, les rois et les plus puissants princes se font gloire d'inscrire leurs noms parmi ceux des chevaliers-poëtes.

Le moyen âge a donc eu sa civilisation. Je n'en veux pour preuve que ces admirables basiliques, sublimes élans de l'âme humaine vers le ciel et vers l'éternité ; majestueuses personnifications de l'art chrétien, qui font pâlir également l'art antique et l'art moderne ; gigantesques conceptions dont l'aspect écrase et confond nos artistes d'aujourd'hui, frappés d'impuissance parce que la foi leur manque, et avec la foi l'inspiration. Je n'en veux pour preuve que ces poëmes où sont chantés tour à tour, en traits si divers, gracieux, grandioses ou terribles, mais toujours avec la même noblesse de sentiments, le même enthousiasme naïf et sincère, et la même richesse poétique, les combats sanglants d'Odin, des géants et des farouches guerriers scandinaves, les vertus des chevaliers gardiens du Saint-Graal, les merveilleux exploits des paladins de la cour de Charlemagne, les saints mystères de la religion, la magnanimité des princes, la beauté des dames, et les splendeurs de la nature. Assurément ce n'était pas une époque de barbarie, d'ignorance et de ténèbres, ce moyen âge qui a tenu la poésie en si haut honneur, qui a fait briller les arts d'un si vif éclat, et qui a laissé derrière lui tant de chefs-d'œuvre pour redire sa grandeur aux siècles à venir.

Au reste, si l'on a contesté cette civilisation du moyen

âge, c'est qu'on ne la connaissait guère : on est naturellement porté à nier ce qu'on ignore, et il faut avouer que l'éducation qu'on reçoit de nos jours n'est pas faite pour porter la lumière sur ce qui touche au moyen âge. Depuis le mouvement qu'on est convenu d'appeler la Renaissance des lettres et des arts au seizième siècle, mais qui n'a été en réalité que le triomphe de l'influence italienne et des restes du paganisme, l'antiquité a fait invasion dans notre littérature, dans nos arts, dans nos mœurs et dans notre éducation, en bannissant l'élément national et indigène. Les auteurs grecs et romains sont en possession presque exclusive de nos colléges : c'est eux seuls qu'on étudie et qu'on admire ; les écrivains modernes n'y sont admis que dans une faible proportion, et seulement en tant qu'ils se sont bornés à imiter les anciens ; quant à la littérature du moyen âge, qui est notre vraie littérature nationale, puisqu'elle est le produit du génie moderne livré à lui-même, dans toute la naïveté de sa jeunesse, et dégagé de tout mélange, de toute influence étrangère, on fait autour d'elle le silence le plus absolu, et on n'en parle pas plus que si elle n'existait pas. C'est là une grave erreur. Qu'auraient pensé ces Grecs et ces Romains que nous admirons tant, si, au lieu d'élever la jeunesse d'Athènes ou de Rome dans le culte des traditions nationales et dans le souvenir des guerres médiques ou des guerres puniques, on lui eût enseigné de préférence l'histoire de ces peuples connus sous le nom de *barbares,* c'est-à-dire étrangers, avec lesquels cette jeunesse grecque ou romaine n'avait rien de commun? N'est-il pas tout aussi déraisonnable pour nous, descendants de ces prétendus *barbares,* de faire prédominer dans notre éducation tout ce qui se rapporte à ces peuples antiques et étrangers, que tant de dissemblances capitales séparent de notre race, au préjudice de ce qui vient de nos ancêtres et de ce qui est en quelque sorte notre héritage patrimonial? Assurément je ne demande pas qu'on enlève à l'antiquité la part légitime qui lui revient

dans l'éducation des générations modernes, ni qu'on prive notre race du précieux héritage de lumières amassé par les races qui ont été avant la nôtre en possession de l'empire du monde; qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée : je demande seulement que cette part de l'antiquité soit réduite à ce qu'elle doit être, et qu'au lieu d'absorber exclusivement les loisirs des jeunes générations, elle n'occupe plus que le second rang, pour laisser à nos productions nationales et autochthones la première place qui leur appartient de droit.

Je me plais à reconnaître tout ce qu'a de salutaire l'étude de poëtes comme Homère et Eschyle, dont les sublimes inspirations ouvrent à l'esprit des aperçus tout nouveaux, et de grands philosophes comme Platon et Cicéron, qui, s'ils n'ont pas connu le christianisme, ont eu du moins le mérite inappréciable de deviner quelques-unes des vérités que le christianisme devait mettre en lumière. Mais je voudrais que l'étude de ces chefs-d'œuvre de l'antiquité n'exclût pas celle des chefs-d'œuvre du moyen âge. Tant de différences séparent notre société de celle des anciens, que l'étude de ceux-ci, poussée au-delà des limites raisonnables, peut devenir, non-seulement inutile, mais pleine de dangers. Dans l'ordre religieux, l'incrédulité ou l'indifférentisme; dans l'ordre moral, le relâchement des mœurs ; dans l'ordre politique, le socialisme et la révolution : tels peuvent être les résultats de l'étude exclusive de l'antiquité grecque et romaine, si elle n'est tempérée par une étude approfondie des caractères distinctifs et des conditions d'existence de nos races modernes. Au lieu de ce partage rationnel, dans lequel l'élément national devrait avoir la prépondérance, voyez ce qui se pratique : le catéchisme est bien vite oublié, et pendant des années entières on initie notre jeunesse aux légendes de la mythologie païenne et à tous les détails du culte des faux dieux ; les élèves ne savent pas encore le premier mot de ce qui se passait il y a cinq cents ans sur le sol de notre propre

patrie, et ils savent déjà fort bien, quelquefois beaucoup trop bien, ce qui se pratiquait il y a deux mille ans sur les bords de l'Hellespont, sur la place publique d'Athènes, et dans les assemblées populaires de Rome, foyers permanents d'agitation démagogique. Or je crois qu'il n'y aurait qu'à gagner, sous le double rapport des mœurs et de la situation politique des États, à ce que les jeunes gens connussent un peu moins Périclès, Alcibiade et les Gracques, et beaucoup plus Frédéric Barberousse, Philippe-Auguste et saint Louis; à ce qu'ils sussent un peu moins bien l'histoire de la guerre du Péloponèse, et beaucoup mieux l'histoire des croisades et les chroniques de Joinville; enfin et surtout à ce qu'ils lussent un peu moins certaines poésies d'Horace, d'Ovide et de Catulle, et beaucoup plus la *Chanson de Roland*, le *Parcival* de Wolfram d'Eschenbach, la *Vie de sainte Élisabeth,* et le *Tournoi poétique de la Wartburg.*

Reconnaissons toutefois que la réhabilitation du moyen âge, au moins dans le domaine des arts, a fait depuis quelques années des pas immenses. L'archéologie, science toute nouvelle, déjà si féconde, et qui promet pour l'avenir des résultats plus beaux encore, y a largement contribué. Il y a cinquante ans encore, l'expression de *gothique* était employée comme une injure, en ce qui touchait les arts aussi bien qu'en politique, et l'on désignait à l'inverse sous le nom de *bon style* certaine architecture qu'on croyait être l'imitation, et qui n'était en fait que le travestissement de l'art grec. Aujourd'hui ces préjugés ont disparu, et pleine justice est rendue à l'art chrétien. Il faut maintenant travailler à la réhabilitation du moyen âge dans le domaine des lettres, en attendant sa réhabilitation dans le domaine de l'histoire.

C'est dans ces sentiments que j'ai entrepris de mettre à la portée du public français un des monuments les plus intéressants de la littérature allemande du moyen âge. L'Allemagne est en effet, de toutes les parties de l'Europe,

celle où le moyen âge a marqué le plus profondément son empreinte caractéristique. En Italie et en Espagne, l'élément romain, profondément enraciné dans le sol, a survécu à l'invasion et a constamment prédominé, absorbant en soi la race conquérante, à l'inverse de ce qui s'est passé ailleurs : aussi les institutions, les mœurs et la littérature y ont conservé, de même que la langue, une grande affinité avec ce qu'elles étaient sous la domination romaine, et n'ont admis que dans une très-faible proportion l'élément barbare. En France aussi, surtout dans les provinces méridionales, mais à un bien moindre degré, le mélange de la race et les restes de la domination romaine ont contribué à modifier les caractères de l'esprit frank et ont donné à la littérature une physionomie intermédiaire et mixte. L'Angleterre a dû à l'isolement de sa position insulaire des institutions et une littérature à elle propres, également distinctes de celles du monde antique et de celles du monde germanique. L'Allemagne seule, patrie des anciens Germains sur lesquels Rome n'avait jamais pu asseoir son empire, et berceau des Franks qui avaient conquis la Gaule, conservait au moyen âge et conserve encore aujourd'hui, purs de tout mélange étranger, les caractères distinctifs de cette grande famille germanique d'où se sont successivement détachés tous les peuples qui ont démembré l'empire romain et fondé le monde moderne. C'est donc dans les institutions et dans la littérature de l'Allemagne que le moyen âge réalise son type le plus original, et c'est là qu'il peut être étudié avec le plus de fruit.

Le poëme qui fait l'objet de cet ouvrage est le récit d'un événement semi-historique, semi-légendaire, qui a eu lieu dans le commencement du treizième siècle, et qui jouit en Allemagne d'une juste célébrité. Transportons-nous par la pensée à cette époque, qui, dans tous les pays, fut l'âge d'or de la poésie, mais qui, en Allemagne surtout, sous l'influence de ces empereurs de la maison de

Souabe, poëtes distingués et chevaliers accomplis, en même temps que grands princes, fit briller d'un si vif éclat le monde féodal parvenu à la plus riche période de ses développements. La scène se passe dans ce château de Wartburg, auquel se rattachent tant de souvenirs, et que devaient illustrer, quelques années plus tard, les vertus de sainte Élisabeth de Hongrie, pure et noble figure, doublement resplendissante de l'auréole des saintes et de la couronne des reines. Dans la grande salle qu'on appelle encore aujourd'hui la *salle des chanteurs* (*Sængerhalle*), siége le landgrave Hermann de Thuringe, un des princes dont la généreuse protection donnait une impulsion si vive au mouvement poétique ; autour de lui sont réunis les seigneurs et les dames des pays d'alentour, convoqués à l'avance pour une fête solennelle. Au fond de la salle, sur une estrade abritée par cette triple arcade qui porte encore le nom de *tonnelle des chanteurs* (*Sænger-laube*), et où d'ingénieuses peintures, produits de la restauration accomplie sous la haute direction de Son Altesse Royale le grand-duc Charles-Alexandre, font revivre à nos yeux les Minnesinger sur ce théâtre de leurs exploits, sept chevaliers-poëtes, les plus illustres du temps, se livrent entre eux, à l'aide de leurs chants, un tournoi d'un nouveau genre, une guerre poétique; véritable combat en champ clos, car le bourreau est présent et doit donner la mort au vaincu : ainsi l'ont décidé les poëtes lorsqu'ils se sont jeté le défi. Telle est la donnée historique, et la légende s'est plu à l'embellir encore. La lutte se prolonge : tantôt les poëtes exaltent les vertus des princes qui les protégent, tantôt ils se proposent des énigmes où de savantes allégories recouvrent des allusions aux mystères de la religion chrétienne et de sages enseignements moraux; l'un d'eux enfin a recours aux sortiléges, et invoque l'appui des puissances infernales contre son adversaire, qui triomphe de cet appareil magique à l'aide de ses seules lumières et de sa foi. On voit quels riches dé-

veloppements comporte un pareil sujet, et quelle brillante carrière il ouvre au poëte. On ne s'étonnera donc pas que l'Allemagne, en même temps qu'elle regarde le tournoi poétique de la Wartburg (*Sængerkrieg auf Wartburg*) comme un événement qui fait date dans l'histoire de sa littérature et qui en marque une des phases les plus glorieuses, tienne en haute estime le poëme qui en a perpétué le souvenir, surtout si l'on considère que ce poëme répond par l'originalité de sa forme à l'originalité du sujet : « Le poëme de la Wartburg, dit M. Von der « Hagen, réunit en soi les trois formes principales de la « composition poétique : la forme lyrique, dans les « strophes consacrées à l'éloge des princes et aux énig- « mes, avec leurs mélodies particulières; la forme épi- « que, dans les récits qui prennent souvent place entre « les chants; enfin la forme dramatique, dans la succes- « sion alternative du dialogue placé dans la bouche des « personnages et de l'action, succession qu'en plus d'un « endroit nous sommes forcés de deviner. »

Après tant de savants ouvrages sur cette matière, après l'admirable édition des Minnesinger de M. Von der Hagen[1], après les intéressantes études de M. Eichhoff sur la littérature allemande du moyen âge[2], après les remarquables travaux de MM. Zeune[3], Koberstein[4], Ettmüller[5], Lucas[6], Hermann de Plœtz[7], Simrock[8], etc., sur le tournoi de la Wartburg, je n'ai pas la prétention de faire pour la science de nouvelles découvertes. Je me propose unique-

[1] *Minnesinger*, 5 vol., Leipzig, 1838, et Berlin, 1856.

[2] *Cours de littérature allemande à la Faculté des lettres de Paris*, 1838.

[3] *Ueber den Wartburgkrieg*, 1820.

[4] *Ueber das wahrscheinliche Alter und die Bedeutung des Gedichts vom Wartburgkrieg*, Naumburg, 1823.

[5] *Der Singerkriec ûf Wartburc*, Ilmenau, 1830.

[6] *Ueber den Krieg von Wartburg*, 1833.

[7] *Ueber den Sængerkrieg auf Wartburg*, Weimar, 1851.

[8] *Der Wartburgkrieg*, Stuttgart et Augsburg, 1858.

ment de faire connaître à la France un des plus curieux événements et une des plus intéressantes productions du moyen âge. Le poëme de la Wartburg n'a jamais été, à ma connaissance, traduit en français ; cette traduction était réputée fort difficile, et l'est en effet : d'abord parce que les strophes du poëme sont éparses et bouleversées dans divers manuscrits, et qu'il faut en premier lieu les rétablir dans l'ordre qui paraît leur avoir primitivement appartenu, c'est-à-dire reconstruire l'œuvre tout entière ; ensuite parce que les manuscrits présentent une foule de lacunes et d'interpolations; puis parce que le texte, quelquefois altéré, est souvent obscur dans sa forme archaïque ; enfin parce qu'on y trouve à chaque pas des allusions à des faits, à des ouvrages et à des personnages contemporains peu ou point connus. Je ne me flatte pas d'avoir évité tous ces écueils; mais je crois avoir donné une traduction exacte et fidèle : je me suis attaché à la faire aussi simple et aussi littérale que possible, pensant que pour les œuvres de cette sorte il est essentiel de conserver la physionomie du texte, et aimant mieux encourir le reproche d'avoir employé quelquefois un style peu élégant que celui d'avoir travesti le poëme et défiguré la couleur locale.

Je dois beaucoup aux livres de mes savants devanciers. Entre tous, les ouvrages de MM. Von der Hagen, Ettmüller, Lucas et Simrock m'ont puissamment aidé, soit pour l'interprétation des passages obscurs, soit pour l'explication des allusions. En ce qui touche l'ordre à donner aux strophes, le travail approfondi auquel M. Simrock s'est livré à cet égard m'a été d'un grand secours : je n'ai pas toujours suivi son opinion, tant s'en faut ; mais je me suis attaché à discuter avec soin l'ordre qu'il adoptait, toutes les fois que j'ai cru devoir en adopter un autre.

Avant d'aborder l'étude du poëme en lui-même et de la vie des personnages qui ont figuré dans le tournoi, nous devons constater rapidement l'état de l'Allemagne et de la chrétienté au moment où a lieu cette mémorable lutte ;

nous devons examiner au milieu de quels événements politiques et littéraires elle se place. Ce sera comme le cadre du tableau que je veux tracer, et je crois cette espèce de mise en scène indispensable pour comprendre et les péripéties du combat et les allusions du poëme.

CHAPITRE II.

L'ALLEMAGNE AU MOYEN AGE.

> Le monde était alors enveloppé par la foi comme d'un voile bienfaisant qui cachait les plaies de la terre, qui devenait transparent pour les splendeurs du ciel. Aujourd'hui c'est autre chose : tout est à nu sur la terre, tout est voilé dans le ciel.
>
> (MONTALEMBERT. *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe,* Introd.)
>
> Cette grande organisation féodale.... était fondée tout entière sur le sentiment du devoir comme entraînant le droit à sa suite, et..... donnait à l'obéissance toute la dignité d'une vertu et tout le dévouement d'une affection.
>
> (*Idem.*)

On raisonne beaucoup sur le moyen âge ; mais généralement on le connaît peu, et depuis la Révolution française, les idées les plus erronées ont cours sur tout ce qui touche cette période. La Révolution française fut, comme toutes les révolutions du monde, une explosion de l'esprit d'orgueil et de révolte. Aux hommes qu'animait cet esprit, le moyen âge s'offrait comme le premier ennemi à combattre et le principal obstacle à renverser : il fallait avant tout raser l'édifice de foi et d'autorité élevé par les siècles. Ce fut donc avec acharnement qu'ils entreprirent leur œuvre de démolition, et une sorte d'animosité personnelle présida à la proscription des choses du passé. Les nova-

teurs passèrent en revue les institutions du temps, et toutes celles qui se rattachaient au moyen âge furent par cela seul, et sur la simple étiquette du sac, abolies: les plus salutaires ne purent trouver grâce, et l'on se serait bien gardé d'établir l'institution du jury si l'on avait su qu'elle était d'origine féodale. Aussi voyez quels furent les résultats d'une prétendue réforme dont le principal mobile était la passion : sous prétexte d'améliorer, on ne sut que détruire ; sous prétexte de philanthropie, on fit tomber des milliers de têtes et on noya la France dans le sang ; sous prétexte d'inaugurer l'ère de la liberté, on frappa de mort, de prison ou d'exil tous ceux avec qui l'on n'était pas d'accord ; sous prétexte de tolérance, on ne permit à ses adversaires que de souffrir et de se taire; sous prétexte de proclamer les droits de l'homme, on confisqua en masse ; sous prétexte de patriotisme, on tira le rideau sur toutes les gloires de l'ancienne France, on vilipenda les plus beaux noms de notre histoire, et on les remplaça par des noms ridicules empruntés aux Grecs et aux Romains ; au milieu des crimes les plus abominables et des aberrations les plus monstrueuses qui aient jamais égaré l'esprit humain, on osa proclamer que l'humanité s'était trompée pendant six mille ans et qu'on lui apportait pour la première fois la lumière et la vérité ; enfin on décréta le culte de la déesse Raison au moment où un peuple entier déraisonnait. Assurément nous sommes loin du fanatisme de cette désastreuse époque ; néanmoins les passions ne sont pas encore assez calmées pour qu'on envisage de sang-froid les choses du moyen âge, et bien des appréciations sont encore faussées par l'esprit de parti.

Les idées de la Révolution française ont fait le tour de l'Europe, non qu'elles répondissent à un besoin des peuples, mais parce que l'esprit d'orgueil et de révolte est de tous les pays et de tous les temps, et parce qu'on trouve toujours de l'écho quand on fait appel aux mauvais instincts de l'humanité. Les injustices envers le moyen âge n'ont donc

pas été circonscrites en France : elles se sont propagées partout. Il serait temps d'en finir avec les opinions préconçues et de voir les choses comme elles sont. Le plan de cet ouvrage ne me permet pas de tracer un tableau complet du moyen âge : mais je voudrais en donner une idée en insistant sur les caractères les plus saillants.

Trois institutions, trois principes président à l'histoire du moyen âge, et j'ajouterai qu'ils président à toute l'histoire des temps modernes, et qu'ils président encore de nos jours à la vie de toute la grande famille européenne : dans l'ordre religieux, le christianisme ; dans l'ordre moral, la chevalerie ; dans l'ordre politique, la féodalité. Le christianisme est encore aujourd'hui l'élément vital et la séve nutritive des peuples modernes : c'est en vain qu'au nom de ce qu'on appelle le progrès, on lui livre de furieux assauts ; c'est en vain que le rationalisme, la fausse science, l'orgueil et toutes les passions coalisées lui portent chaque jour de nouveaux coups : inébranlable comme un roc battu de tous côtés par les flots de la tempête, l'Église chrétienne défie toutes les attaques : elle ne succombera pas : car l'éternité lui est promise, et Notre-Seigneur a dit que *les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* La chevalerie est encore profondément enracinée dans nos mœurs, il n'est pas une de nos coutumes qui n'en porte la trace vivante, et l'on ne pourrait faire disparaître de la vie de nos sociétés modernes les sentiments, les idées, les usages et les pratiques qu'elles ont hérités de la chevalerie, sans qu'aussitôt l'Europe cessât d'être l'Europe, pour tomber dans un grossier matérialisme utilitaire qui serait le signe de sa déchéance et dont le Nouveau Monde peut seul nous donner une idée affaiblie. Quant à la féodalité, je sais bien que la Révolution cosmopolite se flatte, non sans raison, de lui avoir porté de terribles coups ; mais les idées restent, même après que la forme extérieure a disparu, et je suis persuadé que si jamais on parvenait, ce que je crois d'ailleurs impossible, à effacer de nos mœurs

ces sentiments de loyauté et de fidélité réciproques qui président aux rapports entre le souverain et les sujets, héritage féodal qui distingue nos monarchies modernes aussi bien du despotisme oriental que de l'anarchie républicaine, les États européens seraient précipités dans une confusion dont les républiques de l'Amérique actuelle, avec leur droit du revolver, et les démocraties de l'ancienne Grèce, avec leur ostracisme et les tumultes de leurs places publiques, nous présentent de tristes exemples. Comment la croix s'est-elle élevée triomphante sur les ruines des autels du paganisme? Comment la chevalerie a-t-elle pris la place de l'affreux dévergondage de mœurs qui dévorait le monde antique? Comment la féodalité, magnifique combinaison d'autorité centrale et de liberté locale, a-t-elle succédé à l'anarchie qui régnait sur l'empire romain sous les apparences de la monarchie absolue ? c'est ce que nous devons examiner rapidement pour avoir une idée de la société et du temps où s'est produite la lutte poétique de la Wartburg.

Ce serait une erreur de prendre à la lettre le nom de moyen âge, et de voir dans cette période historique un âge intermédiaire, servant de transition entre l'antiquité et les sociétés modernes. Il n'y a dans l'histoire universelle que deux divisions bien caractérisées : le monde ancien, dont l'empire romain fut la personnification la plus brillante, et le monde moderne, qui trouva dans le moyen âge, je ne dis pas la dernière étape de son développement, mais l'expression la plus originale, en tant que pure encore de tout alliage étranger, de sa physionomie propre. Au moment où le moyen âge commence, le monde connu est divisé en deux grandes contrées, la Romanie et la Barbarie, dont la seconde empiète constamment sur les limites de la première; deux races sont en présence, celle à laquelle échappe le sceptre du monde et celle qui va s'en emparer, et ces deux races sont entièrement dissemblables.

Déjà bien des siècles avant, quand une invasion gau-

loise vint, son Brenn en tête, camper jusque dans Rome, on sait quelle fut la terreur des Romains à l'aspect de ces guerriers de haute taille, aux longs cheveux blonds, aux yeux bleus et étincelants, dont l'impétueuse bravoure triomphait de la discipline des légions. Ce fut bien pis quand plus tard Rome, poursuivant ses conquêtes, fit passer le Rhin à ses soldats et les lança sur la Germanie. Les Romains n'avançaient qu'en tremblant sous ce froid climat du Nord, sous ce ciel gris et brumeux qui leur semblait un présage funeste; l'aspect de ces noires forêts de chênes et de pins qui couvraient d'immenses étendues de montagnes et qu'habitaient des troupeaux de bisons et d'autres animaux inconnus aux pays du Midi, pénétrait leurs âmes d'une mystérieuse horreur; ils se sentaient sans force et sans courage en face de ces étranges ennemis, vêtus de peaux de bêtes sauvages, la tête parée de cimiers menaçants empruntés aux dépouilles d'animaux monstrueux, qui se précipitaient au combat en poussant des cris effroyables et en entonnant leur bardit, chant rauque et sinistre répercuté par l'airain des boucliers. Et c'étaient en effet des ennemis redoutables : ces peuples, comme l'indiquait leur nom, ne connaissaient que la guerre et n'aimaient que le péril [1]. Le désastre de Varus vint donner raison aux sombres pressentiments des légions, et pendant longtemps le nom d'Hermann, latinisé par l'effroi romain en celui d'Arminius, fut la terreur des maîtres du monde. La conquête romaine ne fut jamais que précaire en Germanie. Le même effet se produisit quand César voulut conduire son armée victorieuse dans les îles britanniques : parvenus à l'extrémité nord-ouest de la Gaule, sur les bords de la Manche, les soldats tremblaient à la vue de cette mer houleuse et couverte de brouillards à laquelle ils allaient confier leur vie, à l'aspect de cette côte

[1] La véritable étymologie du nom de *Germain* vient de *Wérmann*, qui signifie homme de guerre.

hérissée de gigantesques falaises coupées à pic, au pied desquelles le reflux découvre d'immenses grèves semées d'écueils aux formes sinistres où se brisent avec fracas les flots soulevés par un vent qui souffle sans relâche ; une fois débarqués sur la terre britannique, leur bravoure était paralysée au récit des terribles légendes qu'on racontait sur cette région inconnue, vers laquelle, disait-on, une race mystérieuse de pêcheurs transportait à minuit du continent les âmes des trépassés [1]. En Bretagne comme en Germanie, les Romains ne purent fonder rien de durable.

La religion de ces peuples, non moins que leurs mœurs, les séparait profondément des anciens. Ce n'est pas que leur polythéisme n'eût aucun rapport avec celui des Grecs. Comme les Grecs, ils avaient commencé par le naturalisme, représenté par l'adoration d'*Ertha* (la Terre), culte auquel avait succédé, par l'invasion des Goths, l'anthropomorphisme de la mythologie scandinave, dont le Walhalla était peuplé, sous des noms différents, des mêmes divinités que l'Olympe grec. Mais la différence native des deux races apparaît bien profondément tranchée dans les caractères de ces deux mythologies. Chez les Grecs et les Romains, ce ne sont qu'images gracieuses, fictions riantes et anecdotes scandaleuses qui retracent fort exactement les mœurs du monde antique. Chez les peuples germaniques, au contraire, la rigueur du climat, l'aspect désolé des contrées brumeuses et des mers glaciales, la rudesse d'une vie toute guerrière où l'on estime chaque homme d'après le nombre d'ennemis qu'il a tués, se reflètent dans le culte des divinités de nos pères, et donnent à l'austère mythologie de l'*Edda* un caractère grandiose et terrible. Ce ne sont que combats effroyables où s'entrechoquent d'un côté Odin et les Ases, de l'autre les géants, fils du Chaos, et les gnomes, génies malicieux

[1] Cette légende, rapportée par Procope, prouve quelle terreur les pays du Nord inspiraient encore dans le sixième siècle aux hommes du Midi.

qui habitent au fond des montagnes où ils travaillent l'or et le fer. Pour récompense d'une vie remplie de hauts faits, le guerrier doit après sa mort habiter le Walhalla, où, dans des festins de héros, il boira la bière dans le crâne de ses ennemis. Et quand Tacite, ce grand peintre des mœurs germaniques, nous décrit dans des pages empreintes d'une sombre poésie les rites mystérieux du culte de la déesse Ertha au fond d'un bois sacré, dans une île de l'Océan du Nord, quand il nous montre ce char couvert de draperies plongé dans un lac où l'on croit que la déesse se baigne et où sont noyés les esclaves choisis pour la servir, en sorte que nul ne peut sans perdre la vie contempler ces cérémonies redoutables, on conçoit quelle impression de semblables récits devaient faire sur l'imagination des peuples méridionaux.

Mais ce qui séparait avant tout les Romains des barbares, ce qui condamnait les sociétés antiques à périr et ce qui appelait les races nouvelles à l'empire du monde, c'était le christianisme. Non que les peuples germaniques fussent chrétiens : nous venons de les voir adonnés au paganisme, et ils ne devaient même arriver à la foi chrétienne qu'en passant par l'hérésie d'Arius. Mais par certains côtés de leur caractère, par certaines idées, par certaines coutumes propres à leur race, ces peuples étaient merveilleusement prédisposés à recevoir les enseignements chrétiens ; en eux se montrait déjà, même dans cet âge d'enfance et de barbarie, tout l'esprit des sociétés modernes, et sous la rude enveloppe du farouche guerrier, adorateur d'Irminsul et habitant des forêts de la Germanie, on pouvait deviner le brillant chevalier, fidèle jusqu'à la mort à son Dieu, à son roi et à sa dame. Les sentiments de la famille, réduits chez les Romains à l'état de fiction réglementaire du droit civil, étaient profondément enracinés dans le cœur des races germaniques : la vie de famille y était en honneur, comme l'était à l'inverse chez les anciens la vie de la place publique. La femme, tenue par les

Grecs et les Romains dans une condition d'infériorité et presque d'esclavage, était en Germanie libre et honorée ; son émancipation et sa réhabilitation, qui devaient être l'œuvre du christianisme, répondaient aux idées et aux coutumes de ces barbares, chez lesquels brillait déjà cette délicatesse de sentiment qui devait produire la galanterie chevaleresque. L'esprit d'individualisme, sur lequel est fondée la doctrine chrétienne, dominait chez ces peuples, à la place de l'esprit de socialisme qui étreignait le monde antique. De là des nuances bien tranchées dans le patriotisme des deux races : le patriotisme des Grecs et des Romains a quelque chose d'abstrait : c'est le dévouement à une divinité qu'on nomme la patrie, à un être fictif, à une idée ; le patriotisme du barbare et de l'homme du moyen âge, au contraire, a quelque chose de concret et s'applique à un objet réel : c'est le dévouement au sol où l'homme est né, au foyer qui réunit sa famille, à la cabane qui abrite ses enfants ou au château qu'ont habité ses pères, au chef à qui il a juré fidélité, au clocher natal et à l'autel où il a prié. De là encore le point d'honneur, sentiment si inconnu aux anciens, qu'il n'existe pas dans leur langue d'expression pour rendre le mot d'honneur avec le sens que nous y attachons ; sentiment vivace chez les barbares, qui savaient déjà qu'il y a de ces offenses qu'on ne peut venger que par le jugement de Dieu, par le combat singulier, et non par la justice du pays. Enfin Tacite nous dit des Germains : « Tous ces peuples ont pour signe dis-« tinctif leur respect pour la royauté. » Ce trait complète le tableau : voilà déjà l'instinct monarchique des races modernes.

Les sociétés antiques portaient dans leur propre corruption le germe de leur ruine ; mais l'apparition du christianisme fut leur arrêt de mort : elles avaient fait leur temps, et une ère nouvelle appelait des races nouvelles. Les empereurs romains s'efforcèrent de lutter par la persécution ; mais la persécution ne fit qu'activer les progrès

de l'œuvre divine. Constantin crut peut-être sauver l'empire en faisant monter le christianisme sur le trône ; mais il ne fit par là que prolonger son existence et empêcher l'édifice de la civilisation romaine de s'écrouler tout entier sous les coups de l'invasion : résultat immense par l'influence qu'il a exercée sur les civilisations modernes en les faisant profiter des résultats de l'œuvre romaine. En effet les institutions de Rome, par leur grandeur, leur éclat et leur imposante unité, paraissent avoir exercé une sorte de fascination sur l'esprit des conquérants barbares, qui s'empressèrent de se façonner à l'exemple des vaincus : quel que fût leur mépris pour les Romains dégénérés, les restes de la grandeur romaine commandaient leur admiration. C'est ainsi que nous voyons les Wisigoths, les Ostrogoths, les Bourguignons adopter des codes de lois romaines, et le droit romain s'implanter en Allemagne, où il est resté en vigueur jusqu'à nos jours. C'est ainsi qu'Alaric et Attila, vainqueurs de Rome, ambitionnèrent le titre de généraux romains, et reçurent en cette qualité des tributs qu'on décorait du nom de soldes. C'est ainsi que Clovis et Charlemagne lui-même, avant qu'il portât la couronne impériale, se paraient du titre et du costume de patrice. C'est ainsi que les noms de *duc* et de *comte,* empruntés à la hiérarchie du palais de Constantin, devinrent des titres féodaux. C'est ainsi que le nom d'*imperator,* ce nom que les légions romaines donnaient autrefois à leur général victorieux, et qui plus tard servit à désigner les monarques de Rome, devint au moyen âge le titre éclatant qui rehaussait en Allemagne la puissance souveraine, qui entourait le trône d'une splendeur jusqu'alors inconnue, et qui donnait aux rois de la Germanie une suprématie glorieuse, quoique purement nominale, sur toutes les couronnes de la terre. C'est ainsi qu'un empire romain germanique, après avoir duré mille ans, n'a pris fin qu'au début de notre siècle. C'est ainsi que dans toutes les langues une mystérieuse étymologie rattache le

nom de César (*Kaiser, Czar*) à l'exercice du pouvoir suprême. C'est ainsi que l'aigle romaine est devenue le blason de l'Allemagne du moyen âge, et a pris deux têtes quand la chute de l'empire d'Orient a réuni les deux couronnes.

L'œuvre d'organisation du moyen âge s'accomplit par la main de Charlemagne, gigantesque héros, prince incomparable, le seul entre tous les hommes illustres dont la figure apparaisse plus grande encore dans l'histoire que dans la légende : car, bien que la poésie ait pendant plusieurs siècles redit ses hauts faits, son œuvre surpasse encore sa gloire. La réunion sous le sceptre de Charlemagne de tous les empires qui s'étaient élevés sur les ruines du monde romain fut un fait essentiellement transitoire. Le lien de cette puissante unité politique était nécessaire pour constituer l'unité de religion, d'institutions et d'idées qui devait être le fonds commun des États modernes, au milieu des diversités inhérentes à leurs natures : il fallait compléter le triomphe du christianisme, incorporer les Saxons dans la grande famille des races germaniques, refouler les Sarrasins, puis, une fois la société européenne assurée contre tout danger extérieur, discipliner les populations encore barbares, établir des lois, jeter les bases d'un gouvernement régulier. Mais quand l'œuvre civilisatrice du grand empereur eut porté ses fruits, chaque nationalité reprit naturellement son indépendance, et chaque peuple retrouva des conditions d'existence conformes à son génie particulier.

A partir de ce moment, le système féodal se développe rapidement et étend ses ramifications sur tous les États sortis du démembrement de l'empire karolingien. Cette forme d'un gouvernement fondé sur la propriété territoriale et sur la hiérarchie du sol est d'origine exclusivement germanique : on n'en découvre nulle trace dans l'antiquité, et, à l'inverse, la facilité avec laquelle elle s'établit dans le moyen âge atteste sa parfaite conformité avec le génie des

races issues de l'invasion. Considéré en lui-même, ce gouvernement assis sur la propriété du sol était favorable à la prospérité de l'agriculture, au développement de l'esprit local, à la multiplication des foyers de civilisation et d'activité intellectuelle, et il est incontestable que cette localisation de l'autorité, répandant la vie et propageant les idées sur les points les plus reculés du territoire, donna une puissante impulsion au réveil des lettres et des arts qui se produisit au douzième siècle et dont je parlerai dans le chapitre suivant.

Le régime féodal présente d'ailleurs en toutes ses parties une pondération de pouvoirs précieuse surtout en un temps où l'on était prompt à trancher les questions par le glaive : ainsi l'autorité royale est balancée par les droits seigneuriaux, et ceux-ci à leur tour par les franchises communales; partout se montre un système de précautions destinées à sauvegarder le droit de chacun dans une époque où les mœurs belliqueuses favorisaient les empiétements. De même, comme garantie contre les violences inséparables d'un âge de formation, apparaît le principe que nul ne peut être jugé que par ses pairs. Ainsi, en dépit des sottes déclamations des révolutionnaires empressés à calomnier ce qu'ils ignorent, la féodalité fut un bienfaisant régime de franchises, de protections et de garanties efficaces; ce fut la vraie solution de ce difficile problème de la conciliation de l'ordre et de la liberté, que les utopistes modernes, les philosophes du dix-huitième siècle et les idéologues du dix-neuvième, ont vainement essayé de résoudre par des systèmes hybrides où la république se cache sous les apparences trompeuses de la monarchie, où l'autorité est toujours sacrifiée, et où règnent en réalité l'anarchie et les licences de toute sorte.

Mais le remède le plus efficace contre les abus de la force, c'était le pouvoir du clergé. Dans tout le moyen âge, l'Église préside à l'éducation des peuples naissants et dirige leurs premiers pas dans la voie de la civilisation. En

l'absence d'un lien politique entre les États, le Saint-Siége rompait l'isolement des races, rapprochait les rois et les peuples dans le lien fédératif de l'unité chrétienne, et usait de son autorité spirituelle pour aplanir les différends et pour donner le signal des grandes entreprises qui intéressaient toute la chrétienté. L'intervention du clergé dans les affaires intérieures des États ne fut pas moins salutaire. A l'Église revient la gloire d'avoir la première conçu et enseigné la grande idée du droit primant la force. La règle féodale disait à l'égard de la classe des serfs : « Entre « toi, serf, et ton seigneur, point de juge, fors Dieu. » Mais quelle force avait cette restriction *fors Dieu* dans une époque de foi et avec l'ascendant moral dont le clergé était investi ! Le prêtre rappelait au roi que, précisément parce qu'il tenait son pouvoir de Dieu, il devrait compte à Dieu de l'emploi qu'il en ferait. La puissance du seigneur sur les serfs était absolue et sans appel devant les hommes ; mais l'appel à Dieu était relevé par l'Église : le prêtre ne craignait pas de refuser l'absolution à quiconque avait mésusé de son pouvoir, et le seigneur le plus puissant était contraint de s'humilier devant l'autorité de celui qui parlait au nom de Dieu. Assurément c'était une sérieuse garantie, cet appui que les opprimés étaient sûrs de trouver dans l'Église. D'ailleurs le servage lui-même n'avait absolument rien de commun avec l'esclavage : jamais il n'a été admis au moyen âge, comme on l'admettait chez les anciens, que l'homme fût une chose, susceptible de propriété ; l'influence du christianisme avait effacé cette triste théorie, et c'est faire une injure gratuite au moyen âge que de confondre, comme on le fait trop souvent à dessein, deux institutions si profondément dissemblables. C'est encore sous l'influence de l'Église et sous le souffle de l'esprit chrétien que naquit la chevalerie, avec son code de générosité, de loyauté et d'honneur, et il est aisé de comprendre combien ces nobles maximes, qui enseignaient la sainteté des promesses, l'inviolabilité du

droit, le culte des femmes et la protection des faibles durent favoriser le progrès moral et le respect toujours plus grand des lois de la justice et de l'humanité.

Tel est le tableau que présente la société du moyen âge. Jetons maintenant un coup d'œil sur la situation particulière de l'Allemagne à la même époque et sur les événements qui l'occupent au moment où les poëtes engagent la lutte à la Wartburg. Nous avons vu que le démembrement de l'empire de Charlemagne avait rendu à leur indépendance et à leur isolement les diverses nationalités réunies un instant sous son sceptre. De ce moment seulement date la séparation de la France et de l'Allemagne, que deux des fils de Louis le Débonnaire se partagèrent, en se promettant dans un serment mémorable de respecter leurs deux royaumes désormais distincts. La dignité impériale, après avoir disparu quand il n'y avait plus de tête digne de porter la couronne de Charlemagne, fut relevée par Otton le Grand, et dès lors l'Allemagne fut dotée de la constitution la plus conforme à son caractère. C'était une vaste confédération féodale dont les membres étaient reliés entre eux par la suzeraineté d'un chef suprême qu'ils élisaient eux-mêmes et qu'ils choisissaient dans leurs rangs. Dans le principe, la noblesse tout entière participait à cette élection, que ratifiaient même les acclamations du peuple; plus tard l'exercice de ce droit se concentra entre les mains d'un nombre restreint de princes qui s'arrogèrent le privilége d'élire seuls au nom de toute la noblesse. Le chef ainsi élu était investi du pouvoir souverain, et s'appelait *roi des Romains;* mais il ne prenait le titre d'*empereur romain toujours Auguste* qu'après avoir été couronné par le pape, et alors il pouvait assurer l'hérédité à son fils en le faisant élire, de son vivant, roi des Romains. Seul entre tous les rois, qui ne portaient alors que la couronne à fleurons, l'empereur portait la couronne fermée, dont la forme rappelait celle de la tiare. Le globe surmonté de la croix, qui figurait parmi

les insignes impériaux, symbolisait ses prétentions à l'empire du monde : il était le chef temporel de la chrétienté, comme le pape en était le chef spirituel. Une splendeur incomparable environnait son trône : de puissants princes et des rois même ambitionnaient les grandes charges de son palais et s'honoraient de le servir au festin du couronnement. Dans cette majestueuse personnification de l'Empire germanique se réalisait la seule unité politique qui convînt et qui convienne encore aujourd'hui au génie allemand. Car ce lien féodal, réunissant les populations dans une communauté d'origine, de mœurs et d'intérêt, respecte du moins cet esprit d'indépendance locale que l'Allemagne conserve encore de nos jours aussi vivace qu'au moyen âge, et cette vaste décentralisation à laquelle, dans l'ordre intellectuel autant que dans l'ordre politique, la prospérité et la grandeur de l'Allemagne sont intimement liées, et que l'unitarisme révolutionnaire tente aujourd'hui vainement de détruire, au mépris des différences nécessaires que le caractère particulier des diverses races impose à leurs conditions normales d'existence et partant à la forme de leur gouvernement.

L'histoire de l'Allemagne, durant tout le moyen âge, est remplie par la lutte de la papauté et de l'empire. Cette lutte est dans toute sa vivacité au moment du tournoi poétique de la Wartburg. Commencée par une simple question de réforme ecclésiastique, par une série de mesures salutaires destinées à rendre à l'Église sa pureté primitive ; continuée par une querelle de compétence sur les investitures, où les droits respectifs du pouvoir ecclésiastique et du pouvoir féodal eussent été facilement discernés et délimités sans l'injuste résistance que les empereurs de la maison de Franconie opposèrent aux légitimes revendications du Saint-Siége ; cette lutte s'étend et grandit sous la dynastie de Souabe, et prend enfin un caractère exclusivement politique : c'est désormais, et pour bien des siècles encore, la lutte entre l'influence allemande et l'influence italienne,

entre les Gibelins qui veulent maintenir les prérogatives de la couronne impériale et son droit de suzeraineté sur la Péninsule, et les Guelfes qui veulent humilier l'empire et étendre sur toute l'Allemagne la suprématie italienne; et la féodalité allemande, à la voix de ces empereurs-chevaliers qu'elle regarde comme les vrais représentants et les défenseurs intrépides de ses droits héréditaires et de son indépendance nationale, se précipite avec ardeur dans ce combat où elle soutient une cause personnelle et patriotique. Nous retrouverons les souvenirs et les traces vivantes de cette lutte à chaque page du poëme de la Wartburg.

CHAPITRE III.

LA POÉSIE AU MOYEN AGE.

Quand on lit leurs œuvres avec la sympathie qu'entraîne une foi religieuse identique à la leur, avec l'appréciation impartiale d'une société où l'âme dominait à un si haut point la matière, on se demande ce qui a donc été inventé de nouveau par les écrivains des siècles plus récents; on cherche ce que la pensée et l'imagination ont gagné en échange des purs trésors qu'elles ont perdus. Car, il faut le savoir, tous les sujets dignes d'un culte littéraire ont été chantés par ces génies méconnus, et glorifiés par eux devant leurs contemporains; Dieu et le ciel, l'amour, la gloire, la patrie, les grands hommes, rien ne leur a échappé. Il n'est pas un secret de l'âme qu'ils n'aient découvert, pas une mine de sentiment qu'ils n'aient exploitée, pas une fibre du cœur humain qu'ils n'aient remuée, pas une corde de cette lyre immortelle dont ils n'aient tiré des accords délicieux.

(MONTALEMBERT. *Hist. de sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe,* Introd.)

Il semble que cet immense mouvement des âmes que représentent saint Dominique, saint François et saint Louis ne pouvait avoir d'autre expression que ces gigantesques cathédrales qui paraissent vouloir porter jusqu'au ciel, au sommet de leurs tours et de leurs flèches, l'hommage universel de l'amour et de la foi victorieuse des chrétiens.... Il faut aux pontifes et aux architectes quelque combinaison nouvelle qui se prête et s'adapte à toutes les nouvelles richesses de l'esprit catholique; ils la trouvent en suivant ces colonnes qui s'élèvent vis-à-vis l'une de l'autre dans la basilique chrétienne, comme des prières qui, en se rencontrant devant Dieu, s'inclinent et s'embrassent comme des sœurs : dans cet embrassement, ils trouvent l'ogive..... Au lieu de s'étendre sur la terre comme de vastes toits destinés à abriter les fidèles, il faut que tout jaillisse et s'élance vers le Très-Haut. La ligne horizontale disparaît peu à peu, tant domine l'idée de l'élévation, la tendance au ciel. (*Idem.*)

Les peuples ont leurs âges comme les individus, et leur eunesse, comme celle de l'homme considéré isolément, révèle une vitalité dont les âges suivants ne tardent pas à se dépouiller. Aussi la fraîcheur, la naïveté, la sponta-

néité de la jeunesse éclatent dans les monuments littéraires de tous les peuples en leur période d'enfance : tout l'effort intellectuel de ces époques primitives se résume dans la poésie. Plus tard, avec les progrès de la civilisation, la science se répand, l'érudition succède à l'instinct, la forme se perfectionne, mais l'inspiration y perd. C'est ainsi que la poésie des temps héroïques de la Grèce, œuvre de chanteurs ambulants, atteint du premier coup, dans Homère, une grandeur de conception et une délicatesse de sentiment dont n'approcheront plus les chefs-d'œuvre de ses plus beaux siècles littéraires. La vie de l'homme en ces temps primitifs semble d'ailleurs porter son âme à la poésie : il n'est pas encore renfermé dans l'enceinte des grandes villes, où les affaires publiques et privées occupent seules sa pensée : il vit continuellement en face de la nature, et l'admirable spectacle qui se déroule tous les jours sous ses yeux devient pour lui une source féconde de sublimes inspirations. A ce titre, le moyen âge devait être une période de mouvement poétique, et les conditions d'existence où ces jeunes races se trouvaient placées devaient seconder puissamment leurs facultés naturelles : tandis que la vie méditative et la culture intellectuelle se développaient à l'ombre des cloîtres, la vie d'un seigneur féodal était merveilleusement propre à donner l'essor aux imaginations : du haut du château suspendu au sommet d'une montagne, où il vivait entouré de sa famille et de ses hommes d'armes, son regard embrassait tout le pays d'alentour; la guerre, avec ses mille péripéties, la chasse, cette image de la guerre, les courses dans les forêts, les excursions périlleuses, les embuscades, c'étaient là ses occupations de tous les jours. On conçoit ce que les émotions d'une telle vie et le charme qui en est inséparable peuvent donner à l'instinct poétique.

Tacite nous montre déjà les Germains comme un peuple cultivant et honorant la poésie : « Ils ont des chants, dit-il, « qu'ils appellent le *bardit,* d'où ils augurent le succès

« du combat. Car ils tremblent ou font trembler selon la « manière dont l'armée l'a entonné; ce sont moins des « paroles que le bruyant concert de l'enthousiasme guer- « rier. On s'attache à le former des plus rudes accents, « de sons rauques et brisés, en serrant le bouclier con- « tre la bouche, afin que la voix répercutée s'échappe plus « forte et plus retentissante. » Il dit encore : « Leurs an- « ciens chants sont leurs seules annales. » En effet nous trouvons chez tous les peuples barbares des poëtes, désignés par différents noms suivant les pays (*bardes, scaldes*, etc.), dont la mission était de chanter au moment du combat pour animer le courage des guerriers en leur rappelant les traditions religieuses et patriotiques de leur nation, les exploits de leurs héros et la gloire de leurs ancêtres. Mais en ces temps d'invasion où une lutte acharnée et constante est engagée entre deux mondes dont l'un doit succomber sous les coups de l'autre, entre diverses races que divisent des haines mortelles, en ces temps de combats sans merci et sans trêve, on ne peut s'attendre à voir une littérature prendre naissance, et les seuls monuments que nous lègue cette rude époque sont quelques chants guerriers empreints d'une poésie sauvage, comme le célèbre *Hymne de mort de Ragnar Lodbrok,* condamné à périr dans un donjon rempli de serpents, le poëme de *Hildebrand et Hadebrand,* où nous voyons le père combattre contre le fils, et les *Chants de Louis III* et *d'Athelstan*, qui racontent les victoires des Franks et des Anglo-Saxons sur les pirates normands.

Au bruit des armes, l'étude et la poésie se réfugient dans l'enceinte des couvents, seules retraites impénétrables aux ravages de la guerre qui sévissait alors sans relâche. Au milieu des troubles qui remplissent les premiers siècles du moyen âge, les monastères étaient les seuls asiles où pût se conserver l'héritage littéraire du passé. Le caractère sacré de ces forteresses intellectuelles les mettait à l'abri de toute attaque ; les invasions qui dévastaient les

terres voisines passaient sans s'arrêter devant leurs murs; le tumulte du monde alarmé et le fracas des orages politiques expiraient à leurs portes. Là, dans le silence et le recueillement de la vie claustrale, les moines pouvaient encore cultiver les arts que la guerre avait bannis de la société laïque. Toutes les littératures du moyen âge naquirent donc dans les cloîtres : les premiers chroniqueurs, les premiers poëtes furent des moines. Aussi toutes les productions littéraires de ces premiers siècles présentent en tous pays un frappant caractère d'uniformité : partout les mêmes sujets religieux, partout la langue de l'Église. Les seuls monuments de cette période sont des récits sur la vie des saints, auxquels se joignent quelques chroniques sur les faits de l'époque; toutes ces œuvres sont écrites en latin.

Le premier réveil littéraire fut dû à Charlemagne, qui mit en honneur l'idiome tudesque, en faisant recueillir les anciens chants nationaux des Franks. A partir de ce moment en effet, le latin, qui reste la langue officielle du gouvernement et de l'Église, cesse d'avoir le monopole de la composition poétique : un grand nombre d'ouvrages écrits en langue vulgaire apparaissent; mais la littérature reste encore exclusivement monastique et religieuse. A l'exemple de l'école qu'il avait fondée dans son palais, Charlemagne en établit d'autres sur tous les points de son empire. Il enrichit de ses dons les anciennes abbayes fondées par lés premiers apôtres du christianisme, il crée de nouvelles après avoir soumis et converti les Saxons, et dans tous ces cloîtres s'élèvent des écoles où l'on étudie les auteurs anciens et la philosophie d'Aristote, qui deviendra si populaire dans les universités des siècles suivants. Les plus célèbres de ces abbayes, Saint-Wandrille en Normandie, Saint-Gall, Corwey, Fulda, Hildesheim, Einsiedeln, Reichenau, deviennent des foyers d'érudition. A la suite de Raban Maur, élève d'Alcuin, qui enseigna à Fulda, et qui mourut archevêque de Mayence, de savants

maîtres se perpétuent dans ces écoles monastiques, d'où sortent enfin plusieurs compositions en langue vulgaire. Alors paraissent les *Harmonies des Évangiles*, dont la plus célèbre est le poëme allemand d'Ottfried, moine de l'abbaye de Weissemburg en Alsace. Nottker, moine de Saint-Gall, fait une *Paraphrase des psaumes*. Mentionnons encore un poëme en langue romane sur Boèce, les chroniques latines de Witikind, moine de Corwey, et de Dietmar, évêque de Mersebourg, le poëme latin d'Eckard, moine de Saint-Gall, sur l'*Expédition d'Attila et les exploits de Walther d'Aquitaine*, et les œuvres de Hroswitha, abbesse de Gandersheim, qui écrivit en latin des chroniques, des légendes de saints et des pièces de théâtre dans le style de Térence sur des sujets religieux. Enfin paraît au onzième siècle l'*Éloge de saint Annon*, archevêque de Cologne, le premier poëme épique digne de ce nom qu'ait eu l'Allemagne.

Mais tandis que dans les pays du Nord la poésie était encore renfermée dans les cloîtres, elle se vulgarisait déjà en Provence, même avant les croisades, sous l'influence de la civilisation précoce qui s'était développée dans cette contrée. La Gaule méridionale avait été démembrée de l'empire karolingien en 879 par Boson qui, s'intitulant roi d'Arles, réunit sous sa domination la Provence, le Dauphiné, la Savoie, le Lyonnais et une partie de la Bourgogne. Par là se trouva consommée la séparation de la France du Nord et de la France du Midi et des deux langues qu'elles parlèrent, la langue d'*oil* et la langue d'*oc*. Boson II substitua en 943 le titre de comté à celui de royaume, sans que la Provence sortît pour cela de la maison de Bourgogne. Cette maison s'étant éteinte en 1092 dans la personne de Gilibert, ses deux filles, Faydide, mariée à Alphonse, comte de Toulouse, et Douce, mariée à Raymond Bérenger, comte de Barcelone, se partagèrent la Provence, qui se réunit bientôt de nouveau sous l'autorité du comte de Barcelone. A l'abri des invasions qui

désolaient constamment le Nord, le pays situé entre la Méditerranée, le Rhône et la Garonne avait fait de rapides progrès, favorisés pendant deux cent treize ans par l'administration paternelle des princes de la maison de Bourgogne. Ces peuples entretenaient un commerce actif avec l'Orient, et leur contact avec les Catalans et les Mores d'Espagne donna une vive impulsion à la culture des esprits. Aussi voit-on paraître dès le onzième siècle, dans ces contrées qui jouissaient déjà de tous les bienfaits de la civilisation, des poëtes qui, sous le nom de *jongleurs* (*joculatores*), semblables aux *aœdes* et aux rhapsodes des temps héroïques de la Grèce, parcouraient le pays avec sécurité, allant de château en château chanter les combats et l'amour, partout accueillis avec joie, partout bien reçus et hébergés par le seigneur. Leur place était marquée dans toutes les fêtes, dont ils étaient l'ornement indispensable; tous les princes du Midi de la France les invitaient à leurs cours dans les occasions solennelles, et, après avoir charmé la noble compagnie par leurs récits poétiques, ils se retiraient comblés de louanges et de présents. La poésie paraît même avoir été, dès cette époque, en honneur dans les pays du Nord, puisque Robert Wace nous montre le jongleur Taillefer accompagnant Guillaume le Conquérant en 1066 et chantant les exploits de Roland pour exciter le courage des combattants pendant la bataille de Hastings.

Mais le grand événement qui devait séculariser la littérature, la faire sortir de l'enceinte des cloîtres pour entrer dans le domaine de la vie active où elle devait trouver une source d'inspiration encore plus féconde que dans les méditations de la vie monacale, l'événement qui devait donner le signal d'une véritable renaissance des lettres, des sciences et des arts, faire éclore et fleurir dans toute la chrétienté une brillante et glorieuse civilisation, activer le mouvement et la culture des esprits, et répandre chez tous les peuples le goût et le besoin de la poésie, ce furent les

croisades. Les croisades ont souvent été l'objet de railleries de la part des philosophes du dix-huitième siècle et des révolutionnaires du dix-neuvième, qui ont voulu en contester les bienfaits et les grands résultats. Je n'insiste pas sur la convenance qu'il y avait pour les nations chrétiennes à ne pas laisser aux mains des Infidèles le berceau de leur foi commune. Il y a plus, et même au point de vue politique la foi naïve de ces princes chrétiens et de ces bons chevaliers les servait mieux que ne l'eût fait tout le génie de notre diplomatie moderne. Croit-on que les Arabes, cette race envahissante à qui son faux prophète avait dit : « Allez conquérir le monde et convertissez par « le sabre! » fussent restés confinés dans l'Orient si les expéditions parties de l'Occident ne les eussent perpétuellement inquiétés? Trois fois dans les temps modernes, les musulmans ont fait irruption sur l'Europe, et trois fois s'y sont brisés: en 732, à Poitiers, devant Charles-Martel; en 1571, à Lépante, devant don Juan d'Autriche; en 1683, à Vienne, devant Jean Sobieski : les croisades eurent pour effet de préserver l'Europe, pendant tout le moyen âge, d'invasions semblables. Et si les croisés eussent réussi à fonder des royaumes chrétiens en Syrie et à Constantinople, le monde civilisé n'aurait certes pas à craindre aujourd'hui les massacres par lesquels se traduit trop souvent le fanatisme musulman, ni cette redoutable question d'Orient qui vient périodiquement troubler l'équilibre des États de l'Europe. Je passe sous silence les résultats des croisades relatifs aux progrès du commerce et des relations internationales, et je ne m'occupe que de leur influence sur la poésie du moyen âge.

A ce point de vue, leurs effets furent immenses. Comme tous les événements qui remuent profondément les sociétés, les croisades produisirent un vaste mouvement intellectuel. La religion et la guerre, et avec elles les deux sentiments qui frappent le plus vivement l'imagination humaine, se trouvaient réunis dans ces expéditions lointaines. Aussi les

lettres et les arts, ces deux manifestations du génie poétique, prennent tout à coup un essor prodigieux. C'est alors, qu'une ferveur incroyable animant tous les peuples, l'art chrétien se dégage des tâtonnements du style roman, et que s'élèvent simultanément sur tous les points de l'Europe ces cathédrales que nous admirons aujourd'hui comme des chefs-d'œuvre dont le secret est perdu ; et nous sommes confondus en songeant à l'enthousiasme qui devait soutenir ces milliers d'ouvriers consacrant leur vie entière à ces travaux et n'ambitionnant comme but final et récompense suprême que de graver sur la pierre, à une hauteur où l'œil ne peut atteindre, une lettre, un chiffre ignoré, témoignage de leur participation à l'œuvre de foi. En même temps les littératures nationales se forment : les récits du pèlerin qui décrit les merveilles de la Terre Sainte, les chants du poëte qui célèbre les combats des croisés, sont les délassements favoris des châtelaines. Sous l'influence des croisades naît la triple poésie des *troubadours*, des *trouvères* et des *Minnesinger;* et cette influence est si marquée, que si la première croisade (1096-1100), composée presque exclusivement de Français sous Godefroy de Bouillon, fait paraître les troubadours et les trouvères dans le Midi et le Nord de la France, la seconde et la troisième (1147-1149 et 1189-1193), où Conrad III et Frédéric Barberousse figurent à côté de Louis VII, de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion, avec l'élite de la noblesse allemande, feront paraître les Minnesinger en Allemagne.

Nous avons vu que la civilisation hâtive du Midi de la France avait fait naître la littérature provençale avant toutes les autres. Mais les troubadours, qui continuent et perfectionnent l'œuvre des premiers jongleurs, ne commencent à chanter qu'après la première croisade. La poésie provençale eut alors deux siècles de splendeur et de gloire.

Les princes même prirent part au mouvement poéti-

que : un des plus anciens troubadours est Guillaume IX, comte de Poitou et duc d'Aquitaine, qui fit partie de la première croisade. Parmi les plus illustres des troubadours, il faut citer encore Bertram de Born, que Dante place dans son *Enfer* pour avoir excité les fils de Henri II à la révolte contre leur père : vaillant guerrier autant que brillant poëte, un souffle belliqueux anime ses chants qu'il entonnait au milieu du combat tout en frappant de rudes coups de son épée ; et Arnaud Daniel, que Dante cite avec éloge dans son traité *de l'Éloquence vulgaire*, et qu'il introduit dans son *Purgatoire* en mettant dans sa bouche quelques vers provençaux : il est auteur du poëme de *Lancelot*, que Zazichoven a traduit en allemand.

La poésie lyrique est le genre dans lequel les troubadours excellèrent. Les récits épiques ne leur étaient pas inconnus, mais c'est surtout l'amour qui fait le sujet de leurs chants, et le caractère particulier des peuples méridionaux se retrouve dans la passion toute profane qui les anime. Ils connaissaient aussi la satire sous le nom de *sirvente.* Enfin un genre qui mérite plus notre attention par son originalité, c'est la *tenson* (de *contentio*, *tentio*, combat, concours) : c'était une lutte poétique entre deux troubadours sur un sujet proposé, le plus souvent une question d'amour ; les combattants s'attaquaient et se répondaient dans des strophes alternatives qu'ils improvisaient séance tenante. Nous trouvons ici la première idée du tournoi poétique de la Wartburg.

La civilisation provençale ne fut pas sans influence sur la poésie des autres nations. Éléonore de Guienne, lors de son mariage avec Louis VII, conduisit à la cour de France un nombreux cortége de troubadours ; elle les emmena à la croisade, où ils se trouvèrent en contact avec les chevaliers allemands de Conrad III ; et enfin, après son mariage avec Henri II, elle s'en fit suivre à la cour de Londres, où ils fournirent à la poésie anglaise ses premiers modèles. Frédéric Barberousse cultivait lui-même la poésie proven-

çale, et fit preuve de son talent quand il rencontra à Turin le comte de Provence et ses troubadours. Les poëtes provençaux eurent donc aussi quelque action sur les progrès que fit au douzième et au treizième siècle la poésie germanique, bien que le caractère entièrement opposé des deux peuples fasse ressortir des différences capitales, soit pour le choix des sujets, soit pour la manière de les traiter, entre le sentiment sérieux, profond et mystique des Minnesinger, dont les chants renferment toujours un enseignement moral et une aspiration religieuse, et la verve souvent immorale des troubadours, chez qui l'on retrouve toute la légèreté et la frivolité des races du Midi.

Enfin, après avoir brillé d'un vif éclat, la poésie provençale s'écroule tout d'un coup. La civilisation prématurée de ces contrées, où avaient survécu de nombreux vestiges de la civilisation romaine, mélangés dans une forte proportion d'importations récentes de la civilisation orientale, y avait introduit un relâchement de mœurs et des hérésies auxquels l'Église porta un énergique remède. La croisade prêchée par Innocent III contre les Albigeois précipita la France du Nord sur la France du Midi, et rétablit l'unité de race et de littérature en effaçant la langue d'*oc*, en dispersant les derniers troubadours, et en faisant partout dominer la langue d'*oil*.

Bien différente de la littérature provencale, soit pour le fond, soit pour la forme, était la poésie des trouvères, qui prit aussi naissance après la première croisade. Les trouvères, de même que les troubadours, connurent le genre lyrique, et plus d'un cultiva avec succès l'ode et la chanson; mais ils s'illustrèrent surtout dans la poésie épique, et c'est à eux que revient l'honneur d'avoir créé le roman de chevalerie.

L'épopée romanesque du moyen âge présente cette particularité remarquable, que ce sont les mêmes légendes et les mêmes personnages qui, dans toute l'Europe chrétienne, inspirent les poëtes de toutes nations et de toutes

langues. Ainsi les sujets favoris des trouvères sont également ceux des Minnesinger, et Wolfram d'Eschenbach, le plus illustre des poëtes allemands du moyen âge, a emprunté à la France la matière des grandes compositions épiques qui l'ont immortalisé. L'origine et la cause de cette unité de conception résident dans la grande unité intellectuelle et morale qui relie entre eux tous les peuples du moyen âge sous l'influence de l'Église. Agissant en tous pays sous l'impulsion unique du Saint-Siége, le clergé dut, dans les enseignements par lesquels il civilisa l'Europe, diriger tous les peuples chrétiens dans la même voie, les façonner sur le même modèle, leur inspirer les mêmes sentiments, tourner leur esprit vers les mêmes idées ; en sorte que, sauf les nuances nécessaires résultant pour les diverses races de la différence de leurs caractères, tous les peuples de la grande confédération chrétienne, après s'être trouvés réunis pour la conquête du Saint-Sépulcre, se trouvèrent réunis encore dans l'arène poétique. Aussi les romans épiques que voit naître le moyen âge, soit en France, soit en Allemagne, soit en Angleterre, peuvent se ramener presque tous à trois *cycles*, c'est-à-dire à trois légendes principales, à trois sociétés différentes, à trois armées de héros semi-historiques, semi-fabuleux, dont la popularité fut universelle, et dont les aventures et les hauts faits ont occupé pendant des siècles les poëtes de toutes les nationalités chrétiennes.

Le trouvère Jean Bodel a résumé ces trois cycles dans le distique suivant :

> Ne sont que trois materes a nul home entendant,
> De France, de Bretaigne, et de Rome la grant.

J'y ajouterai un quatrième cycle, que Bodel n'a pas pu connaître, puisqu'il appartient exclusivement à l'Allemagne et que les trouvères n'y ont aucune part : le *cycle germanique*, moitié religieux, moitié héroïque. Ce cycle

comprend l'*Edda,* code religieux des Scandinaves, qui raconte leur cosmogonie et les légendes de la religion d'Odin ; puis les poëmes sur Attila et Dietrich de Vérone, c'est-à-dire Théodoric, que renferment soit l'*Edda* elle-même, soit le *Livre des Héros;* et enfin l'admirable épopée des *Nibelungen,* qui traite le même sujet, et où percent encore constamment les vieilles traditions germaniques et la rudesse des mœurs barbares sous l'enveloppe chevaleresque dont le christianisme a commencé à revêtir les peuples récemment convertis.

Le *cycle français*, exclusivement héroïque, se rapporte à Charlemagne et aux paladins de sa cour. Seulement le grand empereur n'y joue pas le principal rôle : il s'efface devant ses pairs, et tout l'intérêt s'y concentre sur les plus vaillants de ses preux, tels que Roland, le héros de Roncevaux, et Guillaume d'Orange, le Marquis au Court-Nez, vainqueur des Sarrasins dans la province de Narbonne. La figure imposante de Charlemagne semble ne servir qu'à conserver l'unité du cycle auquel elle préside ; il en est de même pour Attila dans le cycle germanique, et pour Arthus dans le cycle breton : peut-être les poëtes ont-ils craint de rester au-dessous de leur tâche s'ils dépeignaient au premier plan ces héros qu'ils regardaient comme des personnages presque surhumains, et ont-ils préféré ne faire jouer à ces grands rois qu'un rôle passif et secondaire et mettre en scène surtout leurs vassaux. Les principaux monuments de ce cycle sont, pour la France, le célèbre *Roman de Roncevaux;* pour l'Allemagne, un autre poëme sur *Roland* par le moine Conrad ; le *Willehalm* de Wolfram d'Eschenbach ; *Fleur et Blanchefleur* par Conrad de Flecke ; et le poëme sur *les Quatre Fils Aymon.*

Le *cycle breton,* le plus fécond de tous à cause de l'élément religieux qui en domine une partie, est moitié héroïque, moitié mystique. Il célèbre Arthus, le roi breton qui défendit l'Angleterre contre les invasions des Saxons; à

la cour d'Arthus se rattache l'institution de la Table Ronde, avec les vaillants chevaliers Tristan de Léonois, Lancelot du Lac, Kai, Gauvain. C'est ici la partie héroïque et profane du cycle breton, à laquelle se rapportent, en Angleterre, le roman de *Brut,* œuvre de l'auteur du célèbre *Roman de Rou,* Robert Wace, qui prétend rattacher les Bretons et Arthus aux Troyens et à un fils d'Ascagne nommé Brutus; généalogie fantastique qu'il emprunte à l'*Histoire des Bretons* de Geoffroy de Monmouth; en France, les œuvres de Luc du Guast, qui avait composé des romans sur Tristan et sur les autres personnages de la Table Ronde, imitations des romans anglais; le *Lancelot du Lac* de Chrétien de Troyes, dont le sujet lui fut donné par la comtesse de Champagne; en Allemagne, la traduction par Ulrich de Zazichoven du *Lancelot* d'Arnaud Daniel, qu'il trouva à Vienne entre les mains d'Hugues de Morville, gentilhomme laissé en otage par Richard Cœur-de-Lion; le *Wigalois* de Grafenberg; l'*Iwain* de Hartmann de Aue; le *Tristan* d'Eilhart de Habergen; enfin le célèbre poëme de Gottfried de Strasbourg, *Tristan et Isolde.* L'élément religieux est représenté dans le cycle breton par la belle légende du Saint-Graal, ce vase miraculeux qui avait reçu le sang du Sauveur, et que gardait une chevalerie d'élite recrutée parmi les preux de la cour d'Arthus; légende qui paraît être issue de la combinaison de très-anciennes traditions païennes du pays de Galles avec le dogme de l'Eucharistie importé dans ces contrées par les premiers apôtres chrétiens. Cette matière a donné lieu à de riches développements poétiques : la royauté mystique attachée à la garde du Saint-Graal, les bénédictions qu'il répand sur ceux qui l'approchent, les pérégrinations et les prouesses des chevaliers qui veulent se rendre dignes par leurs exploits et leurs vertus d'être admis dans les rangs de la sainte milice, en un mot les diverses *questes* du Saint-Graal, pour employer l'expression du temps, et les aventures merveilleuses dont elles deviennent l'occasion, les mi-

racles accomplis en l'honneur du vase sacré, la généalogie de ses rois et la destinée de leur famille, tel est le fonds intéressant qu'ont également exploité les bardes bretons, les trouvères et les Minnesinger. Cette partie du cycle d'Arthus, bien supérieure à la première par l'élévation du sujet et la pureté des sentiments, a fourni au moyen âge ses monuments littéraires les plus remarquables. Elle a produit, en Angleterre, quelques-uns des *Mabinogion,* ces vieux contes légendaires de la race galloise, comme le *Mabinogi* de *Bran le Béni,* où se trouve la première origine de la légende du Saint-Graal, et le *Mabinogi* de *Pérédur,* où elle se développe ; en France, le *Perceval le Gallois*, grand poëme épique commencé par Chrétien de Troyes, à qui l'idée en fut donnée par le comte de Flandre, et qui eut recours aux documents de l'abbaye de Fécamp en Normandie, dont les moines, prétendant posséder un Saint-Graal, s'étaient faits les historiens de la légende ; l'œuvre de Chrétien de Troyes fut continuée par trois autres trouvères, Gautier de Denet, Gerbert et Manessier ; en Allemagne enfin, le *Parcival* de Wolfram d'Eschenbach, le chef-d'œuvre de la poésie du moyen âge ; le *Titurel,* dont Wolfram composa une partie ; le *Lohengrin,* qu'on lui attribue également ; le *Chevalier du Cygne* de Conrad de Würzburg.

Enfin le cycle de Rome renferme tous les poëmes sur les sujets de l'antiquité, travestis selon le goût du moyen âge par la transformation des rois et des guerriers troyens, grecs et romains en comtes, en barons et en chevaliers. A cette classe, beaucoup plus nombreuse qu'on ne le croit généralement, se rapportent l'*Alexandre* du moine Lamprecht, traduit du français d'Albéric de Besançon, l'*Alexandréide* de Rodolphe de Hohen-Ems, et celle qu'avait dû composer Biterolf, l'*Énéide* de Henri de Veldecke, et la *Guerre de Troie* de Conrad de Würzburg.

Dans le Nord comme dans le Midi de la France, la haute noblesse cultiva la poésie avec succès. Les deux trouvères

qui réussirent le mieux dans le genre lyrique sont le sire de Coucy, qui mourut à la croisade à la fin du douzième siècle, et Thibaut IV, comte de Champagne et roi de Navarre dans la première moitié du treizième. Avec eux, les plus célèbres poëtes de la langue d'*oil* sont Chrétien de Troyes, l'auteur de *Perceval*, de *Lancelot* et du *Chevalier au Lion;* et Guiot de Provins, que Frédéric Barberousse invita à sa célèbre diète de Mayence : il est l'auteur de la satire connue sous le nom de *Bible Guiot,* et c'est peut-être lui que Wolfram d'Eschenbach désigne sous le nom altéré de « *Kiot le Provençal*, » comme ayant traduit du provençal en français la légende de Parcival.

Il me reste à parler des Minnesinger et de la poésie chevaleresque de l'Allemagne.

CHAPITRE IV.

LES MINNESINGER.

> Quand je parcours des yeux le cercle de cette noble assemblée, quel magnifique spectacle vient embraser mon cœur! Quand je vois tous ces héros allemands, pleins de vaillance et de sagesse, semblables à une fière forêt de chênes au feuillage épais et verdoyant; quand je vois ces belles et vertueuses dames, semblables à une suave et gracieuse couronne de fleurs; mon regard est ébloui à cet aspect; mon chant se tait devant l'éclat d'une telle splendeur. — Je fixe alors mes yeux sur une seule des étoiles qui brillent dans ce ciel qui m'éblouit : mon esprit se recueille, mon âme s'absorbe dans la prière. — Et voici qu'à moi se montre une source miraculeuse, que mon esprit contemple avec admiration; il puise dans cette source les bénédictions célestes et la félicité dont il désaltère mon cœur. Et puissé-je ne jamais troubler cette source sainte, ne jamais mêler à ses eaux des pensées criminelles! puissé-je, fortifié par la prière et le sacrifice, verser avec joie la dernière goutte de mon sang! — Chevaliers, vous pouvez voir par ces paroles comment je comprends la sainte et pure nature de l'amour.
>
> (RICHARD WAGNER. *Tannhæuser et le Tournoi poétique de la Wartburg*, act. II, sc. 4.)

Nous avons vu que la renaissance littéraire au moyen âge date pour chaque peuple de l'époque où il a pris part aux croisades. Ainsi, de même que la première croisade, composée exclusivement de Français, fait éclore la poésie des troubadours et des trouvères, la seconde croisade, où figura pour la première fois la chevalerie allemande, ouvre

la brillante période des Minnesinger. Jusqu'alors les chants de l'Allemagne, produit du génie germanique livré à lui-même en son âge d'enfance, portent encore l'empreinte de la rudesse barbare : les vieilles traditions religieuses et héroïques de la Scandinavie et de la Germanie antique, en un mot ce que j'ai appelé le cycle germanique, telle est leur unique matière. A partir de la seconde croisade, qui inspire à la noblesse d'Allemagne le goût passionné des occupations de l'esprit, et qui la précipite tout entière, la harpe en main, dans l'arène poétique, le caractère de la littérature change : les monuments de cette époque sont désormais l'œuvre du génie germanique transformé par l'influence du christianisme et de la chevalerie et par le mélange de la civilisation de l'Europe néo-latine, qui le perfectionne et l'épure sans lui ôter sa physionomie propre et ses qualités natives ; la poésie lyrique prend naissance, et la poésie épique abandonne son vieux cycle national pour exploiter la mine féconde que lui offrent les cycles français et breton, d'où les Minnesinger sauront tirer encore de bien plus riches développements que les trouvères leurs devanciers. La poésie chevaleresque des *Minnesinger* commence donc au milieu du douzième siècle, et, après deux siècles de splendeur, elle s'éteint au milieu du quatorzième pour faire place à la poésie bourgeoise des *Meistersinger*, quand les troubles politiques détournent la noblesse de ses loisirs poétiques et la rappellent sur les champs de bataille.

Néanmoins une tradition populaire, fondée sur des chroniques en vers, œuvres des maîtres-chanteurs du seizième siècle, a fait remonter bien plus haut l'origine de la poésie allemande. Un poëme de la fin du seizième siècle raconte que les douze plus anciens *maîtres* (c'est le nom générique de tous les poëtes du moyen âge), accusés d'hérésie, auraient été appelés à comparaître à Pavie en 962 devant l'empereur Otton le Grand et le pape, pour se justifier, et que, les ayant trouvés innocents, le pape et

l'empereur leur auraient conféré de grands priviléges ; et il nomme ces douze maîtres : Henri Frauenlob, Henri Mügling, Klingsor, Boppe, Walther von der Vogelweide, Wolfgang Rœhn, le Marner, Barthel Regenbogen, Rœmer de Zwickau (peut-être Reinmar de Zweter), Conrad de Würzburg, le Chancelier de Styrie et Steffan l'Ancien. Je n'ai pas besoin d'insister sur l'étrangeté de cet anachronisme qui met en scène en plein dixième siècle des personnages connus pour avoir vécu au douzième, au treizième et au quatorzième, et notamment quelques-uns de nos combattants de la Wartburg. Valentin Voigt, bourgeois de Magdebourg qui écrivait au milieu du seizième siècle, fait aussi allusion à cette bizarre légende, en racontant que la poésie allemande a pris naissance en 960 sous Otton le Grand, et en nommant Biterolf en tête des quatre plus anciens maîtres de ce temps. On retrouve dans d'autres documents la trace de cette tradition de douze anciens maîtres, parmi lesquels on fait figurer différents Minnesinger; tradition qui, bien entendu, n'a aucune valeur historique.

L'époque où pour la première fois l'empire allemand prit part à la croisade coïncide avec l'avénement de cette maison de Souabe en qui se sont personnifiées si brillamment la féodalité germanique et la civilisation du moyen âge, et qui a donné à l'Allemagne un siècle de splendeur, période unique dans son histoire, où tous les genres de gloire semblent s'être réunis pour faire pendant quelque temps de cette société allemande l'admiration et le modèle de toute la chrétienté. Le premier empereur de cette dynastie, Conrad III, est celui qui en 1147 conduisit la noblesse germanique en Terre-Sainte, où elle rencontra la chevalerie française du roi Louis VII et les troubadours de la reine Éléonore de Guienne. La troisième croisade en 1189 frappa bien plus vivement encore les imaginations. Les trois grands empires fondés en Europe par les races issues de l'invasion, l'Allemagne, la France et l'Angle-

terre, s'y trouvaient réunis; en eux se résumaient toutes les forces vives de la société chrétienne; les trois langues, les trois nationalités, les trois peuples se mélangèrent, et, combattant à côté les uns des autres, apprirent à se connaître, et, malgré quelques rivalités, à s'estimer. A la tête de ces trois brillantes armées marchaient trois grands princes, Frédéric Barberousse, Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion, chevaliers accomplis, habiles hommes de guerre, payant de leur personne, dont la vaillance souvent éprouvée jouissait par toute l'Europe d'un juste renom, et dont les exploits en Palestine, redits d'âge en âge, et élevés au niveau des prouesses des paladins du temps de Charlemagne, furent pendant longtemps l'effroi des Sarrasins et l'orgueil du monde chrétien. Deux d'entre eux, l'empereur et le roi d'Angleterre, joignaient à ces vertus guerrières un talent distingué pour la poésie.

C'était en effet une admirable race que cette maison de Hohenstaufen, en qui se sont toujours trouvés réunis les plus riches dons de la nature, les qualités les plus brillantes comme les plus diverses, la magnanimité, la bravoure personnelle, le génie politique, le talent poétique et la beauté physique. Elle eut conscience de sa grandeur, et n'hésita jamais à revendiquer les prérogatives d'une couronne que nulle autre ne sut jamais mieux porter; elle défendit jusqu'à son dernier jour ce qu'elle crut être le droit de l'Allemagne, et l'Allemagne récompensa cette constance en se portant solidaire de tous ses actes. Déjà Conrad III avait écrit à Jean Comnène pour lui rappeler que l'empire germanique avait seul hérité des Césars, et que l'empire d'Orient, tout comme les autres royaumes, lui devait vasselage et obéissance. Frédéric Barberousse, son fils, la plus grande et la plus poétique figure de cette noble race, fut le type le plus parfait du roi-chevalier. Intrépide au combat, habile dans tous les exercices alors en honneur parmi la noblesse, il était aussi brillant jouteur au tournoi que rude soldat à la guerre,

et jusqu'en son vieil âge il voulut rompre une lance en toutes les occasions solennelles. Plein de respect pour les traditions des aïeux, il tint à faire recevoir ses fils dans la chevalerie avec les formes consacrées. Franc, loyal, fidèle à sa parole et à ses convictions, il combattit consciencieusement les projets du Saint-Siége tout en faisant preuve d'une piété sincère. Passionné pour tout ce qui est grand, il se fit gloire d'être poëte, il cultiva diverses langues, et quand, après avoir détruit Milan en 1162, il rencontra à Turin le comte de Provence, Raymond Bérenger, avec son brillant cortége de troubadours, il les complimenta en vers provençaux. Simple dans sa vie privée, mais inflexible sur tout ce qui touchait aux priviléges de la dignité impériale, il affirma avec hauteur ses prétentions à l'empire du monde, et environna le trône des Césars allemands d'une magnificence dont nulle autre époque n'avait fourni d'exemple. Il appelait tous les rois de la terre *reges provinciales*, comme qui dirait les gouverneurs de ses provinces; il se fit rendre hommage par le roi de Danemark; les ambassadeurs des plus puissants princes vinrent en diverses solennités lui porter les témoignages de déférence de leurs souverains; à la cour plénière qu'il tint à Mayence en 1184, il convoqua quarante mille chevaliers venus de tous les points de l'Allemagne, de la France et de l'Italie, et parmi eux un grand nombre de poëtes : le trouvère Guiot de Provins, qui y assistait, en parle avec admiration, et Henri de Veldecke, décrivant dans son *Énéide* les noces d'Énée et de Lavinie, les compare à cette célèbre diète, et ajoute : « Tous ceux qui vivent aujourd'hui n'ont jamais « rien vu de plus grand.... On en parlera et on en écrira « encore au bout de cent années. » Il est aisé de comprendre combien cet éclat inouï qui rehaussait la couronne impériale dut flatter le patriotisme allemand, quelle vive et durable impression un semblable règne dut produire sur les esprits, et combien il dut laisser après lui de souvenirs et de regrets. Aussi l'Allemagne entière marcha

toujours à la voix de Frédéric, qu'elle regardait comme son roi national, le vrai défenseur de ses droits et le plus brillant représentant du génie germanique ; et quand le grand empereur, parti vers la fin de ses jours pour la conquête du Saint-Sépulcre, eut mystérieusement disparu dans les eaux du Cydnus, l'Allemagne ne put croire à sa mort : d'après la légende, Frédéric, dans une caverne de la montagne que couronnent les ruines du Hohenstaufen, le berceau de ses pères, appuyé sur une table de pierre dont sa barbe devenue blanche fait neuf fois le tour, dort armé de toutes pièces, en attendant, pour recommencer son règne glorieux, la renaissance des grands jours féodaux et le retour des nobles hommes bardés de fer.

Les successeurs de Barberousse, sans s'élever aussi haut, surent néanmoins soutenir le renom qu'il avait acquis à la maison de Souabe. La grandeur impériale ne déchut pas, et, dans leurs revers, les derniers Hohenstaufen tombèrent du moins avec gloire ; le mouvement des esprits s'activa encore, la culture intellectuelle fit de nouveaux progrès, et la poésie continua d'avoir des représentants sur le trône. Henri VI, prince d'une énergie indomptable, ambitieux jusqu'à la cruauté, conserva par des actes de rigueur l'ascendant que son père n'avait dû qu'au génie ; il assit la suprématie allemande sur toute l'Italie, se fit rendre hommage par le roi d'Angleterre, décréta l'hérédité de la couronne impériale dans sa famille, et songea même, dans ses gigantesques projets de domination universelle, à réunir sous son sceptre l'empire d'Orient à l'empire d'Occident. Mais les ardentes préoccupations de sa vie politique n'étouffèrent pas en lui l'instinct poétique de sa race : son nom, son image et ses œuvres figurent dans la collection de Manesse en tête de la pléiade des Minnesinger, et nous possédons de lui deux odes charmantes, dont l'une, dans un langage plein de grâce et d'harmonie, exprime son amour pour la dame dont le souvenir absorbe toutes ses pensées, et pour laquelle, dit-il, il renoncerait volontiers

à la couronne ; sentiments délicats et chevaleresques qui contrastent avec le portrait que l'histoire fait de ce prince. Frédéric II, prince astucieux et dissolu, plus italien qu'allemand, plus musulman que chrétien, favorisa surtout la poésie italienne, et, au milieu des soucis de son règne, la composition poétique fut son délassement favori. Son fils Enzio, celui que ses magnifiques cheveux blonds trahirent dans sa fuite et condamnèrent à une prison perpétuelle, charma par la poésie la captivité de vingt-trois ans où il termina sa triste vie. Son autre fils Manfred, également poëte, émerveilla le monde par les péripéties émouvantes de sa romanesque expédition en Italie et par sa mort tragique sur le champ de bataille du Garigliano. Enfin le dernier rejeton de cette illustre maison, Conradin, cet héroïque enfant qui, après avoir fait des prodiges de valeur en combattant pour son droit héréditaire, victime de l'ambition sanguinaire de Charles d'Anjou, périt à seize ans, et porta sur l'échafaud une résignation chrétienne digne d'un saint et une grandeur d'âme digne du fils des Césars, donnant par cette mort à jamais déplorable un sublime dénoûment à la grandiose épopée des Hohenstaufen, Conradin figure à la suite de son aïeul Henri VI dans la liste des Minnesinger : le manuscrit de Manesse nous le montre dans tout l'éclat de la jeunesse, à cheval, chassant au faucon, et nous donne sous son nom deux chants d'amour où se sont exhalés les premiers sentiments de son âme, peu de temps sans doute avant qu'un exécrable attentat, funeste leçon de régicide donnée à tous les peuples, premier exemple d'un roi sur l'échafaud, l'eût enlevé à l'affection de sa mère. Telle fut cette race des Hohenstaufen, vivante expression de l'époque et de la société où elle régna : sa destinée si dramatique, sa puissance, ses revers et sa fin tragique, ses qualités brillantes et cet air de grandeur vraiment royale dont elle sut orner sa bonne et sa mauvaise fortune, frappèrent les imaginations, en même temps que son exemple communiqua une

vive impulsion au mouvement poétique. Sous son action, la noblesse se fit poëte, le dialecte souabe, ou haut-allemand, devint la langue littéraire, et sous Barberousse les Minnesinger commencèrent à chanter.

C'est encore dans l'influence de la maison de Souabe qu'il faut chercher la cause du caractère exclusivement aristocratique et chevaleresque de la poésie allemande du moyen âge. Nous avons déjà vu en Provence et en France aussi la noblesse donner l'exemple de la culture intellectuelle et des princes s'illustrer comme troubadours et comme trouvères. Mais en Allemagne ce caractère est bien plus marqué. Pendant les deux siècles de splendeur qu'eut la poésie allemande, la noblesse seule prit part à ce mouvement qui nous a légué tant d'œuvres remarquables : la bourgeoisie et le peuple n'entrèrent dans l'arène poétique que vers le milieu du quatorzième siècle, quand tous les Minnesinger eurent disparu, et qu'avec eux les traditions de la grande poésie se furent effacées, et elles n'y parurent que pour inaugurer une période de décadence littéraire. Sur près de cent quarante poëtes dont la collection de Manesse a conservé les noms et les œuvres, presque tous sont de famille noble, et portent le titre de *Herr* (messire), réservé aux chevaliers. Parmi eux figurent un grand nombre de princes : l'empereur Henri VI, le roi Conradin, le roi Wenceslas de Bohême, le duc Henri de Breslau, le margrave Otton de Brandebourg, le margrave Henri de Misnie, le duc d'Anhalt, le duc Jean de Brabant, le margrave de Hohenburg, les comtes Rodolphe de Neuenburg, Kraft de Toggenburg, Conrad de Kirchberg, Frédéric de Leiningen, Otton de Botenlauben, Albert de Haigerlau, Werner de Honberg, etc. Nous savons en outre que Frédéric Barberousse, Frédéric II et ses fils cultivèrent aussi la poésie, et que Richard Cœur-de-Lion adoucit sa captivité en Allemagne en composant des chansons où il déplorait son malheur.

Le plus grand nombre des Minnesinger étaient de pau-

vres chevaliers sans fortune, souvent cadets de famille. Ils menaient alors une vie errante, courant de château en château, offrant leurs chants, et recevant en échange des seigneurs et des châtelaines hospitalité et bon accueil. C'était en effet une existence généralement assez triste que celle d'un seigneur féodal. Quand la guerre n'occupait plus tous ses instants, la chasse dans les forêts, ou, à de longs intervalles, un tournoi pour lequel un prince en voyage ou un riche seigneur du pays convoquait la noblesse d'alentour, étaient ses seuls délassements ; renfermée dans ses murs, la châtelaine n'avait d'autre occupation que d'élever ses enfants et de vaquer aux soins du ménage. Aussi était-ce une joie générale quand un chanteur se présentait devant le pont-levis : on lui faisait fête, et pendant de longues heures tous les habitants du château, réunis dans la salle, prêtaient l'oreille à ses chants. Comme les *aœdes* de l'ancienne Grèce, ces poëtes étaient universellement respectés : le talent leur tenait lieu de richesse, et la considération s'attachait à eux. Dans toutes les solennités leur place était marquée et l'on ne pouvait se passer de leur présence ; et Schiller a très fidèlement dépeint les mœurs de ce temps dans sa ballade de *Rodolphe de Habsburg*, quand il nous montre le nouvel empereur environné de toutes les pompes du festin du couronnement et prononçant ces paroles : « La fête est brillante, le repas est « somptueux, et mon cœur royal en est ravi ; mais je re- « grette l'absence du chanteur, messager de joie, dont les « doux accents sauraient émouvoir mon âme par leurs « enseignements élevés et divins. C'est une coutume que « j'ai pratiquée dès ma jeunesse, et ce que j'ai fait comme « chevalier, je veux le faire encore comme empereur. »

Ceux des Minnesinger à qui leurs talents distingués avaient acquis une renommée plus étendue devenaient plus sédentaires : ils s'attachaient à la personne de quelque prince ou de quelque seigneur riche et puissant, et vivaient désormais à sa cour, dont ils étaient l'ornement,

habitant son château, s'asseyant à sa table, et le suivant sur les champs de bataille comme dans les fêtes. Cette espèce de dépendance n'avait rien d'humiliant dans les mœurs et les idées du moyen âge : la qualité de chevalier, qui existait dans le plus pauvre poëte comme dans le plus puissant prince, établissait entre le protecteur et le protégé une sorte de confraternité d'armes et de camaraderie : il était de principe qu'entre chevaliers tout devait au besoin devenir commun : c'était un devoir pour le plus riche d'ouvrir son château, sa table et sa bourse à celui que la fortune avait moins favorisé. Cette vie aux dépens d'un autre n'avait donc rien qui ressemblât à la condition d'un parasite : le chevalier-poëte était traité par le seigneur et par ceux de sa cour avec le plus grand respect, et la reconnaissance qu'il ne manquait pas de témoigner à son généreux protecteur n'ôtait rien à sa dignité d'homme noble : car ce n'était pas seulement par ses chants et la harpe en main, c'était aussi à l'occasion la lance au poing et au prix de son sang qu'il s'acquittait envers lui. Tous les princes ambitionnaient à l'envi de s'entourer de poëtes, et ne perdaient pas une occasion de les attirer auprès d'eux par des largesses. Parmi les cours allemandes qui devinrent ainsi les rendez-vous favoris des Minnesinger, les plus célèbres, par l'accueil et les encouragements qu'ils étaient sûrs d'y trouver, étaient, outre la cour de l'empereur, celle du landgrave de Thuringe, dont les hôtes habituels furent Henri de Veldecke, Walther von der Vogelweide et Wolfram d'Eschenbach ; celle du duc d'Autriche, où vécurent Henri d'Ofterdingen, Walther von der Vogelweide, Reinmar l'Ancien et Reinmar de Zweter ; celle du comte de Henneberg, où vécut Biterolf ; celle du roi de Hongrie, où vécut Klinsor ; celles du margrave de Brandebourg, du duc d'Anhalt, etc.

Il est incontestable que la poésie provençale des troubadours et la poésie française des trouvères ont eu quelque action sur les développements de celle des Minnesinger. En

particulier, on ne peut nier l'influence de la poésie provençale, qui, née avant les autres, dut réagir sur celles qui suivirent : nous avons vu en effet que les Allemands rencontrèrent les troubadours à la croisade, et leur littérature dut pénétrer jusqu'au fond de l'Allemagne, puisque Frédéric Barberousse la cultiva. Néanmoins le génie germanique a empreint sur les compositions des Minnesinger son caractère propre, inimitable, auquel rien ne ressemble dans la poésie des autres peuples : en ce sens, la poésie allemande du moyen âge est véritablement indigène, et ce cachet distinctif réduit à fort peu de chose l'influence qu'ont pu exercer les littératures étrangères. Ainsi un abîme sépare la poésie provençale, dont le trait essentiel est une verve frivole et profane, de la poésie des Minnesinger, toute pénétrée d'un esprit rêveur et mystique et d'un sentiment profondément moral. Quant aux trouvères, si les Minnesinger ne leur ont rien dû pour le genre lyrique, ils leur ont du moins emprunté presque tous leurs sujets épiques. Mais ce qui a le plus contribué à créer en Allemagne la poésie chevaleresque, c'est l'influence de l'Église.

En effet l'antique Germanie avait légué à l'Allemagne du moyen âge tout un cycle de poëmes dans l'*Edda*, le grand recueil de la cosmogonie scandinave. L'*Edda* est divisée en deux parties. La première, purement mythologique, renferme la *Voluspa* ou prophétie de Vala, qui raconte, dans un langage empreint d'une majesté sombre et terrible, la création du monde, les cataclysmes, et la lutte de Wotan ou Odin et des Ases contre les géants et les monstres, le *Havamal* ou oracle d'Odin, composition didactique, et une douzaine d'autres poëmes cosmogoniques. La seconde partie contient une vingtaine de poëmes héroïques sur d'anciennes traditions relatives aux conquérants germains, dont les principaux portent les noms de *Vœlsung*, *Sigurd*, *Fafner*, *Brunehilde*, *Gudrun*, *Attle*, *Gunnar*, etc. Ici commence le cycle d'Attila et de Dietrich de Bern, c'est-à-dire Théodoric de Vérone, nom

qui désigne dans ces légendes Théodoric, roi des Ostrogoths; cycle qui sera continué au moyen âge par des poëtes contemporains des Minnesinger, et qui donnera naissance au *Livre des Héros* et aux *Nibelungen*. En effet nous trouvons déjà dans les poëmes de l'*Edda*, sous des formes scandinaves, tous les noms des personnages que mettra en scène cette grande épopée germanique : Attle deviendra Etzel ou Attila; Sigurd, Siegfried ; Hœgni, Hagen; Gunnar, Gunther; Gudrun s'appellera Chriemhilde; Brunehilde s'y retrouvera sans changement. Déjà paraît dans l'*Edda* ce nom de *Nibelungen*, qui servira de titre au poëme du moyen âge, et qui dans l'un et dans l'autre désignera tantôt une race d'hommes du Nord, enfants des ténèbres, qui possède un trésor magique, et à laquelle s'oppose la race des *Vœlsungen*, enfants de la lumière, tantôt un peuple sanguinaire et rapace qui tue Siegfried pour avoir le trésor qu'il a conquis, tantôt enfin les Bourguignons qui combattent les Huns d'Attila. Dans l'*Edda* comme dans le poëme du moyen âge, nous voyons les combats de Siegfried contre le gnome Alberich et contre le dragon Fafner, gardiens du trésor des Nibelungen, puis le meurtre de Siegfried. Un lien étroit rattache donc dans un même cycle l'*Edda*, qui naquit en Islande vers l'an 1000, avec le *Livre des Héros* et les *Nibelungen*, qui furent composés en Allemagne deux siècles plus tard, au temps des Minnesinger. Il y a de part et d'autre unité de sujet, et c'est ce sujet que le grand poëte et musicien de l'Allemagne actuelle, Richard Wagner, a traité dans sa tétralogie musicale des *Nibelungen*, dans laquelle il aborde les anciennes légendes germaniques, après avoir traité le tournoi poétique de la Wartburg et les sujets chevaleresques du cycle breton.

Il y eut donc, au moment de la renaissance littéraire du moyen âge, à la fin du douzième et au commencement du treizième siècle, une tentative parmi les Minnesinger pour remettre en honneur les légendes de l'*Edda*, donner à la

poésie épique de l'Allemagne un caractère exclusivement national, et faire prédominer les sujets germaniques sur les sujets français et bretons qui commençaient à être en faveur. Cet essai de réaction, dont l'intention paraît clairement dans les œuvres qu'il a fait naître, a donné à l'Allemagne, d'une part, le *Livre des Héros* (*Heldenbuch*), recueil considérable de poëmes épiques sur des sujets germaniques, dont les plus importants sont : *la Cour d'Etzel*, *le Jardin des Roses*, *la Colère de Chriemhilde, le Chant de Siegfried*, *la Complainte des Nibelungen*, *Biterolf, le Gnome Laurin*, œuvre d'Ofterdingen, *Otnit*, *Wolfdietrich*, *Gudrun*, etc.; d'autre part, la célèbre épopée des *Nibelungen,* dont l'Allemagne est justement fière, et dont Ofterdingen est probablement l'auteur, ainsi que de la plupart des poëmes du *Livre des Héros*, comme je le démontrerai en parlant de ce Minnesinger. Mais ce mouvement eut beau produire des chefs-d'œuvre, il ne put opérer le retour de la poésie du moyen âge aux sujets de l'ancienne Germanie. L'influence de l'Église et la civilisation de l'Europe néo-latine, agissant de plus en plus sur l'Allemagne, modifièrent bientôt le vieil esprit germanique, ou plutôt développèrent ses qualités en les tournant vers un ordre d'idées et de faits plus appropriés aux mœurs et aux tendances d'une société chrétienne et chevaleresque. Les *Nibelungen* et le cycle de poëmes qui l'entoure restèrent donc isolés comme un magnifique monument de ce que pouvait produire l'esprit des races germaniques livré à lui-même avant d'avoir encore subi l'influence d'aucune civilisation étrangère ; et au contraire les sujets empruntés au cycle français, et surtout au cycle breton, dont l'élément mystique répondait merveilleusement au génie des poëtes allemands, devinrent l'unique matière épique que les Minnesinger mirent en œuvre et s'approprièrent. Et l'on ne doit pas regretter cette prédominance des sujets chrétiens et chevaleresques. Les *Nibelungen* sont, il est vrai, une œuvre sublime, qui révèle

dans son auteur un puissant génie : rien de plus beau dans toutes les poésies du monde que la douleur de Chriemhilde, sa persévérance inexorable à venger le meurtre de son premier époux, le sombre caractère et la valeur indomptable du féroce Hagen, assassin de Siegfried, les exploits du barde-guerrier Volker, dont le terrible archet berce le sommeil des Bourguignons et taille en pièces les Huns, la noble figure du loyal margrave Rüdiger, se dépouillant de son bouclier pour le donner à ceux que son devoir va l'obliger à combattre, et l'épouvantable mêlée où les Nibelungen doivent périr. Mais assurément, malgré tout ce qu'il a de grand, un tel poëme n'est pas la dernière expression du génie poétique de l'Allemagne. Ce n'est qu'une des faces de l'esprit germanique, et non son développement idéal. Malgré le vernis chevaleresque dont la civilisation chrétienne a déjà revêtu les héros des *Nibelungen*, on y sent encore toute la rudesse de la barbarie. Ce n'est encore que l'expression, parfaite, il est vrai, et déjà civilisée, d'une époque barbare. Mais à une société aussi brillante que celle du treizième siècle, il fallait d'autres vertus et d'autres caractères que ceux des âges barbares : il lui fallait des héros façonnés à son image. Aussi la poésie des Minnesinger a laissé sa véritable expression et son chef-d'œuvre le plus accompli dans l'épopée chrétienne et chevaleresque de *Parcival*, que Wolfram d'Eschenbach a opposée à la vieille épopée germanique dont les *Nibelungen* sont la personnification la plus brillante.

Les Minnesinger firent marcher de front le genre épique et le genre lyrique. Mais ce dernier semble leur être plus particulièrement propre, si l'on en juge par le nombre d'odes que renferme la collection de Manesse, et par le nom générique que portent en allemand ces chevaliers-poëtes. *Minnesinger* veut dire chanteur d'amour. Mais le mot *Minne* a dans la langue allemande une signification multiple et intraduisible qui exprime bien le caractère original de leur poésie, ce caractère qui la distingue de toutes

les poésies du monde et lui donne son immense supériorité. Le nom de *Minne* ne signifie pas seulement amour dans le sens ordinaire de ce mot : il a encore un sens mystique qui répondait parfaitement aux aspirations religieuses d'une époque de foi et aux tendances de l'esprit germanique : *Minne* désigne, dans le langage des Minnesinger, l'amour divin, cette doctrine fondamentale du christianisme, cet amour de Dieu et du prochain dont l'Évangile fait « le premier et le plus grand comman-« dement. » Sous ce nom ils comprennent l'amour de Dieu pour les hommes, source de la Rédemption, l'amour de Jésus-Christ pour l'Église, son épouse spirituelle, et la charité. C'est en ce sens très-large que Walther von der Vogelweide dit : « L'amour est la source de toutes « les vertus : sans l'amour les cœurs droits ne sont jamais « heureux; » et encore : « Sans l'amour nul ne peut mé-« riter la grâce du Seigneur. » Reinmar de Zweter dit aussi : « L'amour est le plus noble de tous les noms ; l'a-« mour l'emporte sur toutes les vertus; l'amour est une « forteresse où se retranchent les bonnes œuvres; il est « l'école d'une vie honnête ; il habite au milieu des âmes « pures, et il a horreur du crime. » Le même poëte dit encore : « Qui veut aimer selon le vrai amour doit savoir « qu'il faut que la bonté soit jointe à l'amour. L'amour « par la bonté, c'est l'exemple de Celui qui a le mieux « aimé. Nul n'a jamais mieux aimé que Celui qui donna « sa vie par amour.... Or écoutez quel fut Celui qui aima « si bien : ce fut Jésus, notre doux Sauveur, qui se voua « à la mort par amour pour nous. . . . . L'amour et la « bonté portent la couronne dans le ciel. » Je crois devoir citer aussi quelques stances d'une belle ode du même Reinmar, où se trouve si richement développée cette doctrine de la *Minne* :

« Dieu éternel en trois personnes, sois loué de ce qu'une « des personnes de ta Trinité, ton Fils, a mis fin à nos « peines!

« Ton Fils fut, par ton ordre et pour notre salut, voué « à la mort : il mourut comme un homme, et non comme « Dieu, il mourut comme les hommes, et sa mort nous a « donné la vie.

« C'est l'amour du Père et du Fils qui a touché le cœur « de la divinité : tous deux déploraient que la première « chute nous eût conduits à de nouvelles chutes.

« Dieu, Seigneur invincible, comme l'amour a triom- « phé de toi ! Si j'ose le dire, la victoire de l'amour t'a « décidé à prendre sur toi notre chute et nos péchés.

« La malédiction était tombée sur nous : l'amour l'a « effacée. Louange en soit éternellement à l'amour, qui « a consolé nos douleurs !

« L'amour a tout pénétré d'une vive lumière ; et il n'y « a pas de cœur si triste, si desséché, qui par l'amour « n'ait bientôt trouvé le chemin du ciel. . . . .

« Christ, fais-nous profiter de ce que la divinité toute- « puissante a voulu par amour s'enfermer dans notre « pauvre forme humaine : ne t'en irrite point, et fais cou- « ler dans notre cœur la douce rosée de l'amour ! . . .

« L'amour a triomphé sur la croix par les cinq plaies du « Sauveur ; mais l'amour l'a fait sortir vivant du tom- « beau, et l'a fait monter au ciel dans le royaume de son « Père.

« Tel est le pouvoir de l'amour : l'amour et la charité « sont les attributs de Dieu, et présideront à toutes choses « jusqu'à la fin de ce monde. »

Le culte de la Vierge, touchant hommage rendu à la pureté, en faisant de la sainte Mère de Dieu le type idéal et le gracieux modèle de la femme chrétienne, a beaucoup contribué à spiritualiser de plus en plus le sentiment de l'amour, à unir de plus en plus inséparablement l'amour divin et l'amour terrestre, et à produire par le mélange de ces deux amours un amour nouveau, dont le caractère idéal et mystique donne tant de charme à la poésie du moyen âge ; sentiment tout à fait inconnu à la poésie

antique, et malheureusement inconnu aussi à la poésie de nos siècles modernes, depuis que la prétendue Renaissance du seizième siècle a banni de nos mœurs l'élément chrétien pour y ramener les principes et les traditions du paganisme. Que les admirateurs les plus passionnés de l'antiquité comparent l'expression de l'amour chez les Minnesinger à la forme qu'elle revêt chez les plus grands poëtes de la Grèce et de Rome, et qu'ils disent ensuite si nos pères les chrétiens du moyen âge ne surpassent pas ces anciens, dont on veut faire nos modèles en toutes choses, de toute la hauteur dont la croix dépasse les autels de Jupiter, et de toute la hauteur dont la flèche de Strasbourg et celle de Rouen dépassent le toit du Parthénon et celui du Capitole !

Ce sentiment religieux et mystique qui ennoblit l'amour dans la doctrine des Minnesinger a donné à leur poésie un tour particulier. Chez tous les peuples du moyen âge, les préceptes de la chevalerie et cet ensemble de maximes qui constituaient le service et presque le culte des dames (*Frauendienst*) ont complétement transformé les idées sur l'amour, et ont donné à l'expression de ces idées dans la poésie une noblesse de forme et une délicatesse de sentiment qu'on chercherait vainement dans les littératures antiques. Mais les Minnesinger sont allés bien plus loin que leurs émules dans cette poursuite de l'idéal, et ce qui distingue absolument leur poésie de celle des troubadours et des trouvères, c'est ce mélange intime de l'amour divin et de l'amour terrestre, c'est cette tendresse sentimentale propre à l'esprit germanique, laquelle, unie à l'instinct religieux du moyen âge, produisit ce mysticisme rêveur qui absorbait l'âme des poëtes allemands dans des contemplations infinies et qui se reflète en traits gracieux et profonds dans leurs compositions lyriques. Quel que fût l'empire des idées chevaleresques sur toutes les sociétés de ce temps, on ne trouverait point hors de l'Allemagne des chants d'amour empreints de cette distinction romanesque

et de cette suave poésie qui embellissent les odes des Minnesinger. Je pourrais, si le cadre de cet ouvrage ne restreignait ces développements, citer, à l'appui de mes appréciations sur l'amour chevaleresque dans la poésie allemande du moyen âge, bien des passages admirables où les Minnesinger exaltent avec un enthousiasme tendre et respectueux l'union dans les femmes de la vertu et de la beauté : il suffirait de prendre presque au hasard dans les strophes de Vogelweide ou de Reinmar.

Il est aisé de comprendre combien cette présence continuelle d'un sentiment pieux dans l'amour et cette interprétation mystique de la *Minne* ont favorisé le développement de l'élément religieux dans la poésie des Minnesinger. C'est la religion qui vivifie le *Minnegesang* et qui fournit au poëte allemand ses inspirations les plus sublimes. Le Minnesinger chante toujours les yeux tournés vers le ciel et vers la croix, et l'idée de Dieu se mêle toujours à l'expression des sentiments qui agitent son âme. Quelquefois même son esprit se détache complétement des pensées terrestres et des objets du monde, et s'élève jusque dans la région sereine de la contemplation religieuse. Walther von der Vogelweide et Reinmar de Zweter nous ont laissé plusieurs compositions de cette nature dans des stances vraiment inspirées, dont l'intérêt est rehaussé par un magnifique langage et une richesse de poésie où se traduit l'élan sincère et spontané qui animait leur âme : ce sont des sortes de paraphrases des dogmes chrétiens et de cantiques à la louange de Dieu, du Christ et de la Vierge. Le sentiment religieux donne souvent aussi à la poésie des Minnesinger un caractère moral et didactique. Ces poëtes tendres et rêveurs étaient enclins à la méditation : leur esprit, sans cesse tourné vers le but final de la vie humaine, leur représenta souvent le *Minnegesang* comme une sorte de sacerdoce. Ils s'imposèrent alors la mission d'enseigner les hommes, de les mettre en garde contre le péché, d'exciter leur zèle pour tout ce qui est noble et grand, et l'on

trouve souvent dans leurs chants de graves préceptes de conduite qui sont encore un des traits distinctifs de la poésie lyrique de l'Allemagne.

Je ne dois pas omettre le caractère politique que présentent quelquefois les œuvres des Minnesinger. Ces chevaliers-poëtes, presque tous Gibelins de naissance et de convictions, attachés d'ailleurs aux princes allemands par les liens de la reconnaissance, soutinrent très-énergiquement les empereurs et la féodalité allemande dans la lutte de la Papauté et de l'Empire. La part qu'ils prirent à cette lutte, et dont nous retrouverons encore des traces dans notre poëme de la Wartburg, où elles se traduisent par des plaintes contre la simonie, se révèle souvent dans les compositions lyriques des Minnesinger. Walther von der Vogelweide surtout, qui se distingua entre tous les Gibelins par l'ardeur de ses opinions impérialistes, traite volontiers ce sujet, et fait au pape de vives représentations : « Nous vous avons « entendu ordonner à la chrétienté de vénérer l'empe- « reur à qui vous avez donné la bénédiction divine, de « l'appeler seigneur et de fléchir le genou devant lui ; « n'oubliez pas que vous avez dit : « Béni soit qui te bé- « nira! maudit soit qui te maudira ! » Et il lui rappelle cette parole de Notre-Seigneur : « Rendez à César ce qui « appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu.» Mais ces reproches n'altèrent rien de leur respect pour le chef de l'Église : quand le pape appelle toute la chrétienté à la délivrance du Saint-Sépulcre, les Minnesinger répondent en foule à sa voix, et le même Vogelweide, au retour de la croisade, exprime avec enthousiasme le bonheur qui remplit son âme depuis que ses yeux pécheurs ont vu la terre du salut.

Disons quelques mots de la forme extérieure de la poésie des Minnesinger. Chez eux la rime a déjà remplacé l'allitération, retour des mêmes initiales, qu'on trouve dans l'*Edda* et dans les anciens poëmes germaniques. La strophe est leur forme habituelle de composition : non seule-

ment toutes leurs odes, mais aussi quelques poëmes plus étendus, comme le *Tournoi de la Wartburg*, le *Lohengrin*, le *Titurel*, sont écrits en strophes. La strophe (*Lied*) se compose de trois parties : d'abord deux parties semblables, portant le nom de *Stollen*, puis une terminaison, nommée *Abgesang;* quelquefois, mais exceptionnellement, le *Abgesang* est encore suivi d'une *Stolle* semblable aux premières. Chaque forme de strophe, caractérisée par le nombre, la longueur et la disposition des vers qui la composent, s'appelle un *ton*, et les divers tons portaient ou le nom du poëte qui les avait inventés ou employés habituellement, ou le nom d'un prince protecteur des lettres, ou des noms de fantaisie : leur nombre était très-varié, puisqu'on en nomme plus de quatre cents. Notre poëme de la Wartburg est composé en deux tons différents : le *ton du landgrave de Thuringe* et le *ton noir* ou *de Klinsor.* Dans le premier, nommé sans doute en l'honneur du landgrave Hermann, la strophe est de seize vers composés ainsi pour le nombre de pieds : 4, 7, 5, 3 ; 4, 7, 5, 3 ; 7, 7, 4, 7, 5, 5, 2, 5. Dans le second, dont Klinsor est l'inventeur, la strophe est de dix vers, et le nombre des pieds : 4, 6, 5 ; 4, 6, 5 ; 7, 4, 6, 5.

Je voudrais parler aussi de la musique des Minnesinger : car leurs compositions lyriques étaient destinées à être chantées, comme l'attestent diverses mélodies affectées à chaque forme de strophe, mélodies que le manuscrit d'Iéna et d'autres manuscrits nous transmettent sous le nom de *Sangweisen*. Cet intéressant sujet a été savamment traité par le professeur Fischer dans une dissertation insérée dans l'ouvrage de M. von der Hagen. Je ne puis faire entrer dans le plan de ce livre un traité complet de cette nature ; mais je voudrais donner une idée générale du sujet. Pour cela, quelques mots de théorie sont nécessaires.

La musique destinée à être chantée comme accompagnement de paroles peut être composée de deux manières

différentes. Si le sujet à traiter est un poëme d'une certaine étendue, par exemple un drame lyrique, un opéra, le développement des mélodies, des phrases musicales, suit son cours, se modelant sur la marche du poëme et s'appropriant à chaque situation. Alors il y a bien des éléments à concilier : d'abord le caractère général de la mélodie, des combinaisons harmoniques et des accompagnements, doit répondre au caractère gai ou triste, gracieux ou majestueux, de la situation du moment; puis la musique doit devenir une déclamation notée, en sorte que chaque phrase musicale soit l'expression de la phrase parlée correspondante; chaque mot, avec l'idée qu'il éveille, doit être musicalement traduit; en outre il faut avoir soin de faire coïncider la syllabe ou le mot significatif avec la note la plus accentuée de la mélodie; enfin il y a une combinaison prosodique qui consiste à ne pas placer une note longue sur une syllabe brève, et réciproquement. C'est là le genre de composition affecté à la grande musique dramatique, c'est la méthode des maîtres, et en particulier Glück, et après lui Richard Wagner, en ont donné le modèle dans les beaux récitatifs mesurés dont ces deux grands théoriciens et grands musiciens ont fait avec raison l'élément fondamental de leurs admirables drames lyriques. Il y a un autre mode de composition spécialement affecté à l'ode, à la chanson, en un mot aux poésies divisées par strophes ou couplets. Ici il y a une seule et unique mélodie qui revient uniformément pour chaque strophe ou couplet; et, comme le sujet se développe en même temps que les idées et les paroles changent à chaque strophe, il ne peut plus être question pour la phrase mélodique, qui est la même pour chaque strophe, de suivre les développements du sujet en étant toujours l'expression des idées successives que présente le texte : il en résulte que l'expression musicale se réduit à fort peu de chose, sinon à rien, dans ce genre de composition réservé à la poésie légère. Tout ce que le compositeur intelligent

peut alors faire, c'est de donner à la mélodie uniforme qu'il adopte un caractère qui soit en rapport avec le caractère général et les sentiments du sujet poétique qu'il traite ; mais il ne peut plus se préoccuper des mots ni des idées. Ce genre de composition est celui des Minnesinger : en effet chaque forme de strophe a une mélodie spéciale qui lui est attitrée, ce qui explique pourquoi ces diverses formes de strophe portent le nom musical de *tons,* et cette mélodie revient perpétuellement à chaque strophe. Ainsi notre poëme de la Wartburg, étant écrit dans deux tons, est noté dans le manuscrit d'Iéna pour deux mélodies, répondant l'une au ton du landgrave, l'autre au ton de Klinsor. Mais à cet inconvénient, commun à toutes les compositions musicales en strophes, et résultant de l'absence forcée d'un accord entre la musique et les paroles, la musique des Minnesinger joint d'autres imperfections, résultant de l'état peu avancé des connaissances musicales du temps. On sait en effet que le plain-chant était alors le seul mode de composition connu. Or voici les causes qui entravaient à cette époque le développement de la musique, et qui ôtent à nos yeux presque toute valeur intrinsèque aux mélodies destinées à accompagner les poésies des Minnesinger. D'abord on ne connaissait que des notes brèves ou longues, de même qu'on avait en prosodie des syllabes brèves ou longues : par conséquent la durée des sons musicaux, qui ne pouvaient être entre eux que dans le rapport de 1 à 2, ne permettait guère de varier le tour mélodique, et donnait à la phrase musicale une grande monotonie, surtout dans l'ignorance absolue où l'on était de la théorie des consonnances et des dissonnances, et dans l'impossibilité de varier l'expression par des combinaisons harmoniques. Ensuite on ne connaissait pas la mesure : la phrase se développait irrégulièrement, sans autre rhythme que le tour même de la mélodie, ce qui produisait une sorte de récitatif non mesuré. M. Fischer a réussi à donner à certaines de ces compositions un caractère

assez agréable en soutenant le chant par des accords, et en l'assujettissant à la mesure, ce qui, par l'irrégularité de la phrase musicale, a souvent nécessité d'intercaler des pauses là où le manuscrit n'en indique pas.

Si nous considérons les principaux Minnesinger dans l'ordre chronologique, le premier qui ait acquis une grande renommée est Henri de Veldecke, né en Westphalie, qui florissait vers 1180, et qui passa une partie de sa vie à la cour de la Wartburg : il a composé une *Énéide* et des odes. Après lui, Reinmar l'Ancien, auteur d'un grand nombre de chants d'amour. Puis Hartmann de Aue, originaire de Souabe, qui prit part à la troisième croisade, et qui a composé deux poëmes épiques, *Iwain* et *le Pauvre Henri*, et des chants lyriques empreints d'un profond sentiment moral. Ensuite la pléiade des combattants de la Wartburg, dont nous parlerons séparément. Nous rencontrons encore dans la première moitié du treizième siècle Gottfried de Strasbourg, célèbre par le poëme de *Tristan et Isolde*, qui a fourni à Richard Wagner le sujet d'un opéra où l'expression musicale est portée à un degré qu'elle n'a, selon moi, jamais atteint dans aucune autre composition : après s'être illustré dans le genre amoureux et profane, Gottfried finit ses jours dans un couvent, et composa des chants religieux dont le caractère pur et élevé fait contraste avec le ton de ses premières œuvres. Puis Ulrich de Lichtenstein, qui vécut en Autriche vers le milieu du même siècle, et qui se fit remarquer par ses aventures romanesques non moins que par ses chants ; Conrad de Flecke, auteur de *Fleur et Blanchefleur;* Rodolphe de Hohen-Ems, auteur d'une *Alexandréide;* Conrad de Würzburg, auteur d'une *Guerre de Troie.* A partir de la fin du treizième siècle, l'école des Minnesinger décline; néanmoins on trouve encore quelques noms célèbres : Henri de Meissen, surnommé Frauenlob, c'est-à-dire louangeur des dames, qui jouit de son temps d'une immense popularité ; Jean Hadlaub, de

Zürich ; enfin Roger Manesse, qui vivait aussi à Zürich, où sa famille tenait un rang distingué. Manesse ferma dignement l'ère des chevaliers-poëtes : voyant approcher la fin de cette brillante période, il s'occupa, dans les premières années du quatorzième siècle, de recueillir, avec le concours de son fils, les compositions des Minnesinger. De ce travail est sorti le manuscrit précieux, déposé aujourd'hui à la Bibliothèque impériale de Paris, qui nous a conservé les noms et les œuvres d'environ cent quarante poëtes lyriques, avec leur image et leurs armoiries, et qui est le recueil le plus complet de la poésie allemande du moyen âge. Avec Roger Manesse s'éteint le dernier représentant de la littérature chevaleresque. Les troubles qui agitent l'Allemagne dans le quatorzième siècle imposent à la noblesse d'autres occupations que celles de l'esprit : à l'approche de la guerre, la poésie disparaît des châteaux. Les bourgeois et les artisans peuvent seuls, derrière les murailles des villes, la cultiver encore dans les loisirs de leur vie plus calme que celle des seigneurs. L'école des *Meistersinger* ou maîtres-chanteurs prend naissance ; mais avec elle la vulgarité et le mauvais goût font invasion dans la littérature.

CHAPITRE V.

LE LANDGRAVE HERMANN DE THURINGE.

Tel qu'est le gouverneur d'un peuple, tels sont ses officiers; tel qu'est celui qui conduit la ville, tels en sont tous les habitants.

(ECCLÉSIASTIQUE, c. X, *v.* 2.)

Vir utique strenuus et acer in hostes.... In hujus palatio et familia fuerunt sex viri milites, natalitiis non infimi, ingenio excellentes, honesta'e morum virtuosi, cantilenarum confectores summi, sua certatim studia efferentes.

(DIETRICH DE THURINGE. *Vie de sainte Élisabeth.*)

Nunquam ad lectum secessit, nisi lecta prius seu audita lectione Biblica..... Fortia veterum Germanorum facta rhythmis comprehensa studiose collegit, ideoque multos cantionum magistralium compilatores Wartburgi aluit, qui versibus inter se invicem concertantes dicti sunt.

(PAULLINI. *Annales Isenacenses.*)

En passant en revue les personnages que l'histoire et la légende nous montrent réunis dans la *Sængerhalle* de la Wartburg, nous devons la première place au prince, brillant protecteur des arts et patron généreux des Minnesinger, qui présida au célèbre tournoi. L'image figurée dans le manuscrit de Manesse, en tête de notre poëme, le représente assis sur un trône au-dessus des combattants : un bonnet princier couvre sa tête; il est vêtu d'un manteau que rehausse un collet d'hermine; sa main droite est le-

vée, et de la gauche il tient son large glaive dans le fourreau qu'entoure le ceinturon, symbole de souveraineté et de justice. A sa droite est assise la landgrave, dont les longs cheveux bouclés ondulent sur son manteau d'hermine, et qui semble par le geste de sa main encourager les chanteurs ou demander grâce pour le vaincu.

Hermann Ier, comte palatin de Saxe et landgrave de Thuringe et de Hesse, était fils du landgrave Louis IV, dit le Ferré. Sa mère, Jutta, était fille de Frédéric II de Hohenstaufen, duc de Souabe, nièce de l'empereur Conrad III, et sœur de celui qui devait être Frédéric Barberousse. Hermann eut une sœur, Jutta, qui fut mariée au comte de Ravensberg, un frère aîné, Louis, qui le précéda sur le trône, et deux frères puînés, Frédéric, qui fut prieur du couvent de Saint-Étienne à Mayence, et Henri Raspe III, mort en 1184.

Les lettres étaient déjà en honneur en Allemagne, et Frédéric Barberousse, oncle d'Hermann, allait les associer à la splendeur de son règne. Aussi le landgrave Louis IV voulut donner à ses deux fils aînés une éducation brillante, et, en 1162, quand ils furent âgés de quinze à vingt ans, il les recommanda à Louis VII, roi de France, et les envoya à l'Université de Paris, qui jouissait entre toutes d'une juste célébrité. Ces soins ne furent point perdus, et Hermann acquit à Paris ce goût littéraire qui devait l'illustrer en faisant de lui le protecteur de la poésie allemande.

Louis IV mourut en 1172, laissant la couronne à son fils aîné Louis V, que l'histoire a surnommé le Doux. Ce prince, ayant reçu en 1182 de Frédéric Barberousse la dignité de comte palatin de Saxe, la transmit avec l'assentiment de l'empereur à Hermann, qui épousa, en cette qualité, Sophie, fille de Léopold VI, duc d'Autriche, dont il eut deux filles, Hedwige, mariée à Albert, comte en Alsace, et Jutta, mariée à Dietrich, margrave de Misnie.

Louis V étant mort à la croisade, dans l'île de Chypre,

le 26 octobre 1190, sans laisser d'enfant de ses trois mariages, Hermann lui succéda, et quitta son château de Neuenburg pour venir habiter la Wartburg, résidence des landgraves de Thuringe.

Hermann se trouva bientôt engagé dans les troubles auxquels donna lieu, dans toute l'Allemagne, la mort de l'empereur Henri VI, survenue à Messine le 28 septembre 1197. En ce temps où la lutte de la papauté et de l'empire tenait l'Allemagne et l'Italie dans un état d'agitation permanente, divisait les populations en deux camps, excitait les passions par la rivalité des ambitions personnelles, et entretenait la crainte et l'anxiété dans tous les États, placés constamment sous le coup d'une guerre et des invasions désastreuses qui en étaient toujours la suite, rien n'était devenu plus rare que la fidélité à soi-même et à son parti, et les plus puissants princes étaient souvent contraints d'agir au jour le jour pour conjurer le danger le plus proche, sauf à prendre ensuite une résolution contraire si la sûreté de leur couronne l'exigeait. Le landgrave Hermann en fut un frappant exemple : sa politique dans toute cette crise ne fut qu'une oscillation perpétuelle d'un parti à l'autre, et sous ce rapport nous devons trouver fort hyperbolique l'éloge que lui adresse dans notre poëme l'un des combattants de la Wartburg (str. VI), lorsqu'en parlant de la déposition d'Otton IV, il dit que le landgrave fait et défait les empereurs à sa volonté, et que les électeurs n'en choisissent pas d'autres que ceux qu'il désigne. Henri VI avait confié l'administration de l'empire à son frère Philippe, duc de Souabe, pendant la minorité de son fils Frédéric, et une assemblée de princes Gibelins, dont Hermann faisait partie, réunie à Arnisberg (Arnstadt) en Thuringe, le reconnut en cette qualité. Mais les Guelfes, réunis à Andernach, voulant enlever la couronne à la maison de Souabe, élurent, à l'instigation du pape, le duc Berthold de Zæhringen. Une nouvelle réunion de Gibelins eut lieu alors à Mülhausen en Thuringe, et là

tous les princes du parti, y compris le landgrave Hermann, voulant réagir contre cette atteinte au droit des Hohenstaufen, élurent Philippe roi des Romains, sans s'occuper davantage du jeune Frédéric. Une guerre générale s'ensuivit, et, Berthold s'étant désisté, les Guelfes élurent pour anti-César Otton de Brunswick, fils de Henri le Lion, et neveu du roi Richard d'Angleterre. Après une lutte dans laquelle Hermann inclina en 1202 du côté d'Otton, pour retourner ensuite à Philippe, quand celui-ci fut venu ravager la Thuringe pour se venger de cette défection, Philippe sembla triompher, et déjà un rapprochement s'opérait entre le pape et lui, quand il fut assassiné en 1208 par Otton de Wittelsbach. Otton IV fut alors reconnu sans opposition, et le landgrave de Thuringe lui promit fidélité ; mais bientôt, ayant entrepris la conquête de la Pouille contre le gré du Saint-Siége, ayant mécontenté la noblesse allemande par ses actes arbitraires, Otton souleva contre lui un parti puissant. Alors Przemislas Ottokar, roi de Bohême, Léopold VII, duc d'Autriche, le landgrave Hermann, et d'autres princes, se souvenant du serment qu'ils avaient autrefois prêté au jeune Frédéric, proclamèrent à Bamberg la déchéance d'Otton, et, dans la diète qui fut tenue en 1213 à Mayence, Hermann, avec toute la noblesse allemande, jura fidélité à Frédéric II. Otton de Brunswick, excommunié, vaincu à Bouvines en 1215, mourut dans l'oubli.

L'administration d'Hermann est plus digne d'éloges que sa politique extérieure, et sous ce rapport il est réellement un grand prince. La Thuringe retrouva sous son règne le gouvernement paternel et bienfaisant dont elle avait joui sous ses prédécesseurs. Grâce à lui, Eisenach devint une ville importante, le commerce s'y développa rapidement, et tout ce pays, si richement doué de la nature, atteignit un degré de prospérité qu'il a toujours conservé depuis ce temps sous une suite de princes zélés pour le bien de leur peuple. Profondément pieux, Hermann

« ne se mit jamais au lit, » disent les *Annales d'Eisenach* de Paullini, « sans avoir lu ou s'être fait lire un passage « de la Bible. » Il fit bâtir à Eisenach le couvent de nonnes en l'honneur de sainte Catherine, où il fut inhumé, et l'église Saint-Jacques. En 1211 il obtint pour son fils la main d'Élisabeth, fille d'André II, roi de Hongrie, et à partir de ce moment, la jeune princesse, alors âgée de quatre ans, confiée aux soins paternels du landgrave, vécut à la Wartburg à côté de son futur époux, égayant et embellissant déjà par sa grâce enfantine cette cour de Thuringe qu'elle devait illustrer d'une gloire incomparable par les vertus et la sainteté dont elle donna plus tard l'exemple sublime et qui entourent son nom d'une radieuse auréole de miracles et de poétiques légendes.

C'est surtout le rôle qu'Hermann a joué comme protecteur des lettres, et la part qu'il a eue dans la grande restauration intellectuelle que vit s'accomplir le treizième siècle, qui ont recommandé sa mémoire à la postérité. « Il recueillit avec soin, » dit Paullini, « les hauts faits « des anciens Germains, rapportés par la poésie, et en« tretint à la Wartburg, en subvenant à leur existence, « plusieurs compilateurs des chants des maîtres, qui se « livrèrent, dit-on, un combat poétique. » Dans cet âge d'or de la poésie allemande, où toute la noblesse marchait à la tête du mouvement littéraire, et où tous les princes accueillaient à l'envi ces poëtes-chevaliers, le landgrave de Thuringe se signala entre tous par les encouragements qu'il leur prodigua. Henri de Veldecke, Wolfram d'Eschenbach et Walther von der Vogelweide furent les hôtes habituels de sa cour, et la Wartburg devint un des rendez-vous favoris des Minnesinger. Le tournoi poétique de 1206 eut un immense retentissement dans toute l'Allemagne; le poëme qui en perpétue le souvenir nous montre le landgrave présidant à cette réunion mémorable et intervenant de temps à autre dans le débat : tous

les poëtes, en commençant leurs chants, invoquent son nom, louent sa générosité, expriment leur reconnaissance pour les bienfaits dont il les comble; et nous verrons, après sa mort, l'un des combattants de la Wartburg, dans le récit poétique d'un rêve, mettre en scène toutes les vertus du landgrave intercédant en sa faveur auprès de la Justice de Dieu, qui reste inflexible parce qu'il n'a pu échapper complétement à l'iniquité, tandis que la Miséricorde divine vient proclamer qu'à ses yeux il a mérité d'être sauvé, et que le Seigneur ne refusera pas cette grâce à l'intercession de la Sainte Vierge; admirable éloge où le poëte est aussi éloigné de la flatterie que de l'ingratitude.

Hermann avait épousé en secondes noces Sophie, fille d'Otton de Wittelsbach, comte palatin de Bavière. C'est elle que nous verrons figurer dans le tournoi à côté du landgrave, prenant intérêt aux chants des poëtes, recommandant la clémence aux vainqueurs et étendant sa main protectrice sur Ofterdingen pour le sauver de l'arrêt de mort qu'il a encouru.

Le landgrave Hermann mourut en 1215 à Gotha ou dans une localité des environs, laissant de son second mariage Louis VI, son successeur, né en 1200, digne époux de sainte Élisabeth, qui mérita le surnom de Saint, et qui mourut sur la route de la croisade, trois autres fils, Hermann, Henri Raspe IV et Conrad, et deux filles, Irmengarde et Agnès.

CHAPITRE VI.

HENRI D'OFTERDINGEN.

> Le sixième s'appelait Henri d'Aftirdingin :
> ...... il combattit seul à l'aide de ses chants contre tous les autres, et loua le duc d'Autriche au-dessus de tous les princes.
> (JEAN ROTE. *Chronique de Thuringe.*)

Le Minnesinger qui engagea la guerre de la Wartburg en jetant le défi à tous les chanteurs de son temps sur la question du mérite des princes, Henri d'Ofterdingen, fut sans nul doute un grand poëte, à en juger par sa renommée ; mais, chose étrange, c'est à peine si l'on peut nommer avec certitude une de ses œuvres.

Le lieu de sa naissance est controversé. Jean Rote, dans son poëme sur sainte Élisabeth, dit : « Deux bourgeois « d'Eisenach, habiles dans l'art de la poésie : l'un s'appe- « lait Biterolf, et savait bien chanter, l'autre Henri d'Af- « terdingen ; » et dans sa *Chronique de Thuringe :* « Le « sixième s'appelait Henri d'Aftirdingin ; il était bour- « geois de la ville d'Eisenach, d'une pieuse famille. » Mais Rote se trompe : il est certain que ni Ofterdingen ni Biterolf n'étaient originaires d'Eisenach : si Ofterdingen

commence le poëme en exprimant sa reconnaissance pour la générosité du landgrave, il veut parler de l'hospitalité qu'il en reçoit en cette occasion, et s'il eût été l'hôte habituel de la cour de Thuringe, il n'eût pas exalté un autre prince au-dessus d'Hermann. M. von der Hagen le croit originaire du château d'Ofterdingen en Souabe, près de Hohenzollern. Une autre opinion, qui ne me paraît avoir aucun fondement, le rattache à une famille patricienne de Mayence nommée Afterding, qui portait les mêmes armes que les Gensfleisch de Gutenberg, en sorte que notre poëte serait un des ancêtres de l'inventeur de l'imprimerie. Il est très-probable qu'Ofterdingen était né au château d'Everdingen, dont les ruines se voient encore dans la haute Autriche, sur la route d'Everdingen à Ebelsberg, entre le Danube et la Traun. Cette origine autrichienne semble prouvée par les éloges qu'il prodigue au duc Léopold VII d'Autriche, dit le Glorieux, qui régna de 1198 à 1230. C'est ce qu'indique aussi la strophe XXI du poëme de la Wartburg, où il dit : « Le prince d'Autriche, *mon seigneur.* » Dans tous les cas, il est sûr qu'il vécut à la cour de ce prince. Dans notre poëme, il s'en fait le champion, il vante son courage, sa bienveillance, sa générosité pour les gens de sa cour, sa galanterie chevaleresque pour les dames, son zèle pour le bien de ses sujets, la sainteté de ses mœurs ; il déclare que Léopold est semblable au soleil, et qu'auprès de lui la gloire de tous les princes n'est qu'un nuage, et il se soumet à la mort s'il ne fait pas triompher son héros. Vaincu par ses cinq adversaires, il va en effet être livré au bourreau, quand la landgrave lui sauve la vie. Il part alors à la recherche de Klinsor, qu'il a invoqué pour arbitre. A son retour, dans la seconde partie du poëme, il laisse Klinsor combattre à sa place, et ne reprend la parole que dans deux strophes (LXXII et LXXIII), peut-être interpolées, pour exprimer une vive irritation contre ses adversaires.

Le nom d'Ofterdingen ne se trouve pas dans la collec-

tion de Manesse ni dans le manuscrit d'Iéna. La seule œuvre qu'on lui puisse attribuer avec certitude est *le Gnome Laurin*, poëme du cycle germanique compris dans le *Livre des Héros :* car le manuscrit de ce poëme se termine par les vers suivants : « Henri d'Ofterdingen a com-« posé cette merveilleuse histoire. Les princes lui en té-« moignèrent leur bienveillance, et lui donnèrent de « l'or, de l'argent et de riches vêtements. Ici finit le li-« vre. » On lui attribue aussi *le Jardin des Roses*, autre poëme du même cycle. On lui a attribué, sans la moindre apparence de raison, le poëme de la Wartburg.

Enfin une opinion qui a été soutenue autrefois par Schlegel, et qui a paru rallier un instant tous les suffrages, a vu en lui l'auteur de la grande épopée des *Nibelungen* et de la plupart des poëmes contenus dans le *Livre des Héros*. Cette opinion, qui compte aujourd'hui beaucoup moins de partisans, me semble pourtant fondée. En effet le beau rôle que joue dans les *Nibelungen* le margrave d'Autriche Rüdiger de Pechlarn, et la connaissance parfaite des localités que l'auteur déploie en parlant du passage de Chriemhilde en Autriche, révèlent un poëte autrichien : la mention qui y est faite notamment du bourg d'Everding, lieu de naissance d'Ofterdingen, donne un caractère de grande probabilité à la supposition qui voit en lui l'auteur du poëme. La même opinion a été très-heureusement soutenue par M. Heinrich dans une thèse sur *le Parcival de Wolfram d'Eschenbach* [1]. Cet auteur fait d'abord observer que, lorsqu'on trouve le nom d'un grand poëte sans œuvres, comme Ofterdingen, et le nom d'une grande œuvre sans auteur connu, comme les *Nibelungen*, il est naturel d'attribuer celle-ci à celui-là. Mais il y a plus, et une idée fort ingénieuse de M. Heinrich, qui me paraît destinée à jeter une vive lumière sur le tournoi de la

[1] Paris, 1855.

Wartburg, explique d'une manière toute nouvelle et fort significative l'attitude d'Ofterdingen dans cette célèbre lutte, en même temps qu'elle est un argument de plus en faveur de l'opinion qui le regarde comme l'auteur de la grande épopée allemande. En effet, quand on lit notre poëme de la Wartburg, on est porté à se demander quel sentiment pousse Ofterdingen à jeter le défi à tous les poëtes et à se porter l'antagoniste des plus illustres Minnesinger de son temps; et de l'autre côté on est frappé de voir l'unanimité, l'ardeur, l'emportement, l'animosité personnelle des cinq poëtes qui se réunissent pour relever son défi, le combattre avec les marques de la plus violente colère, et enfin l'accabler et demander sa mort. Or, dans l'opinion qui attribue les *Nibelungen* à ce Minnesinger, tout s'explique. Ofterdingen, s'il a composé les *Nibelungen* et la plus grande partie du *Livre des Héros,* comme nous savons déjà qu'il a composé *Laurin* et *le Jardin des Roses,* poëmes qui appartiennent également au cycle germanique, est l'auteur de cette réaction littéraire qui a vainement tenté de faire revivre la poésie héroïque des anciens Germains, en opposant les vieilles traditions nationales de l'Allemagne aux légendes du cycle français et du cycle breton : c'est donc au nom du vieil esprit germanique qu'il jette le défi aux poëtes de la nouvelle Allemagne. Ceux-ci répondent à l'attaque : les représentants les plus illustres de la poésie chrétienne et chevaleresque, Walther, le Schreiber, Biterolf, Reinmar, et à leur tête Wolfram, s'unissent pour terrasser le champion de l'antique Germanie; et enfin, dans la seconde partie, Wolfram soutenant seul la lutte au nom de tous, le plus grand des Minnesinger, l'auteur du *Parcival,* qui est le type de la nouvelle épopée chrétienne, tient tête à l'auteur des *Nibelungen* et du *Livre des Héros,* en qui se personnifie l'ancienne école, et qui a vainement appelé à son aide Klinsor, le représentant des arts magiques et du paganisme oriental. En reconnaissant Henri d'Ofterdingen pour l'au-

teur des *Nibelungen,* nous voyons dans le tournoi de la Wartburg la lutte entre deux sociétés et deux littératures, et nous comprenons en même temps la gloire qui s'est attachée au nom de ce poëte et qui, sans cette supposition, serait inexplicable.

CHAPITRE VII.

LA LÉGENDE DU TANNHÆUSER.

> Vers toi je marche, Jésus-Christ, mon Sauveur, toi qui es l'espérance du pèlerin ! Louange à toi, pure et sainte Vierge ! Que notre pèlerinage soit heureux ! Le poids de mes péchés m'accable, je ne puis le porter plus longtemps. Aussi je ne veux plus ni repos ni trève, je choisis volontairement pour moi la fatigue et la souffrance. Dans cette fête céleste du pardon et de la grâce, j'expie ma faute par l'humilité. Heureux qui persiste dans la foi ! il est sauvé par le repentir et la pénitence.
>
> (Richard Wagner. *Tannhæuser et le Tournoi poétique de la Wartburg*, act. I, sc. 3.)
>
> Gloire, gloire au miracle de la grâce divine ! Le salut est donné au monde. Dans les heures sacrées de la nuit, le Seigneur s'est manifesté par un miracle : le bâton desséché dans la main du prêtre s'est paré d'un frais et verdoyant feuillage..... La grâce et le salut ont été accordés au pécheur : il entre maintenant dans la paix éternelle des bienheureux. Alleluia !
>
> (*Idem*, act. III, scène dernière.)

Je ne quitterai pas Henri d'Ofterdingen sans dire quelques mots d'un personnage avec lequel on l'a quelquefois confondu, et qui serait peu célèbre si une intéressante légende et surtout le chef-d'œuvre musical qui porte son nom ne l'avaient immortalisé : je veux parler du Tannhæuser. Ce Minnesinger, dont la collection de Manesse nous a conservé des chants animés d'une passion toute profane qui rappelle la poésie des troubadours, était, à ce

qu'on rapporte, originaire de Franconie, bien que les armes que lui donne Manesse (coupé de sable et d'or) ne ressemblent pas à celles de la maison de Tannhausen en Franconie ni à celles d'une famille bavaroise du même nom à laquelle on pourrait aussi le rattacher. Il passa une partie de sa vie à la cour du duc Frédéric d'Autriche, et prit part à la croisade, sans doute en 1228 : aussi est-il représenté avec une croix sur la poitrine. La tradition populaire assure qu'il séjourna longtemps dans le Venusberg, empire de Freia, la Vénus germanique. Un jour, pris de remords, il se rendit à Rome pour confesser son crime au pape Urbain IV, qui régna de 1261 à 1264; mais celui-ci, montrant le bâton du pélerin, lui dit qu'il ne devait attendre de pardon que si ce bois mort pouvait reverdir. Le Tannhæuser, désespéré, retourna au Venusberg et y disparut pour jamais; mais trois jours après, un feuillage vert, signe du pardon céleste, avait couronné ce bâton desséché. Telle est la légende répétée d'âge en âge que la poésie et la musique ont chantée.

Quant à la conjecture de M. Lucas, d'après laquelle Tannhæuser pourrait être le même personnage que Henri d'Ofterdingen, elle est fondée sur le séjour de ces deux poëtes à la cour d'Autriche, sur l'éloge que Tannhæuser fait du landgrave Hermann, et sur certaines analogies de la légende du Venusberg avec divers épisodes des poëmes du cycle germanique dont on croit qu'Ofterdingen est l'auteur; de même c'est dans une montagne de Thuringe, l'Hœrselberg, qu'on a placé la demeure de Vénus. C'est sur cette identité de Tannhæuser avec Ofterdingen et sur sa présence en Thuringe que repose la donnée du célèbre opéra de Richard Wagner qui a pour titre *Tannhæuser et le Tournoi poétique de la Wartburg*, où le poëte-musicien a ingénieusement combiné la légende du Tannhæuser, sujet éminemment dramatique par la peinture des passions, et qui, comme étude du cœur humain, a beaucoup d'analogie avec le *Faust* de Gœthe, bien qu'il s'en distingue

par la prédominance de l'élément religieux et du sentiment moral, avec la lutte des poëtes à la Wartburg, le plus beau sujet que puisse traiter un drame lyrique, par la brillante mise en scène et les riches développements poétiques et musicaux qu'il comporte. Wagner donne au Tannhæuser le nom de Henri, comme à Ofterdingen, et lui fait jouer dans le tournoi poétique un rôle semblable : seulement, au lieu d'exciter la colère de ses adversaires par les éloges qu'il prodigue au duc d'Autriche, c'est en exaltant l'amour profane, tandis que les cinq autres Minnesinger disent les louanges de l'amour divin; ses chants soulèvent une violente tempête, et Tannhæuser va périr sous les coups de ses rivaux indignés, quand sa vie est sauvée, non plus par la landgrave Sophie, mais par la nièce du landgrave, qui porte le saint nom d'Élisabeth, et dont l'amour doit le ramener dans la voie du salut. Richard Wagner a trouvé dans cette émouvante situation et dans toute la donnée de son beau poëme la source d'inspirations sublimes. Le découragement qui s'empare de l'âme du Tannhæuser au milieu des enchantements du Venusberg; l'émotion qu'il éprouve en entendant, à son retour dans la vallée de Thuringe, le chant des pélerins qui vont demander à Rome le pardon de leurs péchés; les splendeurs de la cour du landgrave; le tournoi poétique, dans lequel les chants des poëtes, d'abord graves et recueillis, s'élèvent peu à peu aux accents de la colère et aux paroles de défi, pour éclater dans un concert de malédictions et de menaces, et pour s'unir enfin dans un hymne solennel quand Élisabeth a montré au pécheur le chemin du pardon; les prières d'Élisabeth, qui, détachée du monde et semblable aux anges, plane déjà entre la terre et le ciel; les mélancoliques rêveries de Wolfram d'Eschenbach, qui raconte à l'étoile du soir son amour mystique et vaporeux; le pélerinage du Tannhæuser, et la scène finale où le pécheur inconverti, illuminé d'une clarté soudaine en entendant les chants pieux qui célèbrent la gloire d'Élisabeth

entrée dans le royaume céleste, meurt repentant, en même temps que le feuillage vert qui couronne tout à coup le bâton du pélerin annonce l'effet inattendu de la miséricorde divine ; toutes ces scènes touchantes et grandioses ont trouvé dans la musique de Wagner une magnifique traduction.

M. Simrock dit au sujet de la confusion du Tannhæuser avec Ofterdingen : «Cette conjecture de Lucas, un com-« positeur plus récent l'a adoptée, et a induit compléte-« ment en erreur le public qui, sans cela, tâtonnait déjà « dans les ténèbres. » Le rigorisme de M. Simrock me paraît exagéré. Je suis parfaitement d'accord avec lui pour penser que le Tannhæuser et Oftèrdingen sont deux personnages distincts. Mais la poésie n'est pas l'histoire. Le poëte doit respecter la vraisemblance historique ; mais il ne peut être tenu d'adopter telle quelle, sans modification, la donnée que l'histoire lui transmet. L'élément essentiel de la poésie, c'est l'imagination : or c'est supprimer l'imagination que de contester au poëte le privilége d'embellir un sujet historique. Shakspeare, Gœthe et Schiller ne se sont pas fait scrupule d'user de cette liberté, toutes les fois qu'ils ont cru rendre un sujet plus intéressant et plus dramatique en y introduisant un élément fictif. Avec ce rigorisme qui n'admet que les données de l'histoire, il n'y aurait pas de chef-d'œuvre, dans quelque littérature que ce fût, qui ne méritât le blâme : car dans tous la fiction joue un rôle considérable et nécessaire. Or, pour en revenir à notre sujet, c'était incontestablement rehausser l'intérêt que présente par lui-même le tournoi poétique de la Wartburg, que d'y associer la légende du Tannhæuser, et c'était donner à la lutte des chanteurs une matière bien plus dramatique, que de substituer à l'éloge des princes, sujet forcément monotone et par conséquent insuffisant pour l'effet scénique, cette controverse lyrique sur la nature de l'amour, laquelle est parfaitement conforme à l'esprit du moyen âge et aux coutumes des Minnesinger. Re-

connaissons donc dans Richard Wagner le digne interprète de la poésie chevaleresque de l'Allemagne, et dans son *Tannhœuser* le majestueux écho du célèbre tournoi qui fit retentir en 1206 la grande salle de la Wartburg.

CHAPITRE VIII.

WOLFRAM D'ESCHENBACH.

Bien que je ne sois qu'un laïque, j'ai l'intelligence des Livres saints : j'y ai appris comment l'homme doit rester fidèle à Dieu, qui ne se lasse point de l'assister pour l'empêcher de perdre son âme. Soyez toujours fidèle : car Dieu est la fidélité même, et il déteste la félonie. Par amour pour nous, le Très-Haut a revêtu la forme humaine. Dieu est vérité : aussi le mensonge lui est odieux. Pensez-y éternellement, Dieu ne nous abandonne point : que vos pensées ne s'éloignent donc plus jamais de lui.

(WOLFRAM D'ESCHENBACH. *Parcival*, 462, 11-30.)

Wolfram d'Eschenbach est le prince des Minnesinger, et la place qu'il occupe dans le poëme de la Wartburg, il l'a réellement occupée parmi ses contemporains. Frédéric Schlegel le proclame « le plus grand poëte que l'Allemagne « ait eu, » et si l'on hésite d'abord à s'associer à un si haut éloge, on en reconnaît la vérité quand on a lu le *Parcival*.

Wolfram se montrait fier de sa qualité de chevalier et d'homme de guerre : « Mon métier, dit-il, est de porter « le bouclier, et je déclare insensé quiconque m'aime à « cause de mes chants. » M. von der Hagen rappelle à ce sujet l'exemple d'Eschyle, qui ne voulut faire écrire sur son tombeau que ces seuls mots : « Ci-gît Eschyle, qui

« combattit à Marathon. » Aussi la vignette du manuscrit de Manesse représente Wolfram armé de pied en cap, revêtu de la cotte armoriée, le casque fermé, la lance au poing et l'écu au bras gauche, auprès d'un cheval couvert d'une housse blasonnée, qu'un valet tient par la bride.

Bodmer a voulu rattacher Wolfram d'Eschenbach (ou *Eschelbach*, *Eschilbach*, d'après l'orthographe des plus anciens manuscrits) aux Eschenbach de Suisse, connus pour avoir pris part en 1398 au meurtre de l'empereur Albert par Jean le Parricide. C'est une erreur évidente. Wolfram était Bavarois, il le dit lui-même. Il est presque certain qu'il était originaire du bourg d'Eschenbach dans le Nordgau, près d'Ansbach et de Nuremberg. En effet les armes de cette famille bavaroise (de gueules à trois couteaux d'argent) répondent à celles que Manesse donne au poëte (de gueules à deux couteaux d'argent). Püterich de Reicherzhausen, voyageant en Bavière vers 1450, trouva dans l'église d'Eschenbach le tombeau de Wolfram portant ses armes à demi effacées. Seulement M. von der Hagen ne croit pas pouvoir décider si le bourg en question est Eschenbach près d'Ansbach ou un autre Eschenbach près de Bayreuth. Quoi qu'il en soit, Püterich donne à notre poëte, d'après cette pierre tombale, des armes toutes différentes de celles que lui donne Manesse : l'écu représente un pot, et le cimier une plante dans un pot semblable, et M. von der Hagen a trouvé à Nuremberg la confirmation de ces armes dans une image d'après laquelle Wolfram porte : d'or à un pot de gueules surmonté d'une anse, et pour cimier le même pot contenant cinq lys.

Notre poëme nous apprend (str. CLI, CLII) que Wolfram fut armé chevalier, en même temps que le Schreiber, à Masfeld, près de Meiningen, par le comte Poppo XIII de Henneberg. Il était sans doute cadet de famille : c'est ce que semble indiquer un passage du *Parcival*, où il se plaint avec beaucoup d'amertume du droit d'aînesse, en parlant du père de Parcival, Gamuret, qui, en sa qualité

de cadet, est exclu de l'héritage de son père le roi d'Anjou. Bien souvent Wolfram nous parle de sa pauvreté. « La famine, dit-il, est souvent chez lui, et les souris n'y « trouvent guère à grignoter. » Montrant les splendeurs du Saint-Graal, il s'écrie : « Combien je souffre de mon in« digence en voyant ce luxe ! » Et, décrivant une armure, il dit : « Il est merveilleux qu'un homme pauvre comme « moi puisse parler des richesses de ce roi païen. » Aussi, à l'exemple des chevaliers sans fortune, s'attacha-t-il tour à tour à de puissants seigneurs, au service desquels il signala sa valeur dans les combats. On le trouve successivement chez le comte de Wertheim, qu'il appelle « mon seigneur ; » chez le comte de Truhendingen, dont il mentionne la cuisine ; chez la margrave de Hertstein, dont il vante la beauté, et qui est probablement la veuve du margrave de Hohenburg, désignée par le nom d'un de ses châteaux ; à Wildenberg, château que M. von der Hagen pense avoir appartenu à la même princesse ; à Kizzingen, où il assista à un tournoi.

Enfin, accueilli avec honneur à la Wartburg par le landgrave Hermann, qui cherchait à attirer à sa cour et à réunir autour de sa personne les plus renommés des Minnesinger, il se fixa auprès de ce prince dans les premières années du treizième siècle, et fit désormais son séjour habituel de cette cour d'Eisenach, dont il était le plus illustre ornement, et où brillaient presque toujours une foule d'hommes distingués dans la poésie comme dans le métier des armes. Tous les détails que Wolfrâm nous donne sur sa vie montrent que, selon toute apparence, il vécut constamment, à partir de cette époque, à la Wartburg, recevant du landgrave une généreuse et splendide hospitalité, et qu'il y resta presque sans interruption jusqu'à la mort d'Hermann, arrivée en 1215. Il y composa le *Parcival* et le *Willehalm*, et le landgrave, d'après ce que lui-même nous rapporte, l'encourageait dans ses travaux et s'intéressait à ses œuvres, dont parfois il lui donnait l'idée,

comme cela eut lieu pour le dernier de ces poëmes. Malgré sa reconnaissance pour les bontés de ce prince, Wolfram avait son franc-parler : il se plaint des intrigants qui bourdonnent à la Wartburg, et, parlant de Kai, le sénéchal d'Arthus, qui savait distinguer le lâche courtisan de l'honnête homme, il ajoute : « Landgrave Hermann, vous « auriez besoin d'un tel sénéchal ! »

C'est durant ce séjour qu'il prit part en 1206 et 1207 au tournoi poétique, dans lequel notre poëme lui donne le principal rôle. Dans la première partie, choisi pour arbitre, il se prononce avec force contre Ofterdingen : nous avons vu que cette situation paraît symboliser la lutte de l'école chevaleresque de la nouvelle Allemagne contre la vieille école germanique. Dans la seconde partie, Wolfram brille au premier rang : il soutient seul le combat contre Klinsor, devinant ses énigmes et lui en proposant d'autres, et ici encore le poëte semble avoir en vue un enseignement moral : Wolfram, qui n'est qu'un simple *laïque*, c'est-à-dire, d'après le sens qu'on donnait alors à ce nom, un homme non initié aux sciences occultes, triomphe, à l'aide seulement de la sagacité de son esprit, de la droiture et de la simplicité de son cœur, et par-dessus tout de sa foi chrétienne, de tout l'appareil de sortiléges dont s'entoure Klinsor, ce savant demi-païen, ce magicien qui a passé sa vie en Orient et dans les écoles les plus célèbres de la science cabalistique ; et quand Klinsor, ne pouvant croire qu'il a affaire à un laïque, le fait éprouver par un diable, Wolfram répond simplement : « Les mystères dont « tu parles sont trop hauts pour moi, ils me sont incon- « nus ; » et il chasse avec un signe de croix le démon qui veut piquer son amour-propre par des railleries.

Wolfram survécut au landgrave Hermann : car, faisant son éloge dans le *Willehalm*, il en parle comme n'existant plus. Il donne à entendre qu'il n'a pas trouvé dans son successeur Louis le Saint la même générosité : il est donc probable qu'il quitta la Thuringe en 1215, et qu'il mourut

dans le domaine de ses pères où nous avons vu qu'il était inhumé. Il survécut peu à son noble protecteur : car le Minnesinger Reinbot de Dorn, qui écrivait vers 1225, désigne Wolfram comme étant déjà mort.

Wolfram apprit sans doute l'art de la poésie de Henri de Veldecke, qu'il appelle « mon maître, » et dont il déplore la perte. Il nous avoue lui-même qu'il ne sait pas lire, et la plupart des Minnesinger paraissent avoir été dans le même cas : on ne peut donc s'expliquer la composition de longs poëmes comme *Parcival* et *Willehalm*, qu'en supposant qu'il les dictait. Il dit encore « qu'un « grossier Champenois parle français mieux que lui : » c'est donc par la mémoire seule qu'il retenait les idées de ces poëmes français et provençaux qu'il se faisait lire et auxquels il a souvent emprunté.

Le principal titre de gloire de Wolfram d'Eschenbach, c'est d'avoir composé le *Parcival*. Ce poëme, qui a plus de vingt-quatre mille vers, est imité du *Perceval le Gallois* de Chrétien de Troyes, qui en avait lui-même pris l'idée dans les *Mabinogion*, contes populaires du pays de Galles, et qui avait suivi pas à pas le *Mabinogi* de *Pérédur*. Mais Wolfram accuse Chrétien de Troyes d'avoir fort mal traité cette légende, et déclare n'avoir pris ses modèles que dans la littérature provençale, et surtout dans un certain *Provençal* nommé *Kiot*, qui, ayant trouvé dans un livre païen l'histoire de Parcival, l'aurait traduite *en français;* or, comme la distinction entre le français et le provençal était bien connue à cette époque, et qu'il n'est pas vraisemblable qu'un Provençal ait écrit en français, il est permis de croire que ce nom de Kiot le Provençal est une forme altérée sous laquelle Wolfram désigne le trouvère Guiot de Provins. Le sujet du *Parcival* est une de ces recherches ou *questes* du Saint-Graal, qui ont tant exercé l'imagination des poëtes du moyen âge, à cause de l'intérêt que présente le mélange de l'élément religieux avec l'élément héroïque, et de l'occasion que cette matière

offrait aux auteurs de raconter en les variant à l'infini les prouesses et les merveilleuses aventures des héros qui veulent se rendre dignes de contempler le vase sacré. Parcival, après s'être fait recevoir à la cour d'Arthus, où il se signale par divers exploits qui le placent au premier rang des preux de la Table-Ronde, après avoir reçu du sage Gurnemans les leçons de la chevalerie, après avoir délivré la belle Condwiramur, arrive au château de Montsalvat, où il est témoin, sans s'en douter, des mystérieuses cérémonies du Saint-Graal, auxquelles préside un vieillard inconnu. Apprenant trop tard que ce vieillard est le Roi-Pêcheur Anfortas, son oncle, et qu'en l'interrogeant sur les mystères dont il a été témoin, il l'eût délivré des souffrances dont le ciel l'a frappé en punition de ses fautes, Parcival désespéré sent le doute pénétrer son âme et renonce au service de Dieu. Après de dures épreuves, il est ramené dans le droit chemin par l'ermite Trevrezent, qui, dans un magnifique enseignement, lui explique tous les dogmes de la religion chrétienne et l'initie à l'histoire du Graal. Rentré en lui-même, Parcival retrouve le chemin du Montsalvat, délivre Anfortas, est revêtu de la royauté mystique du Saint-Graal, et règne désormais sur la sainte milice. Pérédur, Perceval et Parcival sont à peu près le même personnage. Mais le *Parcival* allemand l'emporte sur ses devanciers de toute la hauteur du génie de Wolfram. *Parcival* est le type le plus parfait de l'épopée chrétienne et chevaleresque. Comme l'*Iliade*, comme l'*Odyssée*, comme les *Nibelungen*, le *Parcival* est l'expression fidèle d'un âge et d'une société, et marque l'apogée d'une littérature. Ce que le premier et le second de ces poëmes sont pour l'antiquité, ce que le troisième est pour le monde barbare, le *Parcival* l'est pour le monde du moyen âge. C'est la chrétienté tout entière que Wolfram a peinte dans le roi et les chevaliers du Saint-Graal, et l'exactitude de ce tableau comme personnification du moyen âge tout entier apparaît bien dans le caractère d'universalité du sujet,

puisé dans une légende anglaise, développé par les poëtes français et provençaux, et porté à sa perfection par un poëte allemand. Ce qui fait l'immense supériorité de l'œuvre de Wolfram, c'est le caractère essentiellement moral de son poëme, dont il veut faire surtout un enseignement : les aventures de Parcival, qui, chez ses devanciers, ne paraissent avoir d'autre but que d'amuser le lecteur, ont chez lui une bien autre portée : ce sont de véritables épreuves, destinées à rendre Parcival meilleur, et à asseoir sur une base inébranlable sa foi et sa pureté. Et le but principal que se proposait Wolfram, c'était bien de donner à l'humanité ces nobles leçons, puisqu'il dit : « Je ne « regarde point comme un sage celui qui ne sait pas com- « prendre les enseignements salutaires que renferme cette « histoire. »

Après *Parcival*, l'œuvre la plus considérable de Wolfram est *Willehalm*, dont le sujet lui fut donné par le landgrave Hermann vers 1214. Ce poëme raconte les exploits d'un des plus célèbres vassaux de Charlemagne, Guillaume au Court-Nez, comte d'Orange, qui, ayant épousé après l'avoir fait baptiser la fille du roi more Terramer, défait les Infidèles dans les plaines d'Alischanz (*Aliscampi*, les Champs-Élysées d'Arles). Le *Willehalm*, resté inachevé, fut continué dans le courant du treizième siècle par Ulrich de Türheim et Ulrich von der Türlin.

Wolfram avait commencé un poëme de *Titurel*, qui se rattachait, de même que le *Parcival*, au cycle du Saint-Graal. Titurel était, dans les légendes provençales, le premier roi du Saint-Graal, et avait reçu le vase miraculeux de la main des anges. Mais il n'existe de Wolfram sur ce sujet que deux fragments intercalés dans le poëme qui porte le nom de *Titurel*, et qui n'est pas l'œuvre de Wolfram, mais probablement d'Albert de Scharfenberg, qui vivait à la fin du treizième siècle.

Wolfram a composé sept odes comprises dans la collec-

tion de Manesse, qui sont l'histoire de son amour et de son mariage.

On regarde Wolfram, et avec raison, je le crois, comme l'auteur du *Lohengrin*, poëme qui fait suite au *Parcival,* et qui traite une gracieuse légende du cycle du Saint-Graal. Voici quel en est le sujet. Elsa, héritière de la couronne de Brabant, poursuivie par les intrigues du comte Frédéric de Telramund, qui veut s'emparer du trône, se réfugie dans la prière et implore le secours divin. Un des chevaliers du Saint-Graal, Lohengrin, fils aîné du roi Parcival, se détache de la milice de Montsalvat, et s'embarque dans une nacelle traînée par un cygne qui le transporte en un instant à Anvers. Après avoir tué Telramund, il épouse Elsa : mais, comme le caractère sacré dont un chevalier du Saint-Graal est revêtu lui interdit de se faire connaître en cette qualité aux yeux profanes, il impose à Elsa la condition de ne jamais l'interroger sur son origine ; Elsa oublie la défense, et le chevalier du cygne disparaît pour toujours. Cette poétique tradition a inspiré de nos jours l'admirable opéra de Richard Wagner qui porte le nom de *Lohengrin;* nouveau monument élevé à la gloire du moyen âge par le génie d'un grand poëte et grand musicien moderne, en qui les traditions mystiques du Saint-Graal, sa miraculeuse apparition sur la terre, l'éclat céleste qui l'environne dans son temple, les bénédictions qu'il répand sur les pieux chevaliers préposés à sa garde, le pouvoir surnaturel de ses champions, et les touchantes péripéties de l'amour d'Elsa et du chevalier du cygne, auxquelles vient se mêler la grande figure du roi Henri l'Oiseleur rendant la justice par le droit et le glaive au milieu des héros qui marchent sous sa bannière, ont trouvé un sublime interprète, héritier dans notre siècle de la noble inspiration qui animait les Minnesinger, et digne d'inscrire son nom à côté de ceux d'Eschenbach et d'Ofterdingen, comme à côté de ceux de Beethoven et de Weber. Le style général du poëme de *Lohengrin*, joint à cette

circonstance qu'il peut être regardé comme la continuation du *Parcival*, puisqu'il est la suite de l'histoire de ce roi du Saint-Graal et de sa famille, me porte à penser que Wolfram en est l'auteur.

Indépendamment de ces œuvres qu'on peut avec certitude ou probabilité regarder comme lui appartenant, la grande renommée de Wolfram d'Eschenbach lui a fait attribuer sans raison plausible beaucoup de poëmes dont l'auteur est inconnu, par exemple : les *Nibelungen* et certains poëmes du *Livre des Héros,* ce que rend absolument invraisemblable le caractère de ces compositions du cycle germanique, complétement opposé, comme je l'ai dit, au caractère des œuvres de Wolfram ; *le Roi Tirol*, *Winsbeke* et *Winsbekin*, gracieuses poésies contenant les enseignements d'un père à son fils et d'une mère à sa fille. Quant à l'opinion très-accréditée qui a fait longtemps de Wolfram l'auteur de notre poëme de la Wartburg, et qui peut assurément être soutenue, je dirai plus tard que des considérations chronologiques ne permettent pas de l'adopter.

Les traits distinctifs du caractère de Wolfram étaient la loyauté, la franchise, la générosité chevaleresque et une certaine rudesse martiale. Il paraît avoir éprouvé vivement les sentiments de la famille : car il parle en termes touchants de sa fille, qui joue encore à la poupée, et qu'il ne contrariera jamais, dit-il, quand elle sera grande, pour le choix d'un époux.

Wolfram jouit parmi ses contemporains d'une grande autorité : tous l'appellent un sage (*weise*), et cet éloge que lui donne Klinsor dans notre poëme (str. XXXI) : « Jamais bouche de laïque n'a mieux parlé, » est devenu proverbial en parlant de lui. Ce que j'ai dit du caractère moral de la poésie des Minnesinger et de l'espèce de sacerdoce dont ils étaient revêtus, est vrai surtout de Wolfram. Nul poëte ne se fit jamais si haute idée de sa mission et de ses devoirs. Il regarde son *Parcival* comme un livre

où tous doivent trouver la règle de leur conduite. J'ai déjà cité tout à l'heure un passage où il parle des enseignements salutaires que contient ce poëme. Il dit encore : « Toute femme qui écoutera mes conseils saura comment « elle peut se faire honorer, et qui elle doit juger digne « d'obtenir son amour, en sorte qu'elle n'aura jamais à « déplorer la perte de sa vertu et de sa pureté. » Ces belles paroles sont le plus éloquent éloge que je puisse faire de ce grand poëte, dont le noble cœur s'exprimait dans un langage si édifiant, si sublime dans sa simplicité. Et, fidèle jusqu'au bout à son rôle, il déclare à la fin du *Parcival* qu'il se croira amplement payé de ses peines si les femmes vertueuses daignent lui sourire pour le récompenser d'avoir achevé une œuvre aussi morale. Il est impossible de lire les poésies de Wolfram sans ressentir, à travers les siècles qui nous séparent de lui, une vive sympathie pour ce caractère élevé, type admirable et résumé fidèle des vertus de cette grande époque chevaleresque qui s'est rapprochée, bien plus qu'aucune autre période dans l'histoire du monde, de ce qu'on peut rêver comme l'idéal de la société chrétienne.

CHAPITRE IX.

KLINSOR DE HONGRIE.

Habitabat tunc in partibus Ungariæ, in terra quæ Septem Castra vocatur, nobilis quidam, et dives trium millium marcorum annuum habens censum, vir philosophus, litteris et studiis secularibus a primævo ætatis imbutus, nigromantiæ et astronomiæ scientiis nihilominus eruditus. Hic magister Clyngsor nomine ad dijudicandas prædictorum virorum cantiones in Thuringiam per voluntatem et beneplacitum principum est adductus. Qui, antequam ad lantgravium introisset, nocte quadam in Ysenach sedens in area hospitii sui, astra magna diligentia intuitus est. Tunc rogatus ab his qui aderant, ut si qua secreta perspexisset, ediceret, respondit : « Noveritis « quod hac nocte nascitur regi Ungariæ filia, « quæ Elizabeth nuncupabitur, et erit sancta, « tradeturque hujus principis filio in uxorem, « de cujus sanctitatis præconio exultabit et « exaltabitur omnis terra. » — Ecce qui per Balaam ariolum Incarnationis suæ prænunciavit mysterium, ipse per hunc præelectæ famulæ suæ Elizabeth prædixit nomen et ortum.

(Dietrich de Thuringe. *Vie de sainte Élisabeth.*)

Klinsor (ou *Klinschor*, *Klingsor*, *Klingesor*, telles sont les diverses orthographes), ce personnage presque mythique, comme l'appelle M. von der Hagen, ce Minnesinger étrange qui se montre entouré de tout l'appareil de la magie, est pour nous une véritable énigme. Aussi plusieurs auteurs, Grimm, Bodmer, Gœrres, Koberstein et M. Sim-

rock, ont révoqué en doute son existence, et l'ont regardé comme un être allégorique, destiné à personnifier la sorcellerie. Quant à moi, je crois que Klinsor a existé, et qu'il y a un élément de vérité historique au milieu de toutes les fables qui ont fait de lui un personnage légendaire.

Le pouvoir magique de Klinsor ne prouve rien contre son existence. La croyance à la magie était générale au moyen âge, et les sciences occultes fort en honneur. Tous les savants de cette époque se livraient à l'étude de la nécromancie et étaient réputés magiciens. Même des personnages de l'antiquité, Aristote et Virgile, furent transformés par les légendes du moyen âge en enchanteurs dont on racontait mille aventures merveilleuses. Klinsor paraît avoir été un savant hongrois, adonné à l'étude de l'astrologie et des sciences cabalistiques, et ne doit pas plus être rejeté au rang des êtres fabuleux que la plupart des philosophes et des docteurs du même temps qui, comme lui, ont pratiqué la démonologie et la sorcellerie, sur lesquelles le moyen âge a produit un si grand nombre de livres et de traités réputés alors très-sérieux.

On a encore tiré parti du nom de *Klingsor* et de l'étymologie qu'on lui donne (*klingen*, résonner, et *Ohr*, oreille) pour ne voir en lui qu'un être fictif et symbolique. Cette étymologie, même admise, ne prouverait rien, puisque divers personnages, même de nos jours, ont porté ce nom de Klingsor. Mais il y a plus, et je conteste cette orthographe et cette étymologie. Je remarque en effet que le manuscrit d'Iéna, qui donne le texte du poëme de la Wartburg sous une forme plus ancienne que le manuscrit de Manesse, écrit constamment ce nom *Klinsor*, et j'en conclus que c'est la véritable et primitive orthographe; d'autant plus que sous cette forme on retrouve au nom une physionomie hongroise, tandis qu'avec la forme *Klingsohr* ou *Klingsor*, on s'étonne de voir un Hongrois porter un nom essentiellement germanique. Je pense donc que, par suite des relations de Klinsor avec les poëtes allemands,

son nom primitif aura été germanisé et altéré de manière à lui donner un sens en allemand, genre d'altération très-fréquent pour le passage d'un mot d'une langue dans une autre, et que c'est par suite de cette transformation qu'à côté de l'orthographe *Klinsor*, nous trouvons souvent celles de *Klingsor* et *Klingesor*, qui du reste ne me paraissent pas très-correctes : car, l'étymologie une fois admise, la formation régulière du mot composé de *klingen* et de *Ohr* donnerait, ce me semble, *Klingenohr* ou *Klingohr*, mais non pas *Klingsohr*. M. Simrock a cru trouver un argument à l'appui de cette étymologie dans le mot *klingesœre* que renferme notre str. XLVI : mais, ainsi que je l'expliquerai sous cette strophe, le sens de la phrase me porte à penser que c'est ici un nom commun, et il est d'autant plus étonnant que M. Simrock y ait vu un nom propre, qu'on retrouve dans la str. CXXVII (Introduction au *Lohengrin*) un mot *klenisœre*, qui, de l'aveu de M. Simrock, est le même que *klingesœre*, et que lui-même regarde comme un nom commun, puisqu'il le traduit par *Spielleute*, musiciens, poëtes.

Ce qui démontre à mes yeux d'une manière irrécusable l'existence de Klinsor, c'est que toutes les compositions de Minnesinger ou de Meistersinger où il est question des poëtes allemands du moyen âge, le mentionnent parmi les plus célèbres, à côté de personnages dont l'existence historique n'a jamais été mise en doute, tels que Wolfram, Walther, Ofterdingen, etc. J'ai déjà mentionné ce poëme de la fin du seizième siècle qui le fait figurer, contre toute chronologie, avec d'autres poëtes du même temps, parmi les douze maîtres qui auraient comparu à Pavie en 962 devant le pape et l'empereur. Une foule d'autres documents le nomment parmi les plus distingués des Minnesinger. Le plus sérieux et le plus explicite de ces témoignages est celui d'Hermann Damen, Minnesinger de la seconde moitié du treizième siècle, qui déplore la mort de Reinmar, Walther, Rubin, Nithard, Frédéric de Sou-

nenburg, Marner, Ofterdingen, Wolfram et Klinsor, et qui dit en parlant de ces deux derniers : « Wolfram et « Klinsor de Hongrie, les œuvres de ces deux poëtes sont « connues parmi les maîtres. » Et il désigne comme florissant au moment où il écrit et comme ayant succédé à ces illustres poëtes Meissen (Frauenlob) et Conrad (de Würzburg). Assurément ce n'était pas un être fabuleux, celui dont un contemporain parle dans de tels termes.

Le témoignage des historiens n'est pas moins formel que celui des poëtes. Le prêtre Dietrich de Thuringe, dans sa *Vie de sainte Élisabeth*, écrite en latin en 1289, parlant du tournoi de la Wartburg, s'exprime en ces termes sur Klinsor : « En ce temps habitait en Hongrie, dans l'en-« droit appelé les Sept Châteaux, un noble et riche phi-« losophe, jouissant d'un revenu annuel de trois mille « marcs, instruit dès sa jeunesse dans la littérature et les « études laïques, et néanmoins profondément versé dans « la nécromancie et l'astrologie. Ce maître, nommé Clyng-« sor, fut appelé en Thuringe par la volonté des princes « pour juger le tournoi poétique des six chanteurs. » Jean Rote, auteur au commencement du quinzième siècle d'un poëme sur sainte Élisabeth et d'une *Chronique de Thuringe*, pour lesquels il a puisé, non seulement dans les œuvres qui l'ont précédé, mais aussi dans les traditions du pays, dit dans le premier de ces ouvrages : « Il y avait « en Hongrie un illustre maître, à qui nul n'aurait pu « se comparer dans la connaissance des sept arts libéraux; « il était en grande faveur auprès du roi de Hongrie : il « s'appelait maître Clingesor, et recevait du roi un marc « d'or par mois. C'était un homme admirable : il observait « les astres, et prédisait l'avenir et tout ce qui arrivait « dans le pays : car il connaissait aussi la magie noire. Il « jouissait donc de la faveur du roi et de beaucoup d'au-« tres personnes. Il savait également expliquer les Saintes « Écritures. » Et dans sa Chronique : « Cela arriva en Hon-« gric, aux Sept-Châteaux, où maître Clinsor habitait au-

« près du roi, dont il fréquentait la cour. Ce maître était « un sage et savant homme. Il était astrologue, et lisait « l'avenir dans les astres : aussi le roi l'avait toujours « près de sa personne. Il connaissait la magie noire, et « les esprits étaient contraints de lui obéir. Il découvrait « les trésors cachés dans la terre : aussi le roi l'aimait fort. « Il était riche : car il recevait chaque année trois mille « marcs d'argent de la libéralité du roi [1], et il tenait sa « cour comme un puissant évêque. » Ces citations me paraissent établir incontestablement qu'il existait en Hongrie, au temps de la guerre de la Wartburg, un savant nommé Klinsor, jouissant d'une grande réputation comme nécromancien, comme astrologue et comme poëte.

On trouve dans le *Parcival* l'histoire d'un certain Klinsor (*Klinschor*), neveu du célèbre enchanteur Virgile, et prince de Capoue; ce personnage, ayant abusé de la confiance du roi Ibert de Sicile, se réfugie en Orient où il étudie la magie, et à son retour il retient prisonnières par ses sortiléges dans la forteresse de Châtelmerveil plusieurs dames que délivre la valeur de Gauvain. Ce n'est pas notre Klinsor, comme on l'a cru quelquefois, que Wolfram, son adversaire de la Wartburg, a désigné ici en faisant de lui le héros d'aventures peu édifiantes. Wolfram a seulement donné ici à Klinsor une généalogie fabuleuse. En effet, dans le *Lohengrin*, notre Klinsor raconte qu'il descend d'un autre Klinsor, qui était secrétaire du Klinsor de Châtelmerveil, et qui fut envoyé de Rome au roi de Hongrie. Voilà donc une légende sur la filiation de Klinsor et sur l'origine de sa nationalité hongroise.

Klinsor, à qui la tradition donne le prénom de Nicolas, avait, dit-on, étudié dans sa jeunesse à Paris, à Rome et à Cracovie, et voyagé dans tout l'Orient, particulièrement en Arabie. Dans la str. LXXXVII de notre poëme, il dit

[1] Klinsor dit en effet dans la str. XXXIII de notre poëme qu'il a un revenu annuel de trois mille marcs.

lui-même qu'il a étudié les sciences magiques dans les écoles de Paris, de Constantinople, de Bagdad et de Babylone, et qu'ayant embrassé la foi de Mahomet, il est resté pendant trois ans dans les erreurs du paganisme [1]. Dans la str. CXLIV, il fait encore allusion à son séjour à Babylone et à son paganisme de trois ans. Dans les str. LXXVII, LXXXVIII, CXXXVI, CXXXVII, il invoque l'autorité de Basiant, enchanteur de Constantinople, et de Zabulon, enchanteur de Babylone, qu'il regarde comme ses maîtres.

Mais Klinsor est surtout célèbre par sa participation à la lutte de la Wartburg. Rote donne à ce sujet beaucoup de détails dont voici la substance. Ofterdingen, au sortir de la Wartburg, obtient du duc d'Autriche une lettre de recommandation pour Klinsor, qui l'accueille avec bienveillance, mais qui diffère son départ, en sorte qu'il laisse écouler le délai d'un an accordé à Ofterdingen. Celui-ci se désole, la veille du jour où il doit reparaître étant arrivée. Mais Klinsor plonge Ofterdingen dans un sommeil magique, et le transporte en une nuit à Eisenach dans l'auberge d'Hellegraf, où il se réveille avec surprise. La lutte d'énigmes commence entre Klinsor et Wolfram. Il est à remarquer que toutes les énigmes proposées renferment un enseignement moral ou une allusion à un dogme religieux, et que Klinsor, que son caractère de magicien et son séjour en Orient font généralement regarder comme à demi païen, ne perd pas une occasion de se dire chrétien et de faire preuve de piété. Néanmoins il met en pratique sa sorcellerie. Dans un premier épisode, que je crois interpolé postérieurement à la composition primitive du poëme, il se fait remettre par un esprit une lettre chaldéenne pleine de déblatérations contre le clergé simoniaque. A la fin du poëme, quand il voit qu'il ne peut par sa

[1] Cette strophe a été quelquefois attribuée à Walther ; mais il est aujourd'hui reconnu qu'elle doit être mise dans la bouche de Klinsor.

seule science triompher de Wolfram, il le fait éprouver la nuit par un diable nommé Nasion, que le chevalier chrétien met en fuite avec le signe de la croix. La fin de la lutte est indiquée par Rote en ces termes : « Maître Clingsor réconcilia les chanteurs, et ne voulut pas rester plus « longtemps. Le landgrave lui donna de riches vêtements et « des joyaux précieux. Il partit donc, et prit congé avec de « grands remerciements. Personne ne sut comment il s'en « était allé. »

L'incident le plus curieux du séjour de Klinsor en Thuringe est sa prédiction de la naissance de sainte Élisabeth. Laissons parler Dietrich de Thuringe : « Avant de se pré- « senter au landgrave, Klinsor, assis une nuit à Eisenach « dans la cour de son hôte, observa les astres avec grand « soin. Les assistants l'ayant prié de dire s'il avait décou- « vert quelque secret, il répondit : « Sachez que cette nuit « naît au roi de Hongrie une fille, qui s'appellera Élisa- « beth et qui sera sainte. Elle sera mariée au fils de votre « prince, et le monde entier sera dans l'allégresse du bruit « de sa sainteté. » Ainsi Dieu, qui annonça par la bouche « du prophète Balaam le mystère de son Incarnation, pré- « dit aussi par la bouche de ce Klinsor le nom et la nais- « sance d'Élisabeth, sa servante élue et prédestinée. » Rote donne à ce sujet plus de détails dans sa Chronique et dans son poëme, dont les récits combinés révèlent les circonstances suivantes. Dans la huitaine de son arrivée à Eisenach, Klinsor était assis un soir dans le jardin de son hôte, entouré de seigneurs des pays de Thuringe et de Hesse, et de bourgeois d'Eisenach, qui buvaient le coup du soir. Klinsor se mit à observer les astres : il regarda longtemps le même point dans le ciel, paraissant absorbé dans une méditation profonde. Les assistants, ayant remarqué qu'il contemplait le ciel avec plus d'attention que de coutume, lui demandèrent avec instances s'il avait lu dans les astres quelque événement important. Il leur dit alors : « Je vais vous annoncer une heureuse nouvelle.

« Sachez que cette nuit naît au roi de Hongrie, mon sei-
« gneur, une fille, qui sera sainte, et que nulle autre sur
« terre n'aura égalée. Elle sera donnée en mariage à Louis,
« fils du prince de ce pays. Ses vertus et sa sainteté seront
« célèbres en toutes contrées, et la chrétienté entière en
« sera dans l'allégresse. » Les assistants, remplis de joie, allèrent le lendemain matin à la Wartburg porter cette nouvelle au landgrave. Ils trouvèrent ce prince se rendant à la messe, et ne voulurent pas le déranger en cet instant; mais quand l'office fut terminé, ils lui racontèrent la scène de la veille. Le landgrave s'en réjouit fort, et, montant à cheval avec toute sa cour, il alla trouver Klinsor, « que les
« prêtres honorèrent, dit Rote, autant que s'il eût été un
« puissant évêque.... Le landgrave l'invita à venir visiter
« le château de Wartburg et à manger avec lui. Klinsor
« répondit qu'il le ferait volontiers. Le lendemain, de grand
« matin, maître Clingesor se rendit à la Wartburg. Le
« landgrave le reçut avec bonté et le fit asseoir à sa table
« avec de grands honneurs. Quand on eut mangé et qu'on
« se fut ensuite assis quelques instants, Klinsor s'entre-
« tint avec le landgrave, qui lui demanda quelle était la
« situation de la Hongrie, quels étaient les actes du roi,
« s'il était en paix avec les Infidèles ou s'il leur faisait la
« guerre. Le maître répondit à toutes ces questions, prit
« congé et se retira. » Rote ajoute en parlant de la prédiction sur sainte Élisabeth : « Cette heureuse nouvelle se
« répandit par toute la Thuringe. »

Après la lutte de la Wartburg, Klinsor retourna, dit-on, en Hongrie, où il continua à jouir de la faveur du roi André II et de la reine Gertrude. Après la mort de cette princesse, assassinée en 1214, il revint à la cour de Thuringe et de Hesse [1], où il mourut, très-âgé, vers 1250.

Nous n'avons aucune œuvre de Klinsor. Néanmoins il

[1] La Thuringe et la Hesse furent, de 1130 à 1263, réunies sous le sceptre des landgraves de Thuringe.

devait avoir composé des poésies, si l'on en croit le passage d'Hermann Damen cité plus haut; il avait même inventé un rhythme prosodique connu sous le nom de *ton de Klinsor* ou *ton noir*, et dans lequel est composée une grande partie du poëme de la Wartburg. Les Meistersinger lui attribuent un poëme sur les sept arts libéraux et un autre sur la création du monde et le cours des astres. De nos jours, on lui a attribué, sans aucune vraisemblance, la composition des *Nibelungen*. Le manuscrit de Manesse porte en tête de notre poëme de la Wartburg le nom de *Klingesôr von Ungerlant;* mais nous verrons que, dans la pensée de Manesse, c'était le titre du poëme, et non pas le nom de l'auteur.

En résumé, il est difficile de discerner dans la vie de Klinsor l'élément réel de l'élément fabuleux. Mais son existence et sa participation au tournoi poétique ne me paraissent pas contestables.

CHAPITRE X.

WALTHER VON DER VOGELWEIDE.

> Pour la première fois ma vie a quelque prix, depuis que mon œil pécheur a vu cette sainte contrée, cette terre qu'entoure la vénération du monde. Il est enfin réalisé, le vœu de mes constantes prières : j'ai contemplé la place où Dieu s'est fait homme.
>
> (WALTHER VON DER VOGELWEIDE. XCIX, 1.)

Walther von der Vogelweide est le plus grand poëte lyrique de l'Allemagne du moyen âge : c'est le type accompli du Minnesinger en tant que chantre d'amour, dans le sens très-large qu'on donnait au mot *Minne*. Walther mérite donc d'être rangé auprès de Wolfram : car tous deux sont, chacun dans le genre de composition qui lui est propre, les plus brillantes personnifications de la poésie chevaleresque.

Le manuscrit de Manesse représente Walther assis sur un tertre de verdure dans l'attitude de la méditation, la jambe gauche croisée sur le genou droit, la tête soutenue par la main gauche, et le coude posant sur le genou. Il est coiffé du bonnet de chevalier retroussé de fourrure. Il porte un long vêtement bleu dont les larges manches laissent voir une tunique rouge. Auprès de lui est déposée

son épée dans le fourreau qu'entoure le ceinturon. De la main droite il tient un parchemin déroulé. Ses armes sont : de gueules à un oiseau de sinople dans une cage d'or à seize barreaux d'argent ; pour cimier le même oiseau en cage. Ce sont des armes parlantes : car *Vogelweide* signifie prairie aux oiseaux. Un vrai nom et un vrai blason de poëte.

On ignore la patrie de Walther. Bien que sa jeunesse se soit passée en Autriche, il n'y était pas né : car il parle du duc d'Autriche en l'opposant aux princes de son pays natal. On le croit généralement originaire de Suisse : il serait alors né dans la haute Thurgovie, au château de Vogelweide, près de Saint-Gall, bien que les Vogelweide de ce pays aient eu des armes différentes. Le poëme du seizième siècle qui rapporte la tradition des douze anciens maîtres à Pavie en 962, et qui, par un étrange anachronisme, y fait figurer Walther, le désigne comme « seigneur d'une terre en Bohême ; » mais ce doit être le fief qui lui fut donné par l'empereur, et non son lieu natal. Enfin, comme il fut enterré à Würzburg, et que, dans une de ses dernières odes, il se dit de retour dans sa patrie, on a supposé qu'il était né en Franconie.

Comme Wolfram, Walther était sans fortune, et dut, tant qu'il n'eut pas obtenu un fief de la générosité impériale, mener une vie errante et s'attacher à la cour des princes et des seigneurs qui protégeaient la poésie. Il se rendit très-jeune encore, paraît-il, à la cour d'Autriche, qui était connue dès cette époque pour le bienveillant accueil et la brillante hospitalité qu'y recevaient des poëtes distingués. Cette antique marche d'Orient, qui avait été le boulevard de l'Allemagne contre les invasions hongroises, avait été érigée en duché d'Autriche par Frédéric Barberousse en 1156, au profit de Henri Jasomirgott, de la maison de Babenberg. Ce prince, mort en 1177, avait laissé la couronne à son fils Léopold VI le Vertueux, qui alla deux fois à la croisade en 1182 et 1190, et se distin-

gua au siége de Saint-Jean d'Acre, où il eut avec Richard Cœur-de-Lion cette fameuse querelle en souvenir de laquelle il arrêta en 1192 le roi d'Angleterre et le livra à Henri VI. Léopold, étant mort d'une chute de cheval à Grætz, le dernier jour de l'année 1194, au moment où il préparait une nouvelle croisade, eut pour successeur son fils Frédéric le Catholique, qui mourut au retour de la Terre-Sainte le 16 avril 1198, laissant la couronne à son frère Léopold VII le Glorieux, lequel régna jusqu'en 1230. Sous ces princes, la cour de Vienne devint un des rendez-vous favoris des Minnesinger. Henri d'Ofterdingen, Reinmar l'Ancien et Reinmar de Zweter, qui était probablement le fils de Reinmar l'Ancien, en furent les hôtes habituels. Walther vint également s'y fixer, et il y était déjà au temps du duc Frédéric (1194-1198), dont il a déploré la mort. Il nous dit que c'est en Autriche qu'il a appris l'art de la poésie, et, comme on sait qu'il fut lié avec Reinmar l'Ancien, qui habitait la cour de Vienne, et dont une de ses odes déplore la perte, on peut supposer que ce Reinmar fut son maître.

Walther joua un rôle actif dans les événements politiques et militaires de son temps, et se signala dans le parti gibelin, auquel appartenaient en général les Minnesinger, par l'ardeur de ses convictions et la vivacité de son dévouement à la cause impériale. Il prit part surtout aux troubles qui suivirent la mort de Henri VI en 1197. Après la perte de son protecteur le duc Frédéric en 1198, il quitta la cour d'Autriche, et se mit au service de l'empereur Philippe de Souabe, dont il raconte avec joie et orgueil le couronnement à Mayence, et les brillantes fêtes de Noël qui suivirent à Magdebourg, embellies par la présence de l'impératrice Irène, qu'il appelle « rose sans épines et co- « lombe sans fiel. » Néanmoins nous le voyons bientôt après reprocher à Philippe de manquer de générosité, et lui citer pour modèles Saladin et Richard Cœur-de-Lion.

Vers la même époque, Walther se rendit à la cour de

Thuringe, non moins renommée que celle d'Autriche pour l'accueil qu'y recevaient les Minnesinger, et s'attacha au landgrave Hermann, dont il suivit sans doute la politique dans ses oscillations perpétuelles entre Philippe de Souabe et Otton de Brunswick. Walther dépeint avec douleur les désastreux effets de cette lutte entre les deux empereurs, le pays ravagé, les églises ruinées et la chrétienté divisée. Après le meurtre de Philippe en 1208, il se rallia, comme le landgrave et toute l'Allemagne, à la cause d'Otton IV. Mais, plus constant que le landgrave, il n'abandonna pas Otton lors de son excommunication en 1210 : il reproche à ce sujet au pape de vouloir abaisser la dignité impériale. Walther soutint l'empereur Otton jusqu'à ce que sa ruine fut consommée et que Frédéric II eut été universellement reconnu à sa place en 1215; pourtant il paraît, d'après ce qu'il nous dit, n'avoir pas eu à se louer de la générosité d'Otton, dont il finit par se plaindre amèrement comme d'un prince avare et ingrat.

Pendant son séjour auprès d'Hermann, Walther prit part au tournoi des chanteurs, et fit connaissance avec Wolfram, qui était le poëte ordinaire de la cour d'Eisenach. Walther fait souvent l'éloge du landgrave, qu'il appelle le plus généreux des princes; il s'honore de faire partie de sa cour; telle est sa libéralité, dit-il, que les coupes des chevaliers ses convives ne resteraient jamais vides, quand même le tonneau de vin vaudrait mille livres. Mais cette bonté du prince a ses inconvénients, et Walther est d'accord avec Wolfram pour se plaindre du bruit qui se fait jour et nuit à la Wartburg par l'entrée et la sortie d'une foule d'intrigants qui espèrent obtenir quelque chose de la générosité d'Hermann.

C'est à l'époque de son séjour en Thuringe que se rapporte une aventure avec un certain Gerhard Atze, qui a tué à Walther un cheval à Eisenach, ce dont il porte plainte au landgrave. C'est sans doute aussi dans le même temps que le comte de Katzenelenbogen lui fit présent d'un dia-

mant : car ce seigneur avait été l'allié du landgrave en 1203 dans sa guerre contre Philippe, et il avait certainement connu Walther à la Wartburg.

Il est probable que Walther quitta la cour de Thuringe vers 1210, et passa quelque temps chez Dietrich IV, margrave de Misnie, dont le fils fut un célèbre Minnesinger. En effet nous avons vu que Walther se sépara à cette époque de la politique du landgrave en continuant à soutenir Otton, et, quand cet empereur rentre en Allemagne en 1212, Walther l'assure de la fidélité du margrave de Misnie.

Nous rencontrons ensuite Walther revenu à la cour d'Autriche, où régnait alors Léopold VII le Glorieux. Mais il trouve, dit-il, tout bien changé à Vienne. Le mauvais goût a envahi cette cour, où ont fleuri tant d'illustres maîtres et où lui-même s'est formé poëte : au lieu de la poésie délicate et chevaleresque qui y était autrefois en honneur, les seigneurs et les dames qui entourent le duc n'ont plus d'applaudissements que pour les vers grossiers et inconvenants d'un certain Stolle ; les compositions de Walther, avec leur bon ton et leur élégance aristocratique, ne sont plus à la mode, et il proteste contre la faveur de ce nouveau genre trivial, qui, dit-il, devrait être banni des cours et des châteaux et retourner aux paysans d'où il est issu. Mais bientôt un sujet plus intéressant le captive. Léopold part pour la Terre-Sainte en 1217 avec le roi André II de Hongrie, il en revient en 1219, et Walther, qui a célébré cette croisade, raconte la brillante réception qui fut faite au duc à son retour.

A cette époque, Walther partage son temps entre la cour de Vienne et trois autres cours voisines, celle du duc Henri, oncle de Léopold, qui résidait à Mœdling près de Vienne, celle de Bertold, patriarche d'Aquilée, et celle de Bernard, prince de Carinthie : chez tous ces princes il reçoit un bon accueil, une riche hospitalité et des présents.

Dans la vie de chevalier et chanteur errant à laquelle sa

pauvreté le condamnait, Walther paraît avoir parcouru beaucoup de pays. Il dit avoir vu les bords de la Seine, du Pô et de la Trave. On peut en conclure qu'il fit un voyage en France, et qu'il y connut le roi Philippe-Auguste, dont il fait l'éloge dans notre poëme de la Wartburg. Il raconte qu'un jour, s'étant dérangé de son chemin pour dîner à l'abbaye de Tegernsee, dont on lui avait vanté l'hospitalité, il ne put y obtenir qu'un verre d'eau.

Après être resté longtemps fidèle à Otton de Brunswick, sans jamais obtenir de cet empereur la récompense des loyaux services rendus à sa cause, Walther finit, à l'exemple des princes auprès desquels il vivait, par l'abandonner et se ranger du côté de Frédéric II, que toute l'Allemagne reconnut en 1215. Cette fois son dévouement fut mieux rémunéré, et, grâce aux bontés du nouvel empereur, le pauvre chevalier-poëte put quitter sa vie errante à travers les cours, les châteaux et les monastères, trouver un refuge assuré pour ses vieux jours, et suffire par ses propres ressources à sa modeste existence. En effet, dans la même pièce où il accuse Otton d'ingratitude, s'adressant au jeune Frédéric, il le prie de venir à son aide, afin qu'il puisse continuer à chanter les oiseaux, les fleurs, les prairies et la beauté des dames; il voudrait bien se chauffer à un foyer qui fût le sien; mais maintenant, après avoir chevauché dès le matin, il ne trouve pas de gîte le soir. Puis il s'écrie avec joie, dans la strophe qui suit, que l'empereur lui a donné un fief, qu'il ne sera plus la risée de ses voisins, qu'il pourra se chauffer à son foyer et avoir chaud en hiver et frais en été; après avoir été voyageur, il est devenu hôte à son tour; il a enfin un *chez lui* (*heim*), et il faut voir avec quel bonheur il répète ce mot, qu'il prononce pour la première fois de sa vie.

Désormais, rassuré sur sa patrie en voyant l'empire réuni sous le sceptre d'un maître unique et incontesté, rassuré sur lui-même, qui, après de longues fatigues et des pérégrinations incessantes, avait enfin trouvé le repos

et l'indépendance, Walther ne forme plus qu'un vœu, mais ce vœu absorbe toutes ses pensées. Il voudrait voir le Saint-Sépulcre délivré des mains des Infidèles; il voudrait surtout voir cette délivrance accomplie par l'empereur, et le chef temporel de la chrétienté réunir sur sa tête la couronne de Jérusalem à celle d'Allemagne; enfin il voudrait sanctifier sa propre vie en prenant part à cette délivrance, et contempler de ses yeux, avant de mourir, la terre où Dieu s'est fait homme pour le salut du monde. Dès lors l'idée de la croisade remplit seule tous ses chants; vers la croisade se dirigent toutes les aspirations de son âme. Il s'adresse à toute la chrétienté, l'avertissant que la fin du monde est proche, que le soleil perd son éclat, que la perfidie règne partout, que la force opprime le droit, que le père est armé contre le fils et le frère contre le frère, que quiconque veut être sauvé doit donner sa vie et ses biens pour la délivrance de la Palestine. Ce Gibelin naguère si vif à condamner les entreprises de la papauté contre l'empire, rivalise maintenant de zèle avec Innocent III, Honorius III et Grégoire IX pour inspirer au sceptique et froid Frédéric II l'ardeur religieuse et l'enthousiasme guerrier qui animaient les premiers croisés, pour lui donner de solennels et sévères avertissements, et pour le lancer de gré ou de force sur la route de Jérusalem. Il se présente à l'empereur comme un envoyé de Dieu, et lui enjoint avec autorité de ne pas souffrir que les Infidèles règnent sur la terre du Christ. Il multiplie ses messages à Frédéric, et lui écrit pour le supplier d'écouter le conseil d'un de ses plus humbles vassaux. Le vœu de Walther fut enfin exaucé, et il vit cette croisade qu'il appelait comme le but suprême et le couronnement de sa vie. Après bien des hésitations et des retards calculés, Frédéric, contraint par l'excommunication, partit en 1228 pour la Terre-Sainte. Walther le suivit : il vit le 27 mars 1229 l'empereur entrer dans Jérusalem, et le dimanche suivant, dans l'église du Saint-Sépulcre, poser sur sa tête la couronne de Godefroy de

Bouillon. A son retour, Walther exprime sa reconnaissance à Dieu dans un cantique d'actions de grâces : sa vie est sanctifiée pour la première fois, dit-il, depuis que ses yeux pécheurs ont vu la terre où Dieu a donné son Fils au monde ; cette terre, il la proclame belle et ravissante au-dessus de toutes les autres contrées, et il s'écrie : « Tout « l'univers combat ici pour avoir cette terre ; mais elle « nous appartient, et Dieu nous la donnera ! »

Rentré dans sa patrie, Walther survécut peu sans doute à ce voyage tant désiré ; heureusement pour lui : car ses derniers moments auraient été attristés par le spectacle de Jérusalem retombée aux mains des Infidèles et de la maison de Souabe s'écroulant dans les plus lamentables catastrophes. Ses dernières compositions, exclusivement religieuses, sont animées par le souffle d'une ardente piété : on y sent le recueillement d'une grande âme qui a renoncé au monde et qui se prépare à quitter la terre pour entrer dans l'éternité.

L'époque de sa mort ne peut pas être fixée ; mais il ne dut pas survivre de longtemps à l'année 1230. Il fut inhumé à Würzburg, sous un arbre dans la cour du couvent. Dans ses dernières volontés, il exprima, dit-on, un vœu bien digne d'un poëte : il demanda qu'on donnât chaque jour à boire et à manger aux oiseaux sur sa pierre tombale, dans laquelle furent creusés quatre trous à cet effet. On y grava l'inscription suivante, qui fait allusion à son nom, à ses armes, et à cette dernière volonté où se révélait, comme dans toutes ses poésies, sa sympathie pour les oiseaux, dont les chants durent bercer son dernier sommeil :

« Pascua qui volucrum vivus, Walthere, fuisti,
« Qui flos eloquii, qui Palladis os obiisti ;
« Ergo quod aureolam probitas tua possit habere,
« Qui legit, hic dicat : « Deus istius miserere ! »

Le tombeau de Walther, abominablement détruit par les

guerres de la Révolution française, a été reconstruit par les soins du prince-évêque de Würzburg.

Le poëme de la Wartburg fait jouer à Walther, dans la première partie, un rôle complétement en désaccord avec ce que nous savons de son caractère. Dès la str. II, relevant le défi d'Ofterdingen, il oppose au duc d'Autriche le roi Philippe-Auguste, qu'il avait sans doute connu dans un voyage en France. Mais aussitôt il se retire du combat sur la demande du Schreiber, qui veut soutenir seul la lutte : aussi, dans la str. VII, Ofterdingen le choisit pour tiers-arbitre. Or, quand tous les chanteurs se sont déjà prononcés contre Ofterdingen, Walther, par un singulier retour, exprime son regret d'avoir renoncé à la faveur du duc d'Autriche, dont il fait à son tour un éloge un peu tardif : mais il se propose par là de tendre à Ofterdingen un piége fort perfide (str. XX-XXII). En effet il déclare qu'il compare en général tous les princes aux étoiles, mais qu'il met deux princes au-dessus des autres : l'un de ces princes, il le compare au soleil, et laisse à Ofterdingen le soin de le nommer. Celui-ci, croyant que Walther se met de son côté, s'empresse de dire que c'est le duc d'Autriche. Mais par cette réponse il tombe dans le piége et se perd : car Walther, qui a dissimulé jusque-là sa pensée, déclare alors que l'autre prince, qu'il compare au jour, est le landgrave, et il démontre, par un passage de la Bible, que le jour est supérieur au soleil, d'où il suit qu'Ofterdingen doit être condamné : aussi ce dernier se plaint-il qu'on ait joué contre lui avec des dés pipés, et que Walther l'ait vaincu à l'aide d'une perfidie (str. XXIII) et lui ait donné à boire un fiel amer dans un breuvage de miel (str. LXXIII). L'auteur du poëme de la Wartburg, en prêtant à Walther ce double rôle, et en lui attribuant ce stratagème d'ailleurs fort habile, a méconnu ses nobles qualités et s'est entièrement mépris sur son caractère, dont le trait essentiel, à en juger par toutes ses œuvres, était une aimable bienveillance, jointe à une inaltérable loyauté. — Dans la se-

conde partie, le poëte ne met dans sa bouche qu'une strophe (XLII), où il exprime son admiration pour le savoir que déploient Wolfram et Klinsor.

Les poésies d'amour de Walther, qui sont le plus riche recueil lyrique des Minnesinger, présentent, sous une forme toujours élégante et gracieuse, cette tendresse de sentiment qui semble être le privilége du génie allemand et qui a retrouvé dans Schiller, après six siècles, un interprète non moins inspiré et une expression non moins pure. Souvent néanmoins la poésie de Walther s'élève à des pensées plus graves, et les odes où il s'occupe des événements de son époque révèlent en lui une énergie de caractère qu'on ne soupçonnait pas dès l'abord dans cette âme sentimentale et rêveuse. Enfin ses compositions religieuses nous montrent une nouvelle face de son talent qu'on peut considérer comme la plus brillante : car ici la riche imagination du poëte et la foi du croyant se réunissent pour produire cette élévation mystique qui vivifie plusieurs des odes de Walther et qui semble résumer toutes les aptitudes de son génie.

CHAPITRE XI.

LE SCHREIBER.

> Le premier chanteur s'appelait messire Henri Schriber, et était un bon chevalier.
> (JEAN ROTE. *Chronique de Thuringe.*)
>
> Le principal d'entre eux s'appelait messire Henri Schreiber, zélé pour toutes les belles choses.
> (JEAN ROTE. *Vie de sainte Élisabeth.*)

Le personnage appelé dans notre poëme et dans la collection de Manesse *der tugendhafte Schreiber*, *le Vertueux Écrivain*, ou, pour traduire plus exactement, *le Vertueux Secrétaire*, et par abréviation *der Schreiber*, joue dans la première partie du tournoi de la Wartburg un rôle très-important. C'est lui qui se porte le principal adversaire d'Ofterdingen et qui soutient la lutte contre lui en opposant Hermann de Thuringe à Léopold d'Autriche. Il fait à ce sujet un pompeux éloge du landgrave, qu'il compare à Alexandre (str. III) ; il vante sa bravoure, et surtout sa générosité : le landgrave, dit-il, répand les bienfaits autour de lui, il comble de présents ceux qui l'entourent, il soulage les malheureux, ses vertus servent de modèle à tous les princes du monde ; il va jusqu'à dire que le landgrave fait et dépose les empereurs, et que les électeurs n'en choisissent point d'autres que ceux qu'il désigne (str. VI).

Plus tard, dans l'appendice IV, après la mort du landgrave Hermann, nous retrouvons le Schreiber fidèle à son premier rôle : il déplore la mort de ce prince, et, racontant un rêve dans lequel il a vu six femmes, symbolisant les vertus du landgrave, prier pour le salut de son âme, il établit un fort beau dialogue entre la Justice, qui reste inflexible, et la Miséricorde divine, qui ouvre à Hermann le royaume des cieux. Ce panégyrique mis dans la bouche du Schreiber indique incontestablement un protégé du landgrave, et, selon toute apparence, un personnage de sa cour.

Mais quel est ce personnage ? Rote dit à ce sujet dans sa Chronique : « Le premier chanteur s'appelait messire « Henri Schriber, et était un bon chevalier ; » et dans son poëme : « Quatre d'entre eux appartenaient à la cour du « landgrave, et le principal d'entre eux s'appelait messire « Henri Schreiber, zélé pour toutes les belles choses ; « l'autre s'appelait messire Walter von der Fogelweide : « tous deux étaient chevaliers. » Nous savons en outre par le poëme de la Wartburg (str. CLI, CLII) que le Schreiber avait été armé chevalier à Masfeld, en même temps que Wolfram, par le comte de Henneberg. Tous les autres documents le désignent également comme chevalier, et le nomment *Heinrich der tugendhafte Schreiber*, *Henricus scriptor virtuosus*. Or on trouve dans les archives du landgraviat de Thuringe un grand nombre d'actes passés sous les règnes des landgraves Hermann, Louis le Saint et Henri Raspe, entre les années 1208 et 1228, qui mentionnent la présence parmi les témoins de ces actes d'un certain *Henricus scriptor*, ou *Henricus notarius*, ou *Henricus protonotarius*, c'est-à-dire chancelier du landgrave. La plupart de ces documents se rapportent à des actes de fondation ou d'administration émanés des landgraves Hermann et Louis le Saint ; le dernier est l'acte de translation dans l'abbaye de Reinhardsbrunn, sépulture des landgraves, des restes du landgrave Louis le Saint, mort à

Otrante, sur la route de la croisade. Il est donc établi que, vers le temps de la guerre de la Wartburg et dans les années qui suivirent, vivait à la cour de Thuringe un personnage nommé Henri, qui a rempli les fonctions de chancelier des landgraves Hermann, Louis le Saint et Henri Raspe.

On peut donc supposer que ce personnage n'est autre que le Minnesinger désigné sous le nom de Henri le Schreiber, qui figura dans le tournoi poétique et qui s'y fit le champion du landgrave. Cette supposition n'a rien d'invraisemblable, si l'on réfléchit que d'autres Minnesinger connus sont désignés par des surnoms semblables ou analogues, *Schreiber*, *Kanzler*, *Marschall*, qui indiquent que ces Minnesinger remplissaient les fonctions de chanceliers ou de connétables de quelques princes. Enfin ce qui donne un caractère de très-grande probabilité à la conjecture d'après laquelle notre Schreiber est le même personnage que ce Henri, chancelier de Thuringe, c'est l'image que le manuscrit de Manesse porte en tête de ses œuvres, et qui représente trois hommes en riches habits assis devant une table sur laquelle un quatrième vide un sac d'argent ; auprès d'eux est une grande balance pour peser les espèces : cette image indique d'une manière irrécusable que le Minnesinger connu sous le nom de Schreiber remplissait des fonctions de chancelier ou trésorier, et prouve son identité avec le chancelier de Thuringe. La même image lui donne pour armes : d'argent à trois fleurs de gueules, tigées et calicées d'azur.

Une nouvelle conjecture, à laquelle se rangent M. von der Hagen, M. Eichhoff, etc., et que M. Simrock combat, admet que ce Henri le Schreiber, Minnesinger et chancelier des landgraves, surnommé le Vertueux, mais dont on ne nous dit pas le nom de famille, pourrait bien être le personnage que Wolfram désigne dans son *Parcival* sous le nom de Henri de Rispach, quand, se plaignant du tumulte des intrigants que la générosité du landgrave attire à la

Wartburg, et de la complaisance de Walther von der Vogelweide qui accueille également bien les bons et les mauvais, il dit que ni Kai, le sénéchal de la Table-Ronde, ni messire Henri de Rispach n'eussent agi ainsi. Ce qui paraît venir à l'appui de cette supposition, c'est que le Schreiber, dans une de ses poésies comprises dans la collection de Manesse, met justement en scène le sénéchal Kai et Gauvain, autre héros de la Table-Ronde et du *Parcival*, s'entretenant sur les moyens de réussir à la cour; ce qui, en supposant que Schreiber et Rispach sont le même personnage, expliquerait pourquoi Wolfram nomme ce dernier à côté de Kai.

A part l'ode dont je viens de parler, toutes les œuvres du Schreiber qui nous sont parvenues sont des chants d'amour pleins de sentiment et de distinction. Je n'en citerai qu'une strophe, où il s'exprime en parfait chevalier : « Je veux toujours parler et chanter en l'honneur des da-
« mes, et plaindre du fond de mon cœur les chagrins de
« leur cœur. Une par-dessus toutes les autres absorbe mes
« pensées ; mais, en l'honneur d'elle seule, je veux servir
« toutes les dames. »

CHAPITRE XII.

REINMAR DE ZWETER.

Salut à toi, Marie, Vierge pure ! Puisque Dieu t'a choisie pour Mère des compassions, Vierge pleine de grâce, aie pitié des pécheurs ! Toi qui as l'éclat du soleil et la fraîcheur de l'aurore, tu nous as retirés de la chute éternelle et de la mort où Satan précipita Ève notre première mère. . . . .

MARIA est le plus doux des noms, riche en fruits de grâce et plein de charme, en qui réside le précieux trésor de notre salut. La première lettre du nom s'appelle M : apprenons par là, pécheurs, qu'elle se nomme MEDIATRIX, c'est-à-dire réconciliatrice. Sa douceur expie nos péchés, sa bonté surpasse toute autre bonté : elle apaise la colère de son Fils contre nous, elle nous assiste de ses conseils, elle efface nos fautes. Louange soit au Fils et à la Mère ! Quelle est la seconde lettre ? c'est un A, ce qui veut dire AUXILIATRIX, secourable ; et combien nous éprouvons leffet de son secours !...... La troisième lettre est un R, ce qui signifie REPARATRIX : car elle répare et ramène au salut bien des pauvres âmes, qui sans elle seraient perdu s pour toujours..... La quatrième lettre s'appelle I, c'est-à-dire ILLUMINATRIX : Vierge pleine de grâce, tu es nommée illuminatrice ; tu nous as donné l'éclat de la lumière, car ton Fils nous a délivrés de l'enfer et des ténèbres..... La cinquième et dernière lettre est un A : qu'on la nomme donc ADJUTRIX, protectrice, car elle nous protége contre les tourments qui n'ont point de fin. Marie, Mère et Vierge pure, protectrice contre le péché, sois notre bouclier, défends-nous de la mort éternelle ! Prends-nous sous ta protection, secours-nous, délivre-nous de l'effroi qui nous saisira quand nous paraîtrons pour être jugés par ton divin Fils !

(REINMAR DE ZWETER. II, 222, 238-242.)

Reinmar est celui de tous les combattants de la Wartburg dont le rôle est dans notre poëme le moins considérable. Une seule strophe est mise dans sa bouche, celle où, ayant été choisi pour arbitre par Ofterdingen, il se

prononce contre lui en mettant le landgrave Hermann au-dessus de Léopold d'Autriche (str. XVII).

Ce prénom de Reinmar, qui est une contraction de *Reginmar*, apparaît quelquefois sous cette dernière forme, ainsi que sous celle de *Reimar*. Quant au nom de Zweter, le manuscrit d'Iéna l'écrit *Tzweten*. Jean Rote appelle notre poëte *Reinhardt de Tzwetzen* ou *Zwetschin*, et dit qu'il était « de race chevaleresque. »

Les renseignements ne manquent pas sur la vie de Reinmar. Malheureusement la confusion s'est établie entre deux Minnesinger qui ont porté ce nom et dont les œuvres sont comprises dans la collection de Manesse, et il est aujourd'hui impossible de discerner avec certitude quel est celui des deux qui combattit à la Wartburg. Le manuscrit de Manesse désigne ces deux poëtes, l'un sous le nom de Reinmar l'Ancien, l'autre sous celui de Reinmar de Zweter.

Parlons successivement de chacun d'eux.

Reinmar l'Ancien paraît avoir été l'un des premiers dans l'ordre chronologique et en même temps l'un des plus estimés d'entre les Minnesinger. Vivant dans la seconde moitié du douzième siècle et le commencement du treizième, il fut l'un des premiers chevaliers allemands qui, à la suite de Henri de Veldecke, cultivèrent la poésie lyrique. Il était probablement originaire des contrées du haut Rhin. Quoi qu'il en soit, il alla se fixer en Autriche sous le règne du duc Léopold VI le Vertueux (1177-1194), et passa toute sa vie à la cour de Vienne, où il paraît avoir joui d'une grande faveur. Cette cour était alors fréquentée par les poëtes les plus renommés de l'école des Minnesinger qui commençait à briller d'un vif éclat, et les ducs d'Autriche favorisaient ce mouvement littéraire. Walther von der Vogelweide était à Vienne à la même époque : or, comme Walther nous dit qu'il a appris en Autriche l'art de la poésie, et comme nous savons qu'il fut lié avec Reinmar, qui était un peu plus âgé que

lui, il est probable que Reinmar fut son maître, ou tout au moins son modèle. — Plusieurs poésies de Reinmar nous apprennent qu'il prit la croix et alla combattre en Palestine pour la délivrance du Saint-Sépulcre; seulement il n'est pas possible de décider si la croisade à laquelle il prit part est celle que le duc Léopold VI fit en 1182, ou la troisième croisade, où le même prince se distingua en 1191 au siége de Saint-Jean d'Acre, ou celle que le duc Frédéric le Catholique conduisit en 1197, et au retour de laquelle ce prince mourut l'année suivante. — L'époque de la mort de Reinmar est incertaine; on sait seulement qu'il mourut avant Walther, qui a déploré sa perte dans les termes suivants : « En vérité, Reinmar, ta mort m'af-« flige plus que la mienne ne t'affligerait, si j'étais mort « et que tu fusses en vie. Je le dirai sincèrement, c'est « moins toi que je pleure que ton art merveilleux. Tu « charmais le monde entier, et tu savais tirer de tes « chants des effets salutaires. Je regrette d'avoir vu ta « bouche éloquente et tes doux accents disparaître quand « je vis encore. Si tu avais attendu quelque temps, je « t'aurais accompagné : car je n'ai plus longtemps à « chanter. Paix soit à ton âme, et merci pour tes chants ! » — La plus remarquable des compositions de Reinmar l'Ancien est un beau chant funèbre sur le duc Léopold VI, son protecteur, mort en 1194. La collection de Manesse a en outre conservé sous son nom un grand nombre d'odes, principalement des poésies amoureuses, dont le sentiment délicat et la versification élégante et facile rappellent les poésies de Henri de Veldecke.

Quant à Reinmar de Zweter, il nous apprend positivement qu'il est né sur les bords du Rhin, qu'il est venu très-jeune en Autriche, y a grandi et y a été élevé. Or, comme il n'existe dans les contrées du Rhin aucun château ni bourg appelé Zweter ou Zwetel, tout porte à croire qu'il a pris ce nom, après s'être fixé en Autriche, d'une localité dont le nom est Zwetl, village, château et

abbaye cistercienne, cette dernière fondée en 1139, au confluent des deux rivières Zwetl et Kamp, en basse Autriche. Il s'est, selon toute apparence, fixé en Autriche dans sa première jeunesse, vers la fin du douzième siècle, et y a vécu sous le règne du duc Léopold VII (1198-1230), et peut-être encore sous celui du duc Frédéric le Belliqueux qui lui succéda. L'éloge qu'il fait de l'empereur Frédéric II peut faire supposer qu'il vit ce prince à Vienne, où l'empereur séjourna en 1236 et 1237 après en avoir chassé le duc. — Reinmar nous dit, qu'élevé en Autriche, il a choisi la Bohême pour patrie, plutôt à cause du roi que du pays, bien que l'un et l'autre soient bons; mais il se plaint que, dans cette contrée, personne ne lui témoigne de considération, si ce n'est le roi, dont il se loue fort. Il séjourna donc un certain temps à la cour du roi de Bohême. — Quelques-unes de ses œuvres semblent indiquer que, vers la fin de ses jours, il revint sur les bords du Rhin, dans son pays natal. Il mourut sans doute vers le milieu du treizième siècle, et Léopold Hornburg de Rotenburg nous apprend qu'il fut inhumé à Essfeld en Franconie. — La peinture de Manesse le représente assis sur une terrasse crénelée, dans une attitude qui rappelle celle de Walther, la jambe gauche croisée sur la droite, le coude portant sur le genou, et le visage appuyé sur sa main gauche, les yeux baissés, comme plongé dans ses réflexions. Il est coiffé d'une espèce de chape de docteur, et revêtu d'un riche vêtement de fourrure. Une jeune fille écrit sous sa dictée. — La collection de Manesse nous a conservé de Reinmar de Zweter un très-grand nombre de compositions lyriques, qui peuvent être mises au niveau de celles de Walther, et rangées au nombre des plus beaux monuments qu'ait produits en ce genre la littérature allemande du moyen âge. Les sujets qu'il traite le plus volontiers sont religieux et didactiques. Ses chants sont toujours empreints d'une grande élévation de pensées; toujours ils renferment un ensei-

gnement moral. Quelquefois il s'occupe des événements de son temps, et nous avons de lui en ce genre un bel éloge de Frédéric II. Mais d'ordinaire son inspiration plane dans les hauteurs sereines des théories mystiques de la *Minne* et des graves préceptes qui en découlent, et souvent l'exaltation religieuse qui l'anime se traduit par de véritables cantiques, qui peuvent passer pour d'admirables modèles de poésie spirituelle. Une diction énergique et une grande hardiesse d'images donnent à son style beaucoup d'éclat.

La confusion qui s'est établie entre Reinmar l'Ancien et Reinmar de Zweter est née de cette double circonstance, que, dans l'inscription qui explique dans le manuscrit de Manesse l'image du poëme de la Wartburg, le Minnesinger qui prend part au tournoi est appelé Reinmar l'Ancien, en ces termes : « Ici combattent à l'aide de leurs « chants.... messire Reimâr l'Ancien, » tandis que, dans tout le texte du poëme, il est constamment appelé Reinmar de Zweter ; et que, dans divers documents relatifs aux Minnesinger, notamment dans le poëme de Léopold Hornburg de Rotenburg, écrit vers 1350, on désigne sous le nom de Reinmar de Zweter un personnage qui, d'après la chronologie et les actes qu'on lui attribue, ne peut être que Reinmar l'Ancien.

Il est bien certain néanmoins que les deux Reinmar sont deux personnages distincts. Les différentes circonstances de leur vie, le caractère différent de leurs poésies, qui sont séparées dans le manuscrit de Manesse, et surtout la différence des époques où ils ont vécu, ne permettent pas de les confondre. Mais si nous considérons que deux poëtes portant le même nom, et paraissant tous deux originaires des contrées du Rhin, ont vécu à la cour d'Autriche, où l'un semble avoir succédé à l'autre dans l'ordre chronologique, nous pouvons supposer que Reinmar de Zweter était le fils de Reinmar l'Ancien ; que, né sur les bords du Rhin, il fut emmené très-jeune par son père en Autri-

che, où il prit plus tard le nom de Zweter, provenant sans doute du fief de Zwetl.

La différence d'armoiries qui résulte du manuscrit de Manesse ne fait pas obstacle à cette supposition. Reinmar l'Ancien porte : fascé d'or et d'azur de six pièces, au pal de gueules brochant sur le tout. Reinmar de Zweter porte au contraire : de gueules à une aigle de sable [1], au vol abaissé, à trois têtes, dont deux au sommet des deux ailes ; pour cimier la même aigle issante du casque. Mais à cette époque, où les règles du blason n'étaient pas encore bien fixées, il n'y a rien d'invraisemblable à supposer que le fils aura quitté les armes du père pour en adopter de nouvelles, en recevant le fief et en prenant le nom de Zwetl.

Reinmar de Zweter vivait certainement au moment de la guerre de la Wartburg, et tout porte à croire que Reinmar l'Ancien vivait encore à la même époque. Donc, en l'absence de toute indication certaine, je ne crois pas pouvoir décider lequel des deux a figuré dans le tournoi poétique. Car si d'une part le rôle d'arbitre donné à Reinmar semble indiquer un poëte jouissant déjà d'une grande autorité et confirmer l'indication de Manesse qui l'appelle Reinmar l'Ancien, d'autre part il est présumable que l'auteur du poëme de la Wartburg, qui le nomme Reinmar de Zweter, et qui écrivait à une époque encore rapprochée du tournoi, savait d'une manière plus certaine que Manesse, qui a fait son recueil beaucoup plus tard, quel était celui des deux poëtes qui avait pris part à ce tournoi.

[1] Ceci est contraire à la règle héraldique qui défend de mettre couleur sur couleur ; mais la science du blason n'avait pas encore à cette époque de règles fixes.

CHAPITRE XIII.

BITEROLF.

L'un s'appelait Biterolf, et savait bien chanter.
(JEAN ROTE. *Vie de sainte Élisabeth.*)

Biterolf est le moins connu des poëtes qui ont pris part au tournoi de la Wartburg, et, sans sa présence à cette lutte mémorable, c'est à peine si son existence nous serait révélée par quelques chroniques en vers ou en prose sur les traditions relatives aux Minnesinger. Aucun des manuscrits qui nous ont conservé les poëtes allemands du moyen âge ne contient son nom ni aucune œuvre qu'on lui attribue.

L'obscurité à cet égard est telle, que quelques auteurs ont cru pouvoir en conclure que Biterolf serait un être imaginaire, qu'on aurait introduit après coup dans le tournoi de la Wartburg, d'où la tradition de son existence aurait plus tard passé dans les chroniques ; que son nom, purement symbolique, dérivé du mot *bitter,* qui signifie amer, mordant, serait une allusion au caractère irascible que lui prête notre poëme. On a proposé en conséquence de regarder comme ultérieurement interpolées toutes les strophes que la première partie met dans la bouche de Bi-

terolf, ainsi que celles où il est question de son héros le comte de Henneberg. On se fonde surtout, dans cette opinion, sur ce que la note qui se trouve dans le manuscrit de Manesse sous la peinture représentant le tournoi, note conçue en ces termes : « Ici combattent à l'aide de leurs « chants messire Walther von der Vogelweide, messire « Wolfram d'Eschilbach, messire Reimâr l'Ancien, le « Vertueux Écrivain, Henri d'Oftertingen et Klingesôr « de Hongrie, » ne mentionne pas Biterolf. On se fonde encore sur ce que la str. XXIV dit que *quatre* chanteurs demandent la mort d'Ofterdingen : or les adversaires de celui-ci seraient au nombre de cinq, dit-on, si le poëme primitif y avait compris Biterolf.

Cette opinion ne me paraît pas fondée. L'esprit se refuse à admettre qu'on ait introduit dans le tournoi de la Wartburg un personnage imaginaire au milieu d'autres personnages, tous historiques et tous célèbres. L'argument qu'on prétend tirer d'une note du manuscrit de Manesse n'est pas sérieux : l'omission du nom de Biterolf y est purement accidentelle, puisque, dans la peinture que cette note est censée expliquer, les chanteurs sont représentés au nombre de sept, ce qui suppose que Biterolf y est compris. Pour l'argument tiré de la str. XXIV, M. Simrock l'a réduit à sa juste valeur en expliquant que, des quatre poëtes qui demandent la mort d'Ofterdingen, trois (Reinmar, Wolfram et Walther) sont les juges du combat ; le quatrième (le Schreiber) a été le principal adversaire d'Ofterdingen, et joue le rôle d'accusateur ; quant à Biterolf, qui n'a joué dans le combat qu'un rôle incident, il n'a pas à intervenir.

Quant au nom de Biterolf, les jeux de mots auxquels il a pu donner lieu sont venus naturellement à la suite du nom, mais ce n'est pas à ces jeux de mots qu'il doit son origine. Ce nom de Biterolf ne paraît pas avoir été rare. *Biterolf* est le titre d'un des poëmes du cycle germanique qui sont compris dans le *Livre des Héros*. Un document

qui appartient à S. A. R. le grand-duc de Saxe-Weimar mentionne en 1252 deux bourgeois d'Erfurt nommés Frédéric et Hartung Biterolf; une autre pièce mentionne aussi à Erfurt en 1212 un *Conradus Biterolphus*, et il me paraît possible que ces bourgeois d'Erfurt aient eu quelque lien de parenté avec notre poëte, qui vivait au même temps et dans un pays voisin de cette ville : on sait qu'il n'était pas rare en Allemagne de voir des familles de noblesse chevaleresque acquérir le droit de bourgeoisie et le patriciat dans des villes. — Les chroniques attribuent à notre poëte le prénom de Jean.

Sur l'origine et la vie de Biterolf, notre poëme nous fournit des données plus certaines. Ce n'est pas qu'à son égard, comme sur d'autres poëtes, la fantaisie ne se soit donné libre cours. Ainsi on l'a fait figurer parmi les poëtes qui, suivant une tradition que nous avons déjà mentionnée, auraient comparu à Pavie en 962 devant le pape et l'empereur Otton le Grand, et Valentin Voigt, allant plus loin encore dans ses affirmations, n'a pas craint de représenter « messire Pitterolffe » comme le premier des quatre plus anciens poëtes de l'Allemagne. Laissons de côté ces récits imaginaires, et cherchons des renseignements plus sérieux. Jean Rote dit dans sa *Chronique de Thuringe :* « Le cinquième s'appelait Bitterrolff, et était de la cour « du landgrave ; » et dans son poëme sur sainte Élisabeth : « Deux bourgeois d'Eisenach, habiles dans l'art de « la poésie : l'un s'appelait Biterolf, et savait bien chan- « ter, l'autre Henri d'Afterdingen. » Soit que Rote veuille dire par là qu'ils étaient nés à Eisenach, soit qu'il veuille dire seulement qu'ils y avaient acquis le droit de bourgeoisie par suite de leur séjour à la cour du landgrave, il se trompe, aussi bien en ce qui touche Biterolf que pour Ofterdingen. Biterolf n'est pas né à Eisenach, et n'a pas fait de la cour du landgrave sa résidence habituelle : car il nous dit lui-même (str. CLII) qu'il est né à Stilla. Or le comté de Henneberg, qui comprend une partie de la Thu-

ringe, est arrosé par la Stille, et, comme tout semble indiquer que Biterolf est sujet du comte de Henneberg, M. von der Hagen en conclut que c'est une des localités situées sur cette rivière (Näherstille, Mittelstille, Springstille) qui lui a donné le jour. D'un autre côté, Biterolf, dans la première partie, se fait le champion du comte Poppo XIII de Henneberg, qu'il déclare le plus grand des princes; il se précipite avec impétuosité dans la lutte, exprimant la plus violente irritation contre son adversaire, qu'il accable d'invectives, et se soumettant à la mort s'il succombe; il exalte la générosité de son héros, sa bravoure, et rappelle qu'en 1184, à la diète de Mayence, le comte de Henneberg (qu'il confond ici avec son père) prit parti pour l'archevêque de Mayence contre l'abbé de Fulda, dans une querelle de préséance, et combattit comme un lion contre le landgrave de Thuringe (str. XII, XIV, XV); éloge passionné qui montre que Biterolf défend ici son protecteur. Plus loin, dans l'appendice IV, qui nous transporte après l'année 1245, nous retrouvons Biterolf, qui s'entretient avec le Schreiber de divers personnages contemporains; et les détails qu'il nous donne sur certaines particularités de sa vie confirment notre conclusion. En effet il nous apprend qu'il a été armé chevalier par le comte de Henneberg (str. CLV), que ce prince l'a invité à la fête qui fut donnée à Masfeld pour la réception de Wolfram dans la chevalerie, et déclare que jamais il n'a vu de société si brillante que celle qui était réunie à cette occasion (str. CLII). Puis, parlant de la mort récente du comte, il dit que, malgré son affliction, il veut remplir son devoir de poëte, semblable au prêtre qui, ayant perdu son père, n'en présiderait pas moins à ses funérailles : en conséquence il prie Dieu pour l'âme du défunt, et exhorte le Schreiber à aller à l'abbaye de Vessra s'agenouiller devant les tombeaux de la maison de Henneberg (str. CLV-CLVII). Ainsi, dans toutes les paroles que notre poëme prête à Biterolf, éclatent son admiration,

son attachement et sa reconnaissance pour le comte de Henneberg : on en peut conclure que son séjour à la Wartburg, auprès du landgrave, ne fut qu'accidentel, et qu'au contraire il fut l'hôte habituel et le poëte favori de la cour de Henneberg.

Les œuvres de Biterolf nous sont inconnues. Rodolphe de Hohen-Ems, Minnesinger du treizième siècle compris dans la collection de Manesse, dit, dans son *Alexandréide,* que Biterolf, qu'il appelle « son ami, » avait composé un poëme sur Alexandre; d'où l'on a conclu que c'est à ce poëme que le Schreiber fait allusion quand il dit, dans notre str. III, qu'il a lu l'histoire d'Alexandre. On a cru qu'il avait également composé un poëme sur Théodoric (*Dietrich von Bern*), et un autre poëme sur un comte de Henneberg; mais cette conjecture paraît être le résultat d'un double malentendu provenant, d'une part de ce que Biterolf, dans notre str. XV, fait allusion au poëme intitulé *Hern Ecken ûzvart,* qui raconte le combat de Théodoric contre Ecke, d'autre part de ce que l'appendice IV met dans la bouche de Biterolf un éloge funèbre du comte de Henneberg.

CHAPITRE XIV.

LE TOURNOI POÉTIQUE DE LA WARTBURG.

> L'an de la naissance du Christ mil deux cent six, se trouvaient auprès d'Hermann, landgrave de Thuringe et de Hesse, parmi les autres personnages de sa cour, six hommes nobles et sages, qui étaient habiles dans l'art de la poésie, et en outre fort vertueux. Ils firent et composèrent de nouveaux chants, et luttèrent ainsi les uns contre les autres, et c'est pourquoi ces chants sont encore désignés par le nom de *Guerre de Warperg*, parce que cela eut lieu à Warperg et à Isenach.
>
> (Jean Rote. *Chronique de Thuringe.*)
>
> Quelques personnes connaissent encore aujourd'hui ces chants, et les nomment la *Guerre de Wartperg.* Ils chantèrent aussi maintes belles énigmes, tirées principalement des Saintes Écritures.
>
> (Jean Rote. *Vie de sainte Élisabeth.*)

Après avoir étudié successivement tous les personnages connus pour avoir pris part au tournoi de la Wartburg, je me propose d'examiner dans ce chapitre quelques-unes des questions que soulèvent cette célèbre lutte des chanteurs et le poëme qui en a perpétué le souvenir.

La première de ces questions a une importance capitale, puisqu'il ne s'agit de rien de moins que de savoir s'il y a eu réellement un tournoi poétique de la Wartburg. Jusqu'à notre époque, la tradition de ce tournoi avait

passé d'âge en âge sans qu'il fût venu à l'idée de personne d'en révoquer en doute la véracité. Il n'en est plus de même, et de nos jours quelques auteurs ont cru pouvoir la contester absolument. En histoire comme partout ailleurs, le scepticisme est aujourd'hui fort à la mode, et l'on n'admet plus avec autant de facilité qu'autrefois la réalité des faits qui ne reposent que sur l'autorité de la tradition. Jadis les historiens ne bornaient pas leur tâche à compulser des archives, à déchiffrer des inscriptions, et à publier ensuite un froid résumé de ce travail de statistique : les mœurs, les coutumes, les récits transmis de génération en génération, en un mot tout ce qui sert à peindre une époque, étaient de précieux auxiliaires pour l'historien. Aujourd'hui les traditions populaires n'ont plus aucune valeur aux yeux de nos savants modernes, et tout événement rapporté par les anciennes chroniques, et réputé jusqu'ici incontestable sur la foi des auteurs les plus graves, est impitoyablement relégué dans le domaine des fables, si l'on n'a pas découvert un monument matériel et palpable qui rende le doute impossible : ce qu'on n'a pas vu, l'on n'y croit pas, et malheureusement les faits du passé ne sont pas toujours attestés par des monuments tangibles. Assurément je suis loin de méconnaître que le développement des connaissances, la propagation des sources authentiques, et surtout les progrès de l'archéologie, ont dû donner naissance à une critique historique que les âges précédents n'ont pu connaître avec leurs moyens plus restreints d'information ; je conviens que l'historien moderne, qui est à même de contrôler la tradition orale par les monuments dont il dispose, doit se montrer moins crédule à accepter les récits dénués de preuve que ne l'étaient les historiens de l'antiquité et du moyen âge, réduits à croire tout sur parole. Mais c'est, à mon avis, se méprendre complétement sur le but et la portée d'une saine critique, que de contester systématiquement, comme on le pratique aujourd'hui, tous les faits historiques dont

on ne trouve pas de preuve matérielle ; les traditions, les récits d'un événement transmis sur le sol même du pays qui a vu cet événement s'accomplir, avec les détails circonstanciés qui rattachent les épisodes de ces récits avec les sites, les monuments et les objets environnants, ont à mes yeux une très-grande valeur ; on a même reconnu que le souvenir des événements de l'histoire ne se transmet nulle part avec autant de fidélité et de persistance que dans les noms de lieux, qui procèdent de la tradition populaire. C'est donc, je crois, une erreur très-grave que de méconnaître l'importance des témoignages oraux pour ne s'en tenir qu'aux témoignages tangibles, et je trouve que les historiens modernes exagèrent beaucoup l'incrédulité. Le scepticisme à cet égard va si loin, qu'un homme d'esprit a fort agréablement raillé cette tendance en publiant une mystification sous ce titre : « *Comme quoi Napoléon* « *n'a jamais existé ;* » et ce qui est encore plus curieux comme signe de l'esprit du temps, c'est que la mystification a réussi, et qu'il s'est trouvé des gens pour prendre sa brochure au sérieux.

Le scepticisme historique, qui conteste également les faits de l'histoire ancienne et ceux du moyen âge, n'a pas épargné le tournoi de la Wartburg. M. Rinne a publié un ouvrage intitulé : « *Il n'y a pas eu de tournoi poétique à la Wartburg*[1]. » M. Simrock est d'accord avec lui pour regarder ce fait comme purement fabuleux. D'après ces auteurs, celui qui a composé, dans le courant du treizième siècle, notre poëme de la Wartburg, sachant que la cour du landgrave Hermann avait été le rendez-vous des Minnesinger les plus distingués de l'époque, a imaginé de mettre en scène un certain nombre de ces poëtes, réunis en présence de ce prince, soutenant entre eux une espèce de lutte ou de concours et disputant de diverses matières, et c'est ce même poëme, avec son récit imaginaire, qui

[1] *Es hat keinen Sængerkrieg zu Wartburg gegeben.* Zeitz, 1842.

a donné naissance à la tradition du tournoi poétique.

Voyons si cette supposition est admissible.

Il faut à ce sujet se mettre en garde contre la disposition naturelle où l'on est d'apprécier l'histoire du passé avec les idées et les habitudes du temps présent. Un concours de poëtes qui s'attaquent et se répondent dans des strophes improvisées nous étonne au premier abord, parce que les mœurs modernes ne présentent rien qui ressemble à une telle scène, et cette impression instinctive a vivement agi, je crois, sans qu'ils s'en doutent, sur l'esprit des auteurs qui ne croient pas à la lutte de la Wartburg. Et pourtant, avec de semblables considérations, on arriverait à contester l'existence de ces chanteurs qui, sous le nom de troubadours, trouvères ou Minnesinger, parcouraient les cours et les châteaux du moyen âge, et dont assurément personne n'a jamais révoqué en doute la vie errante, bien que cette vie ne soit pas moins contraire à nos habitudes d'aujourd'hui. Nous devons donc examiner d'abord si les luttes poétiques de la nature de celle que nous avons sous les yeux étaient chose habituelle au moyen âge, et à cet égard l'affirmative ne fait pas question.

En effet c'est un point universellement connu et incontesté, pour quiconque a étudié l'histoire de la littérature au moyen âge, que, dans la poésie provençale, qui, nous le savons, naquit la première, chez les troubadours, qui, nous le savons, fournirent aux poëtes de tous pays, et en particulier aux Minnesinger allemands, les premiers modèles de la poésie lyrique, existait une espèce de composition qu'on appelait, dans la langue du pays, *tenson*, c'est-à-dire lutte, concours (du latin *contentio, tentio*), et voici en quoi cette tenson consistait : deux poëtes ouvraient entre eux un concours poétique sur un sujet proposé, soit par l'un d'eux, soit par le seigneur devant lequel ils chantaient, et la plupart du temps sur un de ces problèmes amoureux qui étaient si fort à la mode dans le pays du gai savoir et des cours d'amour ; les deux rivaux s'attaquaient et se répon-

daient dans des strophes alternatives qu'ils improvisaient séance tenante ; puis le vainqueur et quelquefois les deux combattants recevaient en se retirant de riches présents du prince devant lequel cette joute s'était accomplie, et à l'adresse duquel les deux poëtes n'avaient pas manqué de lancer dans leurs chants quelques habiles flatteries.

Or pourquoi ce qui était usuel en Provence semblerait-il étrange et fabuleux en Allemagne ? Nous savons que les troubadours ont servi de modèles aux Minnesinger, et que la poésie lyrique de l'Allemagne du moyen âge s'est formée à l'exemple de la poésie provençale. Eh bien, est-il croyable que les poëtes allemands, qui ont fait tant d'emprunts aux troubadours pour la forme de leurs compositions, aient en ce point seulement abandonné leurs traces, et n'aient pas eu chez eux d'équivalent de la tenson ? Je suis convaincu qu'en Allemagne comme en Provence, les tournois poétiques étaient des événements fréquents dans la vie des chanteurs errants. J'en trouve la preuve dans Léopold Hornburg de Rotenburg, qui, dans un poëme écrit vers 1350, relatif aux anciens Minnesinger, parle d'une lutte poétique entre Reinmar l'Ancien et Walther von der Vogelweide, qui chantèrent l'un contre l'autre, dit-il, probablement à la cour d'Autriche. Si donc la célébrité de la lutte de la Wartburg a effacé la mémoire de tous les autres tournois poétiques du même temps, c'est par le nombre et l'illustration des Minnesinger qui y prirent part, c'est par l'éclat tout exceptionnel de cette solennité, où se trouvaient rassemblés, grâce à la généreuse hospitalité d'un protecteur des arts tel que le landgrave Hermann, les plus grands poëtes du moyen âge : une telle réunion d'hommes d'élite est un rare et mémorable événement, et la renommée qui s'y est attachée a laissé dans l'ombre les luttes poétiques moins brillantes que la même époque vit s'accomplir. En présence des témoignages formels des historiens, on ne pourrait révoquer en doute le tournoi de la Wartburg qu'à la condition de le considérer

comme un fait unique en son genre : or je viens de montrer que c'est au contraire un événement qui n'a rien que de très-habituel dans les mœurs du temps des Minnesinger.

Voyons en effet quels historiens nous rapportent la guerre de la Wartburg, et après des affirmations aussi positives et aussi dignes de foi, nous arriverons à cette conclusion, que le scepticisme, qui pouvait dans une certaine mesure s'expliquer en ce qui touche l'existence de Klinsor, est inadmissible en ce qui touche le fait du tournoi poétique, et que, si quelque doute était permis sur la première de ces deux questions, il faut fermer les yeux à l'évidence pour avoir la moindre hésitation sur la réalité historique de la lutte de 1206.

Le plus ancien et le plus important des témoignages sur le tournoi poétique est celui de Bertold, moine de Reinhardsbrunn, qui fut chapelain du landgrave Louis le Saint, fils et successeur du landgrave Hermann et époux de sainte Élisabeth, et qui accompagna toujours ce prince jusqu'à sa mort sur la route de la croisade en 1227 ; Bertold raconte la lutte de la Wartburg dans sa *Vie de Louis le Saint.* Or Bertold écrivait, selon toute apparence, antérieurement à la composition de notre poëme de la Wartburg ; ce qui condamne catégoriquement l'opinion d'après laquelle ce serait ce même poëme qui aurait seul donné naissance à la tradition du tournoi poétique. Le second témoignage est celui du prêtre Dietrich de Thuringe, auteur d'une *Vie de sainte Élisabeth* écrite en latin en 1289, où il s'exprime en ces termes : « Dans le palais et l'inti-« mité d'Hermann vécurent six chevaliers, de noble nais-« sance, distingués par les talents de l'esprit, recomman-« dables par l'honnêteté de leurs mœurs, auteurs de chants « admirables, exaltant à l'envi leurs opinions et leurs « goûts. » Suit le passage sur Klinsor, que j'ai cité plus haut, et qui se termine ainsi : « Ce maître, nommé Clyng-« sor, fut appelé en Thuringe par la volonté des princes

« pour juger la lutte poétique des chanteurs dont j'ai parlé. »

J'insiste particulièrement sur ces deux témoignages à cause de l'époque et des circonstances de la vie des deux auteurs cités. En effet Bertold est dans toute la force du terme un contemporain des faits qu'il raconte. Il vivait déjà certainement en 1206 au moment du tournoi de la Wartburg : peut-être même avait-il assisté, jeune encore, à cette lutte célèbre, en même temps que son futur seigneur le prince Louis, né en 1200, et dont il devait être à peu près contemporain, ou plutôt même plus âgé. En tous cas, Bertold avait passé toute sa jeunesse auprès de la cour de Thuringe, vivant journellement au milieu des principaux acteurs du tournoi poétique, tels que le landgrave Hermann, Wolfram d'Eschenbach, Henri le Schreiber, et des nombreux témoins de ce drame mémorable. Moine de l'abbaye de Reinhardsbrunn, qui renfermait les sépultures des landgraves, chapelain du fils et successeur d'Hermann, résidant constamment en Thuringe, à Eisenach, à la Wartburg, dans tous les lieux qui avaient été témoins des divers épisodes de la lutte des chanteurs, pouvant interroger, à défaut de ses propres souvenirs, toutes les personnes qui avaient assisté au tournoi et les acteurs eux-mêmes, notamment le Schreiber, qui fut chancelier de Thuringe pendant tout le règne de Louis le Saint et qui survécut à ce prince, suivant partout le nouveau landgrave et sa cour, faisant nécessairement partie de son intimité par les fonctions spirituelles qu'il remplissait auprès de sa personne, et par conséquent en position excellente pour recueillir les informations les plus sûres, Bertold raconte pour ainsi dire *de visu et auditu*, et l'esprit se refuse à admettre qu'il ait pu rapporter sérieusement, en le présentant comme un événement réel, ayant dû s'accomplir presque sous ses yeux, un fait se référant à une époque où il était lui-même en vie, et qui n'aurait eu d'autre fondement qu'une tradition fabuleuse inventée autour de lui. Quant à Dietrich, il écrit encore à une distance peu éloi-

gnée des faits qu'il relate. Il écrit quatre-vingt-deux ans après la lutte de la Wartburg, et cinquante-huit ans après la mort de sainte Élisabeth; comme Bertold, il vit en Thuringe, et il peut recueillir sur les lieux mêmes les traditions et les récits transmis à ses contemporains par leurs pères, acteurs ou témoins du tournoi poétique : son témoignage a donc encore un très-grand poids.

Après ces deux témoignages, le plus important est celui de Jean Rote, natif de Luxembourg, chanoine de Notre-Dame d'Eisenach, secrétaire et chapelain de la landgrave Anna de Thuringe. Mort en 1434, Rote écrivit dans les premières années du quinzième siècle une *Chronique de Thuringe* et un poëme sur la *Vie de sainte Élisabeth*, où il raconte en grands détails le tournoi poétique de la Wartburg. Je sais bien qu'on l'accuse de n'avoir fait à cet égard que reproduire les récits des ouvrages existant de son temps, et notamment d'avoir suivi notre poëme de la Wartburg et de l'avoir même quelquefois mal compris. Mais, si Rote a en effet consulté les auteurs qui l'ont précédé, il est incontestable qu'il a recueilli aussi les traditions de la Thuringe; et d'ailleurs, en admettant que son récit ne lui appartienne pas en propre, cette circonstance n'infirme pas la valeur de son témoignage, puisque nous avons la preuve qu'en ce qui touche l'histoire du tournoi poétique, il a consulté et suivi les récits de Bertold et de Dietrich, et qu'il a même quelquefois traduit littéralement du latin en allemand le texte de ce dernier, notamment en ce qui concerne les six poëtes résidant à la cour d'Hermann et la prédiction par Klinsor de la naissance de sainte Élisabeth.

A la suite de Bertold, de Dietrich et de Rote, on pourrait citer encore un grand nombre de chroniques de moindre importance, allemandes et latines, qui parlent également du tournoi de la Wartburg, et qui en reproduisent les détails d'une manière presque toujours identique aux récits de ces trois auteurs; je me borne à nommer parmi

ces sources multiples le *Chronicon pontificum et archiepiscoporum Magdeburgensium.*

Je ne crois pas que de tels témoignages laissent place à l'ombre d'un doute.

La réalité historique de la lutte des chanteurs à la Wartburg une fois admise, si nous cherchons à nous rendre compte des détails et des incidents de ce tournoi poétique, c'est dans le texte même de notre poëme que nous en trouvons la relation la plus circonstanciée et la représentation vivante. A la vérité, ce poëme n'est pas l'œuvre authentique et primitive des Minnesinger qui y prirent part, et le texte, tel que nous le possédons, n'est pas la reproduction littérale et sténographique de leurs chants. Mais l'auteur de ce poëme, qui écrivait certainement à une époque assez voisine encore du tournoi, a sans aucun doute suivi la tradition en retraçant les péripéties de la lutte telles qu'elles ont dû se produire et en prêtant à chaque personnage un rôle semblable à celui qu'il a dû jouer et des paroles analogues à celles que les souvenirs des hommes de son temps et les idées généralement répandues lui attribuaient. Nous devons donc voir dans ce poëme un récit assez rapproché encore des événements qu'il rapporte pour en reproduire la physionomie générale, mais assez éloigné déjà pour que la légende s'y soit mêlée à l'histoire et pour que les imaginations vivement frappées aient amplifié la donnée réelle en y ajoutant l'élément merveilleux.

Le poëme de la Wartburg est complété pour ce récit par les divers documents historiques dont j'ai parlé, et notamment par les détails que Rote donne à ce sujet, soit dans sa Chronique, soit dans son poëme. On a cherché à enlever toute autorité à la relation de Rote en faisant observer qu'il a sur certains points suivi pas à pas notre poëme, et qu'il s'est même quelquefois complétement mépris sur l'interprétation de certains passages, d'où l'on a conclu qu'il n'a fait que reproduire et paraphraser un récit légendaire, au lieu d'aller à une source d'informations

plus sérieuses ; mais s'il est vrai qu'il a profité souvent du poëme de la Wartburg, on ne peut contester qu'il ait beaucoup emprunté aussi aux traditions locales, puisqu'il rapporte un grand nombre de détails curieux qui ne se trouvent pas dans le poëme ; ce qui donne à son récit beaucoup d'intérêt, car j'avoue que les traditions populaires et locales ont à mes yeux une grande valeur.

Je vais donc résumer, en les complétant l'une par l'autre et en les conciliant ensemble, la relation de notre poëme avec celles des deux ouvrages de Rote et des diverses autres chroniques.

Rote donne pour date du tournoi, dans sa Chronique l'année 1206, dans son poëme l'année 1207 : cette différence de date s'explique en ce que le tournoi se prolonge en effet dans ces deux années, puisqu'un intervalle d'un an s'écoule entre les deux parties, pendant qu'Ofterdingen va chercher Klinsor. Au début, Ofterdingen, Wolfram, Walther, le Schreiber, Reinmar et Biterolf sont réunis dans la salle de la Wartburg, en présence du landgrave et de ses chevaliers, de la landgrave et de ses dames : car à plusieurs reprises notre poëme mentionne la présence pendant tout le tournoi du prince et de la princesse avec leur cour et de la noblesse de la Thuringe et de la Hesse, réunies à cette époque sous le même sceptre. Ofterdingen engage le tournoi en appelant au combat tous les poëtes de son temps : j'ai déjà dit que cette lutte d'Ofterdingen seul contre les cinq autres Minnesinger réunis pour répondre à son défi et le terrasser paraît symboliser la rivalité de deux écoles de poëtes : la vieille école héroïque germanique, représentée par l'auteur des *Nibelungen,* et l'école chrétienne chevaleresque de la nouvelle Allemagne, représentée par la pléiade à la tête de laquelle brille l'auteur du *Parcival.* Ofterdingen met dans la balance les vertus du duc d'Autriche, et défie ses adversaires de citer trois princes dont les vertus réunies égalent celles de son héros ; il se soumet à la mort s'il succombe. Walther lui répond en

opposant le roi de France au duc d'Autriche; mais, sur la demande du Schreiber, il se retire du combat, et ce dernier entre seul en lutte, exaltant les mérites du landgrave de Thuringe et tenant tête à Ofterdingen. Les deux adversaires conviennent que le vaincu subira la mort ignominieuse réservée aux voleurs, et qu'il sera pendu, et le bourreau d'Eisenach, qui porte le nom significatif ou plutôt le sobriquet de *Stempfel*, est mandé et reçoit l'ordre de se tenir, la corde à la main, prêt à faire justice. Ofterdingen choisit pour juges du champ clos Wolfram et Reinmar, puis, bientôt après, un troisième, qui est Walther. La lutte s'engage aussitôt entre Ofterdingen et le Schreiber faisant alternativement l'éloge de leurs héros; chacun d'eux énumère les vertus du prince qu'il a choisi, en appuyant ses louanges sur diverses allusions à des événements contemporains : mais de toutes les vertus qu'ils leur reconnaissent, celle sur laquelle ils insistent le plus, c'est la générosité (*Milde*), et la prédilection qu'ils manifestent pour cette qualité se comprend facilement chez ces poëtes habitués à vivre de l'hospitalité qu'ils recevaient à la cour des princes : ils parlent donc volontiers de la sollicitude de leurs héros pour le soulagement des malheureux, et des riches présents dont ils gratifient leur entourage. Un troisième champion, Biterolf, s'élance alors dans la lice, et exalte les vertus du comte de Henneberg, en exprimant une violente colère contre Ofterdingen. Celui-ci répond avec vivacité, et, loin de céder, fait au contraire de son héros un éloge de plus en plus enthousiaste. Alors la mêlée devient générale. Les arbitres y prennent part. Reinmar se déclare contre Ofterdingen. Puis Wolfram prend la parole, et, dans un langage grave et plein de l'autorité que lui donnaient l'illustration de son nom et la hauteur de son caractère, prononce contre Ofterdingen une condamnation solennelle. Celui-ci se défend encore; mais Walther, par un habile stratagème, qui est du reste en désaccord avec ce qu'on sait de sa loyauté et de sa bienveillance natu-

relles, met Ofterdingen en contradiction avec lui-même et le réduit au silence. L'arrêt fatal va s'exécuter ; mais la landgrave Sophie intercède pour le vaincu, et demande aux arbitres d'épargner Ofterdingen, en mémoire des bienfaits qu'ils ont reçus d'elle[1]. Les arbitres ayant déféré à ce vœu, on laisse Ofterdingen partir à la recherche du savant Klinsor, dont il a invoqué le secours ; Rote ajoute qu'un délai d'un an lui est assigné pour reparaître.

Le poëme ne nous dit rien de ce qui se passe dans cet entr'acte qui sépare les deux parties ; mais cette lacune est comblée par les deux récits de Rote, le *Chronicon archiepiscoporum Magdeburgensium* et les autres chroniques : en voici la substance. Au sortir de la Wartburg, Ofterdingen se rend chez le duc d'Autriche, à qui il fait part des incidents du tournoi et des malheurs qu'il s'est attiré en soutenant sa cause ; le duc lui donne une lettre pour Klinsor. Muni de cette recommandation, Ofterdingen va trouver ce maître aux Sept-Châteaux en Transylvanie. Klinsor le reçoit avec bienveillance, et lui promet de venir le délivrer ; mais il diffère toujours son départ pour la Thuringe, si bien que l'année entière s'écoule. Ofterdingen commence à se désoler, accuse Klinsor de s'être joué de lui, et veut le quitter ; celui-ci cherche à le rassurer, en lui disant qu'il a de bons chevaux et une voiture

[1] Rote raconte qu'Ofterdingen suppliant s'est réfugié sous le manteau de la landgrave. Mais ce détail provient d'une fausse interprétation du texte de notre poëme. Dans la str. X, Rote a lu *under frowen wât* au lieu de *umb der frowen wât*, qui est la vraie leçon : or il s'agit ici des riches habits que, suivant Ofterdingen, le duc Léopold donne aux dames de sa cour, et, au moyen de cette altération, Rote a cru qu'il s'agissait du manteau de la princesse, sous lequel Ofterdingen se serait réfugié. Je crois qu'il faut également attribuer à des erreurs de même nature quelques détails par lesquels le récit de Rote sur cette première partie du tournoi est en contradiction avec celui du poëme de la Wartburg : ainsi lorsqu'il rapporte que les cinq poëtes veulent mettre à mort Ofterdingen en l'absence du landgrave, tandis qu'au contraire notre poëme mentionne à tout instant la présence de ce prince.

légère qui leur feront regagner le temps perdu. Mais, Ofterdingen continuant à se lamenter jour et nuit, et la veille du jour où il devait reparaître à la Wartburg étant arrivée, Klinsor lui verse à table un breuvage qui le plonge dans un profond sommeil. Puis, le plaçant sur une litière et s'y plaçant à côté de lui, il ordonne aux esprits de les transporter à travers les airs doucement et sans secousse ; ce trajet s'accomplit dans la nuit, et avant le jour ils se trouvent à Eisenach dans l'auberge d'un nommé Henri Hellegraf, située près de la porte Saint-George, à gauche en sortant de la ville. L'exactitude du récit de Rote en ce qui touche cette auberge est attestée par ce fait, que le nom de Hellegraf apparaît dans des documents comme porté par une famille bourgeoise d'Eisenach. Au lever du soleil, le veilleur de la porte Saint-George sonne de la trompe du haut de la tour, et la cloche de l'église sonne matines. Ofterdingen, réveillé, reconnaît ces sons : « Il me semble, dit-il, que je suis à Eisenach. » — « Tu « rêves sans doute, » répond Klinsor. Mais Ofterdingen ayant regardé par la fenêtre et reconnu les maisons et les rues, s'écrie : « Je vois la porte Saint-George, et ceux qui « en sortent pour aller aux champs ; Dieu soit loué ! c'est « ici la maison de Hellegraf, nous voici arrivés. » Étant ensuite monté à la Wartburg, il dit aux personnes de la cour : « Nous nous sommes couchés aux Sept-Châteaux, « et nous étions ici à l'heure de matines : je ne sais com- « ment cela s'est fait. »

Ici se place l'épisode de la prédiction de la naissance de sainte Élisabeth, dont j'ai parlé dans le chapitre sur Klinsor.

Le tournoi poétique recommence ensuite avec la seconde partie de notre poëme. La lutte se passe à la Wartburg, dans le bâtiment appelé *maison des chevaliers*. Le landgrave, la landgrave et leur cour y sont encore présents. Tous les chanteurs assistent également. Mais le combat ne s'engage qu'entre Klinsor, au nom d'Ofter-

dingen, et Wolfram, au nom des cinq poëtes de la nouvelle école. Les quatre autres chanteurs écoutent, et se bornent à quelques réflexions. Klinsor met en usage toutes les subtilités de sa science pour proposer à son adversaire diverses énigmes, qui toutes renferment un enseignement moral ou une allusion religieuse, et que la sagacité de Wolfram devine facilement. Wolfram à son tour propose à Klinsor des énigmes semblables, et ce simple et loyal chevalier, étranger aux secrets de la magie, et qui ne fait pas mystère de son ignorance, tient tête, à l'aide seulement de l'élévation de son esprit et de la fermeté de sa foi chrétienne, à ce savant nécromancien qui a passé sa vie dans les écoles des sciences occultes. — Enfin Klinsor, désespérant de venir à bout de Wolfram, appelle à lui toutes les puissances démoniaques, et ici nous entrons en pleine légende. D'après Rote, Klinsor fait venir un esprit sous les traits d'un jeune homme, et dit à son adversaire : « Wolfram, mon entretien avec toi m'a un « peu fatigué : voici un de mes élèves qui va prendre ma « place et disputer un peu avec toi. » Et alors s'engagea entre Wolfram et le démon une discussion sur les plus graves questions, depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais quand Wolfram en vient à parler des dogmes chrétiens, du mystère de l'Incarnation, de la Rédemption, de la Messe, de l'Eucharistie et de la Transsubstantiation, le démon est réduit au silence et forcé de s'en aller, parce que, dit Rote, « il ne pouvait pas, à cause de sa méchanceté, « répondre à de tels discours, ni les entendre tenir de« vant lui. » — Notre poëme ne dit rien de cette première apparition diabolique. A la place de cet épisode, nous voyons Klinsor annoncer qu'il va appeler à son aide Léviathan et ses compagnons, et alors apparaît un mauvais esprit qui jette à Klinsor une lettre écrite en chaldéen, et pleine d'invectives contre les prêtres simoniaques; mais comme le sujet de cette lettre n'a guère de rapport avec

la lutte poétique, je suis porté à croire que tout cet épisode a été, postérieurement à la composition du poëme primitif, interpolé par un écrivain gibelin qui a voulu faire passer ses plaintes contre le clergé de son temps en ayant la précaution de les mettre dans la bouche d'un mauvais esprit. — Puis vient, dans le texte primitif, l'apparition plus importante du démon Nasion, dont le récit est analogue dans Rote et dans notre poëme. Klinsor, ne pouvant croire que Wolfram n'est qu'un laïque, c'est-à-dire un homme non initié aux sciences cabalistiques, se décide à le faire éprouver par un diable. La nuit étant venue, les poëtes se séparent, et Wolfram se retire à Eisenach, dans la maison d'un aubergiste nommé Titzel Gotschalk, chez lequel il logeait : je dois faire observer que ce nom de Gotschalk est authentique comme celui de Hellegraf : car il est porté encore aujourd'hui par des familles d'Eisenach. Wolfram se couche dans sa chambre, qui était dépourvue de fenêtres, et qu'on appelait pour cette raison *la chambre sombre*. Klinsor l'ayant menacé de le faire visiter pendant cette nuit par un esprit, Wolfram prend la précaution de faire coucher son valet dans la même chambre. Au milieu de la nuit, le démon Nasion apparaît tout à coup, sous une forme épouvantable, le visage flamboyant, et cette apparition terrible donne au valet la plus violente frayeur. Le diable adresse alors la parole à Wolfram, et l'interroge sur l'astrologie, l'aspect et les mouvements du ciel, le cours des planètes et la distance des constellations, en cherchant à piquer son amour-propre par des discours moqueurs. Mais Wolfram répond simplement qu'il ne connaît pas tous ces mystères. Alors le démon écrit avec son doigt sur la pierre de la muraille : « Tu n'es qu'un laïque, schnippschnapp ! » et il disparaît en poussant un grand éclat de rire. D'après notre poëme, Nasion continuant à railler Wolfram, celui-ci le met en fuite en invoquant la Sainte Vierge Marie et en faisant le signe de la croix, et le démon épouvanté court

rendre compte à Klinsor de sa défaite, sans néanmoins pouvoir prononcer le nom de la croix : au lieu donc de raconter que Wolfram a fait le signe de la croix, il est obligé de dire que Wolfram a tracé un signe en long et en large. Dans le récit de Rote, au bruit de l'éclat de rire poussé par Nasion, l'aubergiste accourt avec une lumière, et trouve sur le mur l'inscription diabolique, qu'il y conserva quelque temps ; mais Rote ajoute naïvement que, comme une foule de curieux voulaient voir cette inscription, et qu'il fallait en conséquence avoir constamment de la lumière dans cette chambre obscure, l'aubergiste irrité arracha la pierre du mur et la jeta dans l'eau. — Rote ajoute que Klinsor réconcilia les chanteurs, et qu'après avoir reçu de riches présents du landgrave, qui fit de vains efforts pour le retenir, il partit de la Wartburg, ou plutôt disparut subitement, sans qu'on sût par où il était sorti. Il n'y eut donc ni vainqueur ni vaincu : car si d'une part Wolfram avait par son habileté triomphé de la science de Klinsor, d'autre part Klinsor avait réussi à dégager Ofterdingen de la sentence portée contre lui.

Tel est le récit, semi-historique, semi-fabuleux, de cette célèbre lutte, qui porte dans Rote le nom qu'elle a conservé depuis : *La guerre de la Wartburg* (*Krig von Wartperg*) ou *le tournoi poétique* (*Senger Krig*).

C'est une question vivement discutée, et réputée aujourd'hui insoluble, non sans raison, que de savoir quel est l'auteur du poëme de la Wartburg : car personne ne peut songer à soutenir que ce poëme soit l'œuvre authentique des combattants de la Wartburg, dont les chants nous auraient été ainsi conservés par la sténographie. Rote parle du poëme, mais sans en dire l'auteur, et semble le regarder comme l'œuvre même des chanteurs de la Wartburg. Le manuscrit de Manesse inscrit en tête du texte : « *Klingesôr von Ungerlant.* » Mais cela ne veut pas dire que, dans la pensée du compilateur, Klinsor en soit l'auteur : en effet Manesse attribuait notre poëme à Wolfram

d'Eschenbach, puisqu'en tête de toutes les strophes purement narratives, où le poëte, au lieu de laisser la parole aux chanteurs, la prend lui-même pour raconter les incidents du tournoi, il inscrit le nom d' « *Eschelbach;* » ce *Klingesôr von Ungerlant* est donc, aux yeux de Manesse, non pas le nom de l'auteur, mais le titre du poëme. Le manuscrit d'Iéna porte en tête de la première partie : « *Heinrich v. Ofterdingen*, » et en tête de la seconde : « *Her Wolveram;* » mais ce ne sont pas sans doute des noms d'auteurs : car il n'est pas probable qu'Ofterdingen ait écrit la première partie, qui est le récit de sa défaite : je pense donc que le copiste a écrit en tête de chaque partie le nom du poëte qui y joue le principal rôle, Ofterdingen dans la première et Wolfram dans la seconde. En l'absence de toute preuve, on a tour à tour attribué notre poëme à Ofterdingen, ce qui n'est guère possible, car il ne se serait sans doute pas fait l'historien d'un combat où il a eu le dessous; à Klinsor, ce qui n'a aucune raison d'être soutenu, dans l'ignorance absolue où nous sommes des œuvres de ce personnage; à Wolfram, ce qui, comme je viens de le dire, était l'opinion de Manesse, opinion qui a réuni de nos jours beaucoup de suffrages et qui ne manque pas de quelque vraisemblance. Elle a été soutenue notamment par MM. Eichhoff et Hermann de Plœtz. M. Eichhoff fonde cette idée principalement sur l'espèce d'hésitation que l'auteur manifeste à la fin du poëme pour nommer le vainqueur, qui est en réalité Wolfram, mais qui, en admettant qu'il ait lui-même composé le poëme, a sans doute craint de proclamer son triomphe, après l'avoir pourtant raconté. Il faut reconnaître en effet, qu'à considérer le texte du poëme en lui-même, en laissant de côté pour un instant les allusions qu'il fait à certains événements contemporains, on peut soutenir avec une grande apparence de probabilité que Wolfram en est l'auteur. Les deux parties sont de style et de caractère différents, puisque l'une raconte un combat acharné, et l'autre une grave

discussion ; mais dans l'une et l'autre, soit pour les idées, soit pour le langage, on retrouve l'empreinte d'un génie analogue à celui de Wolfram. La première partie est, comme disait Aristophane en parlant d'une pièce d'Eschyle, pleine de l'esprit de Mars ; on y sent une ardeur belliqueuse, un souffle chevaleresque, conformes à l'humeur fière et martiale de Wolfram, et qui rappellent les récits de son *Willehalm* sur les combats du Marquis au Court-Nez contre les Sarrasins. La seconde partie est grave et recueillie : un sentiment profondément religieux la pénètre ; l'élévation du style, la grandeur des images, la noblesse de la pensée, la sublimité des conceptions, le mysticisme qui y domine, répondent mieux encore à la piété fervente et à l'austérité morale qui sont les traits essentiels du génie de Wolfram et qui brillent d'un si vif éclat dans son *Parcival* au milieu des récits du Saint-Graal et de la belle exposition des dogmes chrétiens par l'ermite Trevrezent. Enfin tout le rôle de Wolfram dans notre poëme est magistralement traité : le caractère que nous lui connaissons y est dépeint avec une merveilleuse fidélité ; sa franchise, sa droiture, son énergie, sa grandeur d'âme s'y retrouvent au naturel, et il est impossible, quel qu'en soit le peintre, de tracer un portrait d'une plus scrupuleuse exactitude. Si donc il était possible de supposer que notre poëme a été composé avant l'année 1220, époque approximative de la mort de Wolfram, je n'hésiterais pas à l'en déclarer l'auteur. Mais des considérations chronologiques vont nous amener à une conclusion contraire.

Examinons donc avant quelle date ce poëme n'a pas pu naître. Dans la strophe VI, le Schreiber fait allusion à la déposition d'Otton de Brunswick : or, la déposition de ce prince et la proclamation de Frédéric II à sa place datant de 1215, cette allusion, dans la bouche des combattants de la Wartburg, est un anachronisme, et le poëme a été nécessairement écrit après 1215. M. Heinrich signale une

autre circonstance : dans les strophes XCVII-XCIX, la lettre chaldéenne, parlant d'un concile tenu par des prêtres simoniaques, mentionne le couvent des Frères Prêcheurs Dominicains de Mayence : or ce couvent n'existait pas encore en 1225, et l'éloge que le poëte fait de cet ordre suppose qu'il était connu depuis quelque temps dans la province au moment où il écrivait, ce qui retarde d'autant la composition du poëme ; mais je dois ajouter que cet argument n'est pas très-concluant, puisque, dans mon opinion, tout cet épisode de la lettre chaldéenne a été interpolé postérieurement à la confection du poëme primitif. Mais voici un passage décisif, qui permet de fixer une date avant laquelle notre poëme n'a pas pu être composé. Dans les strophes XIV et XV, Biterolf fait allusion aux événements qui se sont produits à la célèbre diète de Mayence en 1184, et mentionne la part prise à ces événements par le duc d'Autriche, le landgrave de Thuringe et le comte de Henneberg : or les princes qui règnent sur ces trois pays en 1206 au moment du tournoi poétique, le duc Léopold VII, le landgrave Hermann et le comte Poppo XIII, dont Ofterdingen, le Schreiber et Biterolf font respectivement l'éloge en les opposant l'un à l'autre, ne régnaient pas encore en 1184 au moment de la diète de Mayence, et les princes qui assistaient à cette diète étaient leurs prédécesseurs, le duc Léopold VI, mort en 1194, le landgrave Louis V, mort en 1190, et le comte Poppo XII. Et pourtant Biterolf tire parti du rôle joué par ces princes dans la diète de Mayence pour préférer le comte Poppo XIII au duc Léopold VII et au landgrave Hermann, ce qui montre qu'il confond les princes régnant au moment de la guerre de la Wartburg avec leurs prédécesseurs régnant au moment de la diète. Or M. Simrock fait observer avec raison qu'un poëte qui aurait écrit du vivant des princes sous le règne desquels la lutte de la Wartburg s'est accomplie, ne les aurait certainement pas confondus avec leurs prédécesseurs : donc, Hermann étant mort en 1215, Léopold VII

en 1230, et Poppo XIII en 1245, la composition de notre poëme se trouve reculée après cette dernière date.

Le poëme n'a donc pas pu être écrit avant la seconde moitié du treizième siècle. Mais, cette date une fois précisée, il est impossible de conjecturer avec un degré quelconque de probabilité à quel auteur de l'époque il peut être attribué.

Quant à savoir si le poëme est l'œuvre d'un seul et même auteur et d'un seul et même temps, on pourrait discuter à perte de vue sur cette question sans arriver à aucune conclusion certaine. Néanmoins nous pouvons écarter dès l'abord un certain nombre d'appendices évidemment interpolés après la composition primitive. D'abord tout l'épisode de la lettre chaldéenne, qui se rattache au texte du poëme, mais qui y a été évidemment rajouté vers la fin du treizième siècle dans un but politique. Puis les deux strophes qui composent l'appendice II, qui traitent le même sujet que la lettre chaldéenne, mais qui ne s'y relient pas, et qui, à cause de la différence du ton employé, sont certainement d'un autre auteur que cette lettre; elles devaient se rattacher à d'autres strophes perdues sur le même sujet. Puis l'appendice I, prologue destiné à relier le *Lohengrin* au *Tournoi poétique*. Puis l'appendice IV, éloge funèbre du landgrave de Thuringe et du comte de Henneberg, dont le sujet représente une scène postérieure au tournoi de la Wartburg. Enfin l'appendice III, une de ces compositions très-nombreuses nées vers la fin du treizième siècle, qui n'ont aucun rapport avec le sujet du tournoi poétique, mais que les auteurs ont cherché à rattacher à ce poëme devenu très-célèbre, en alternant le dialogue entre Wolfram et Klinsor et en présentant leur récit comme un épisode de la lutte engagée entre ces deux poëtes.

Quant au reste du poëme, il me paraît impossible d'affirmer que telle ou telle strophe faisait ou ne faisait pas partie de l'œuvre primitive, et toutes les tentatives qui ont été faites à cet égard par certains auteurs pour détermi-

ner, strophe par strophe, le texte original, sont forcément très-hasardées : car la différence de texte et d'orthographe dans les divers manuscrits ne permet même pas d'assigner un âge aux strophes avec quelque certitude d'après la forme du langage employé dans chacune d'elles. Néanmoins je crois qu'en général, et sauf exception pour l'épisode de la lettre chaldéenne, les strophes comprises dans le poëme proprement dit, c'est-à-dire dans la première et la seconde partie, sont authentiques et proviennent de l'œuvre première.

MM. Ettmüller et Simrock attribuent les deux parties à deux auteurs différents ; M. Simrock, qui regarde le tournoi comme un fait fabuleux, croit même que la première partie est née après la seconde, et que c'est à une époque postérieure qu'un poëte a imaginé de faire un prologue à la lutte entre Wolfram et Klinsor, en composant le récit imaginaire d'un tournoi poétique préexistant où Ofterdingen vaincu en aurait appelé au jugement de Klinsor : je n'admets pas cette supposition, puisque je crois fermement à la réalité historique du tournoi. Quant à l'opinion qui attribue les deux parties à deux auteurs, M. Ettmüller la fonde sur ce que « le poëme prend une tout autre al- « lure qu'on ne s'y attendait, si l'on considère que Klinsor « était appelé, non pour résoudre des énigmes, mais pour « prouver que Léopold d'Autriche était le plus illustre des « princes. » Cet argument n'est pas concluant : car, dans la seconde partie, le litige est complétement renouvelé ; Klinsor s'est substitué aux lieu et place d'Ofterdingen, et il est naturel qu'au lieu de remettre la question sur le terrain de l'éloge des princes, il cherche à embarrasser l'adversaire d'Ofterdingen en déployant tous les artifices de sa science orientale et en proposant des énigmes qu'il juge au-dessus de l'intelligence d'un simple *laïque*. D'ailleurs M. Ettmüller avoue lui-même « qu'il est tout à fait con- « forme à l'esprit germanique de recourir dans un pareil « cas à des énigmes, » et il rappelle que, dans l'*Edda*, Odin

propose des énigmes à ses adversaires, et les met à mort quand ils ne peuvent pas les résoudre, absolument comme dans notre tournoi. M. Simrock invoque en outre en faveur de la même opinion le changement de ton; argument qui n'est pas non plus décisif : car il était de règle entre les Minnesinger que le poëte attaqué devait répondre dans le ton où il était défié ; or si, dans la première partie, Ofterdingen a engagé le combat dans le ton qui porte le nom du landgrave de Thuringe pour faire honneur à ce prince, il est naturel que, dans la seconde, Klinsor emploie le ton dont il est l'inventeur et qui porte son nom, et que Wolfram soit forcé de lui répondre dans ce même ton. Mais, sur tous ces points, on ne peut que conjecturer, et non affirmer, et la composition de notre poëme reste une énigme insoluble.

J'aborde maintenant le poëme, et je donnerai en note les explications nécessaires à l'intelligence du texte.

PREMIÈRE PARTIE[1].

L'ÉLOGE DES PRINCES.

(Dans le ton du Landgrave de Thuringe.)

I. — OFTERDINGEN.

« Henri d'Ofterdingen fait entendre ici le premier chant, dans le ton du noble prince de Thuringe, qui nous fait participer à ses richesses, ce dont Dieu le récompense ! Le poëte s'avance dans la lice ; il a jeté le défi à tous les chanteurs qui vivent aujourd'hui ; qu'il en nomme peu ou beaucoup, il se tient prêt à les combattre. Et maintenant écoutez comment il peut soutenir la lutte contre tous les

[1] Le manuscrit de Manesse porte en tête de tout le poëme : « *Klinge-* « *sôr von Ungerlant,* » ce qui, comme je l'ai expliqué, paraît en être le titre, dans la pensée du copiste. Le même manuscrit porte en outre les légendes suivantes, destinées à expliquer la peinture qui représente les sept chanteurs luttant en présence du landgrave et de sa femme : « Le « landgrave de Thuringe, » et « la landgrave de Thuringe, » et plus bas : « Ici combattent à l'aide de leurs chants messire Walther von der Vo- « gelwéide, messire Wolfram d'Eschilbach, messire Reimàr l'Ancien, le « Vertueux Écrivain, Henri d'Ofterdingen et Klingesôr de Hongrie. » Cette dernière légende est doublement fautive, en ce qu'elle confond Reinmar de Zweter avec Reinmar l'Ancien, et en ce qu'elle omet Biterolf, qui du reste est représenté dans la vignette. — Le manuscrit d'Iéna porte en tête de la première partie : « *Heinrich v. Ofterdingen,* » sans doute parce que ce poëte y joue le principal rôle.

poëtes : il mettra dans la balance les vertus du prince d'Autriche [1]; que ses rivaux y opposent celles de trois princes, les plus parfaits qu'ils puissent trouver : et si à eux trois leurs vertus valent celles de son héros, il consent à se laisser sur-le-champ saisir et punir comme un voleur. »

II. — WALTHER.

« Je relève ces paroles à coups d'épée ; Walther von der Vogelweide, tel est mon nom. L'iniquité excite ma colère. Je hais l'Autriche et ses nobles vassaux, et je ne recherche point leur amitié ; je renonce même à la faveur de leur illustre prince, plutôt que de souffrir l'iniquité. Demain je ferai voir quel est le noble porte-glaive dont les vertus effacent celles de tous les princes. C'est le roi de France [2] que j'opposerai à votre héros : sa gloire surpasse celle du prince d'Autriche. Quant à celui de nous qui sera vaincu, je demande que le bourreau lui réserve demain le gibet et la corde. »

III. — LE SCHREIBER.

« Messire Walther, laissez pour aujourd'hui Ofterdingen. Moi, le Vertueux Écrivain, je m'avance, et je brûle de me mesurer avec lui. Comment un prince pourrait-il en surpasser trois ? Dites-moi, poëte, vous qui chantez les vertus de votre héros, dites-moi comment il sait mériter les bénédictions de Dieu, tout en s'attirant l'admiration du monde. Le prince de Thuringe fut toujours dès son enfance plein de bonté ; un aigle au vol élevé plane constamment au-dessus de sa tête ; contre ses ennemis il a le

[1] Léopold VII, dit le Glorieux, duc d'Autriche (1198-1230).
[2] Philippe-Auguste (1180-1223).

courage du noble lion. J'ai lu l'histoire d'Alexandre [1] : c'est à ce grand roi qu'il ressemble. Sa main comble de faveurs le pauvre et le riche, son courage de lion est indomptable, et il se réjouit de faire le bien. »

IV. — OFTERDINGEN.

« Où est le juge du champ clos [2]? Voici le moment du combat! Je suis le champion d'Autriche, et je puis parer les coups de mes adversaires. Deux poëtes se sont vantés que nul ne pourrait lutter contre eux. Leur attaque est vive, leurs questions sont subtiles, bien qu'ils les fassent suivre de quelques gracieuses paroles. Reinmar de Zweter, j'ai besoin de ton assistance, écoute-nous loyalement; le sage Eschenbach sera l'autre juge : ainsi nous serons des deux côtés à l'abri de toute violence [3]. Que la Sainte-Trinité m'aide à vaincre par la justice qui est son attribut inséparable [4]! Seigneur prince, ordonnez aux arbitres de nous juger sous la foi du serment. Je ne me plaindrai point si celui qui demande la mort l'obtient selon ses mérites. »

[1] On croit, sur le témoignage du Minnesinger Rodolphe d'Ems, auteur d'une *Alexandréide*, que Biterolf avait antérieurement écrit un poëme sur Alexandre : ce pourrait donc être à ce poëme que le Schreiber ferait allusion.

[2] *Griezwarten :* littéralement celui qui examine le sable : c'était, dans les tournois, un des juges chargé spécialement de veiller à ce que le terrain fût également favorable aux deux adversaires. Nos poëtes empruntent toutes leurs expressions à la comparaison de leur lutte avec un combat en champ clos.

[3] Ofterdingen désigne deux juges du combat.

[4] J'emprunte la traduction de cette phrase à l'explication qu'en donne M. Eichhoff dans son *Cours de littérature allemande*, et qui me paraît en rendre exactement la signification générale. Le texte allemand est ici un peu obscur, et la traduction littérale en serait d'autant plus difficile, que le manuscrit de Manesse et celui d'Iéna présentent en ce point, comme en beaucoup d'autres, une variante qui change totalement le sens.

V. — OFTERDINGEN.

« Messeigneurs, écoutez-moi : je vais vous dire les vertus du prince d'Autriche. Il est heureux toutes les fois qu'il peut faire le bien. Dieu même le mettrait au nombre de ses élus : car, bien qu'il soit doué de toutes les vertus de ce monde, il s'efforce, par les actes de sa vie terrestre, de mériter les bénédictions du Seigneur. Une couronne lui est réservée là-haut dans le royaume céleste : car sa vie égale en sainteté celle d'un prêtre. Les femmes sont chères à son cœur, et il les honore par de gracieux saluts; il vénère toutes les jeunes filles en mémoire de la Vierge qui fut Mère de Dieu. Aux malheureux il apporte le soulagement de leurs souffrances. Toutes les qualités qu'un sage pourrait imaginer, il les possède. Il sait accomplir ses desseins malgré ses ennemis, et sans se laisser effrayer comme un enfant. En vérité, auprès de lui, la gloire de tous les princes n'est qu'une vaine fumée. »

VI. — LE SCHREIBER.

« Sept princes sont investis du droit d'élire le Roi des Romains [1]. Mais ils n'en élisent point d'autre que celui que

[1] Les sept Électeurs de l'Empire n'ont été définitivement institués que par la Bulle d'Or en 1356; mais cette Bulle n'a fait que régulariser ce qui était déjà depuis longtemps passé en pratique. Dès le temps des Empereurs de la maison de Souabe, le droit d'élire le Roi des Romains, qui avait appartenu primitivement à toute la noblesse allemande, avait été accaparé par un nombre fort restreint de princes, qui, en leur qualité de représentants du peuple allemand et de délégués de la noblesse, firent de ce droit électoral un privilége de leurs dignités. Dès le commencement du treizième siècle, ces princes apparaissent au nombre de sept: les trois princes ecclésiastiques, savoir : l'archevêque de Mayence, chancelier de l'Empire, l'archevêque de Trèves et l'archevêque de Co-

veut le noble landgrave Hermann de Thuringe. S'il trouve le Roi trop petit ou trop grand, si le Roi lui déplaît parce qu'il ne donne pas de bonheur à l'Empire et au monde, le prince de Thuringe le dépose et met à sa place qui bon lui semble. Vous l'avez bien vu par l'exemple de l'Empereur Otton de Brunswick [1] : le landgrave l'a dépouillé de la dignité impériale et lui a enlevé tous ses honneurs. Henri d'Ofterdingen, silence ! ne compare pas ce qui est incomparable. Lorsqu'un chien de chasse a suivi une fausse piste, ne l'oublie pas, la main de son maître sait le châtier. »

VII. — OFTERDINGEN.

« Messire Schreiber, vous n'êtes pas mon maître, et votre main n'a point d'autorité sur moi, quoique votre bouche ait osé le prétendre. Reinmar de Zweter et le sire d'Eschenbach sont juges du combat; j'en appelle aussi à messire Walther, le plus grand de tous les poëtes de l'Allemagne [2].

logne ; puis les quatre grands-officiers de l'Empire, savoir : le comte palatin du Rhin, en sa qualité de panetier, le duc de Saxe, comme maréchal et porte-glaive de l'Empire, le margrave de Brandebourg, comme chambellan, et le roi de Bohême, comme échanson. Par cette élection, le Roi des Romains était investi de la puissance souveraine ; mais il ne portait le titre d'Empereur qu'après avoir été couronné à Rome par le Pape.

[1] Nous avons vu quels furent les rapports du landgrave Hermann avec Otton IV. La déposition de cet Empereur datant de 1215, année de la bataille de Bouvines, on peut affirmer que notre poëme a été composé postérieurement à cette date. L'auteur de ce poëme commet ici un anachronisme, puisque le tournoi poétique se passe en 1206.

[2] Je suis forcé d'interpréter et de compléter le sens de cette phrase, dont la traduction littérale n'est pas possible : car il faut reconnaitre avec M. Simrock qu'aucune des leçons données ici par les divers manuscrits n'est satisfaisante. — Ofterdingen, qui a déjà choisi pour arbitres Reinmar et Wolfram (str. IV), en désigne ici un nouveau dans la personne de Walther von der Vogelweide, qui doit sans doute remplir

Une corneille dit un jour à un noble faucon : « Maître « coucou, est-ce vous? » Vous avez agi à mon égard comme la corneille à l'égard du faucon, messire Schreiber, quand vous avez débité votre histoire du chien de chasse. Je suis assez habile pour vous tenir tête, et vous serez forcé de prendre la fuite comme un loup pillard [1]. Mes chants sont composés selon l'art des maîtres; je saurai repousser vos attaques, et Robert, mon valet, vous rasera les cheveux comme à un rustre [2]. »

VIII. — LE SCHREIBER.

« Eh bien, nos chants deviennent un combat sans trève, puisque votre valet doit couper les longues boucles de ma chevelure et me raser comme un rustre ! Messire Walther, préparez la corde, et faites venir le bourreau ! Je vais montrer quel est le pouvoir de mes chants : dames et chevaliers devront le reconnaître, quand j'aurai soutenu le com-

le rôle de tiers-arbitre en cas de dissentiment entre les deux premiers. On peut s'étonner au premier abord de voir Ofterdingen choisir pour juge Walther, qui s'est déjà déclaré son adversaire en faisant l'éloge du roi de France (str. II). Mais il ne faut pas oublier que Walther, sur la demande du Schreiber, s'est retiré du combat (str. III), et que la lutte est restée engagée entre Ofterdingen et le Schreiber, exaltant l'un le duc d'Autriche, l'autre le landgrave de Thuringe, ce qui laisse neutres jusqu'à présent tous les autres chanteurs. Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que Walther ne soit ici pris pour juge : car, dans la strophe suivante (str. VIII), le Schreiber à son tour le reconnait en cette qualité lorsqu'il l'invite à livrer le vaincu au bourreau.

[1] Il y a ici un jeu de mots sur l'expression *welf*, qui signifie loup, et qui désigne aussi les Welfes ou Guelfes. Les allusions de cette sorte et les railleries contre les Guelfes sont fréquentes dans les œuvres des Minnesinger, qui étaient Gibelins pour la plupart.

[2] Les cheveux longs étaient, chez les Allemands du moyen âge comme chez les anciens Franks, le signe distinctif de la noblesse et des guerriers, tandis que les valets et les serfs portaient les cheveux courts. Aussi regardait-on comme frappé d'une peine infamante le chevalier condamné à être rasé.

bat pendant toute cette journée. Je commence donc la lutte, dussé-je renoncer pour jamais à la faveur du prince d'Autriche. Maintenant écoutez dans quel langage nos chants vont s'exprimer. Stempfel, le bourreau d'Eisenach[1], tiendra son large glaive suspendu sur nos deux têtes, prêt à punir du supplice des brigands celui de nous qui succombera; et maudit soit mille fois celui qui demandera grâce! »

IX. — OFTERDINGEN.

« Oui, des pieds jusqu'à la tête, tout l'univers exalte le prince d'Autriche, mon noble héros. Auprès de lui, tous les princes ne sont qu'un nuage, car il est semblable au soleil. Voulez-vous que je vous fasse connaître les mœurs de ce généreux prince, et les actes qui font bénir au loin son nom? Donne-t-il à un seigneur un riche vêtement, la femme de ce seigneur reçoit aussi un présent semblable; les dons qu'envoie sa main généreuse vont trouver les dames dans leur demeure, en sorte qu'elles peuvent dire avec orgueil : « Voilà ce que le prince m'a donné. » Messire Schreiber, cherchez dans tous les pays du monde : où trouverez-vous trois princes dont les vertus puissent égaler les siennes? je vous concède même d'en joindre un quatrième. Eh bien, stupide bâtard, faites, si vous le pouvez, faites de ces princes un plus magnifique éloge! »

X. — LE SCHREIBER.

« Sans doute sa générosité est digne de louanges, comme le sire d'Ofterdingen le proclame en parlant des riches vête-

[1] *Stempfel* est un sobriquet dérivé de la profession du bourreau : il vient de *Stempel*, qui désigne la marque, le fer dont on marque les criminels.

ments dont le prince d'Autriche fait présent aux dames : mais cette noble qualité, il en a trouvé le modèle dans le prince de Thuringe. Le landgrave a conquis dès sa première jeunesse toutes les gloires qui s'attachent au mérite ; tous les rois de la chrétienté tiennent de lui leurs vertus. Il efface bien des crimes, comme le prêtre efface les péchés lorsqu'il voit le pécheur en proie à un sincère repentir ; vers lui s'élève un concert de bénédictions ; il apporte à ceux qui souffrent le soulagement de leurs misères : combien peuvent m'en rendre témoignage ! Maintenant j'en appelle à vous, vertueuses dames de Thuringe : cet homme qui m'appelle bâtard, je pourrais bien nommer sa mère… ; mais par respect pour vous je n'en dirai pas plus. »

XI. — OFTERDINGEN.

« Il est vrai, le landgrave de Thuringe a dès sa jeunesse porté si haut la gloire de son nom, que tous les princes de son pays lui doivent céder le premier rang : et pourtant jamais ses vertus n'ont égalé celles du prince d'Autriche. J'en ferais dix fois serment, le cœur pur de ce prince n'a point d'autres soucis que le salut de son âme là-haut et les louanges des hommes dans ce monde. Comme on voit les abeilles retourner avec joie vers la ruche où leur reine les attend, de même on voit en Autriche une multitude d'infortunés accourir vers ce généreux prince qui les délivre de leurs peines. Que Stempfel ne m'épargne pas si je succombe ! Autriche est un aigle, si les autres princes sont des faucons. »

XII. — BITEROLF.

« Moi, Biterolf, je m'avance à mon tour ; je ne veux pas comprimer plus longtemps ma colère : messire Schrei-

er, cédez-moi la place ! Je vois sous mes yeux une proie prête à déchirer, et je m'élance avec l'ardeur d'un corbeau affamé. Un chat avait si haute idée de sa propre beauté, qu'il voulait épouser le soleil [1], en le voyant se lever un matin à l'horizon ; mais bientôt, réduit à la seule union dont il fût digne, il dut se contenter d'un animal qui prenait des souris. Certain sot, voulant un jour sortir une poêle de son logis, au lieu de songer à la porte, s'avisa d'en faire passer la queue par la fenêtre qui était proche ; mais là où passa la queue de la poêle, le reste, trop large, ne put la suivre ; aussi voyez ce qui arriva : la poêle tout entière ne put passer par la fenêtre, et elle y est encore arrêtée. Walther, Reinmar, Eschenbach, vous tous poëtes ici présents, vous voyez quel est le pouvoir de mes chants : je saurai te le faire voir aujourd'hui, Henri d'Ofterdingen, cervelle creuse et stupide ! »

XIII. — OFTERDINGEN [2].

« Écoute, Biterolf, ce que je vais te dire. Ton allégorie ni tes menaces ne peuvent dissimuler ta démence : si des souris attaquent un chat, et que le chat soit mis en pièces,

[1] Le nom du soleil est féminin en allemand.

[2] Le manuscrit de Manesse, après avoir donné cette strophe ici, la répète plus loin sous le n° XVIII, avec de très-légères variantes, et la met dans la bouche d'Ofterdingen répondant à Reinmar ; ce qui fait évidemment double emploi. Le manuscrit d'Iéna ne la donne qu'à cette dernière place ; le manuscrit de Colmar au contraire la met à la première. Je pense, avec MM. Lucas et Simrock, qu'elle doit occuper la place que je lui donne ici. Biterolf a parlé d'un chat : Ofterdingen, en répondant, continue l'allégorie, qui, très-significative ici, n'aurait plus loin aucun sens, puisque Reinmar ne fait aucune allusion semblable. Manesse l'a sans doute compris, et n'a répété plus bas cette strophe que par distraction, en copiant un autre manuscrit, par exemple celui d'Iéna.

il faut que les souris soient bien nombreuses. Eh bien, vous tous, poëtes stupides, vous jouez contre moi le rôle de ces petits animaux rongeurs ; quant à moi, je joue le rôle du chat, et je mords tout ce qui m'entoure. Je me plairais moi-même à rendre au seigneur de Thuringe cet hommage, qu'il n'y a ni roi ni empereur sur la terre qui soit digne des mêmes louanges, n'était le prince d'Autriche, dont les vertus s'élèvent si haut, que nul autre au monde n'y saurait atteindre : en voyant ce noble héros, tous les hommes proclament que sa valeur est pareille à celle de l'aigle [1]. »

XIV. — BITEROLF.

« Stempfel, approche-toi ! Ainsi donc je serai mis à mort comme un malfaiteur, si je ne trouve un comte qui soit pur de tout reproche : écoutez-moi, je vais le nommer. Qui de vous était à Mayence, lorsqu'on méconnut en faveur du prince de Fulda le plus légitime des droits [2] ? Le landgrave de Thuringe renversa le siége de l'archevêque de Cologne, et les lois furent violées. Alors bien des épées furent tirées par de vaillants guerriers qu'enflammait la colère ; sur-le-champ des milliers de glaives s'agitèrent. Le noble comte de Henneberg, brave comme un lion, s'avança contre le prince de Thuringe.

[1] Le manuscrit d'Iéna donne pour variante : « est pareille à celle « d'Arthus » (le fameux roi breton).

[2] Cette phrase peut être interprétée dans deux sens bien différents. On peut la traduire comme je l'ai fait, ou bien au contraire la traduire ainsi : « On méconnut le droit légitime du prince de Fulda. » MM. von der Hagen et Ettmüller adoptent ce dernier sens. Je préfère le premier, d'accord avec M. Simrock. En effet, puisque Biterolf fait l'éloge du comte de Henneberg, partisan de l'archevêque de Cologne, il doit blâmer la prétention de l'abbé de Fulda et l'entreprise du landgrave.

Le casque d'acier fut fendu, et le noble avoué fut porté pour mort aux pieds de l'empereur [1].

[1] Voici à quel événement cette strophe fait allusion. Le 20 mai 1184, jour de la Pentecôte, Frédéric Barberousse tint à Mayence une cour plénière, la plus splendide de toutes celles que mentionne l'histoire du moyen âge, si féconde en pompes de cette sorte. Quarante mille chevaliers, venus de tous les points de l'Allemagne, de l'Italie et de la France, y assistèrent, et furent traités par l'empereur dans la vaste plaine où il avait établi son camp. Il y eut un tournoi où le vieil empereur voulut lui-même rompre une lance. Frédéric se fit couronner de nouveau, ainsi que l'impératrice Béatrix et son fils Henri, roi des Romains, par l'archevêque de Cologne, comme c'était l'usage à chaque grande solennité. Puis les deux jeunes fils de l'empereur, Henri, roi des Romains, et Frédéric, duc de Souabe et d'Alsace, furent armés chevaliers dans les formes consacrées. Or, comme les princes étaient réunis pour entendre la messe dans une église en bois construite tout exprès, Conrad II, abbé de Fulda, se leva et dit : « Seigneur empereur, voulez-vous me permettre un mot? » L'empereur lui ayant ordonné de parler, il continua : « Il est universellement connu, que quand l'Empire tient une « diète à Mayence, l'abbé de Fulda doit être assis à la gauche de l'empereur, comme le prince de Mayence à sa droite. Mais aujourd'hui le « prince de Cologne occupe la place qui m'appartient. Je vous prie de « lui ordonner de se lever et de me rendre ma place » Alors l'empereur dit à Philippe de Hinsberg, archevêque de Cologne : « Entendez-vous ce « que Fulda demande? Faites droit à sa réclamation. » L'archevêque irrité répondit : « Si vous l'ordonnez, je céderai la place au prince de « Fulda ; mais permettez-moi de me retirer. » Et il se leva et voulut s'en aller. Avec lui se leva son frère, qui était comte palatin du Rhin : « Je suis vassal de Cologne, dit-il, permettez-moi donc de suivre mon « suzerain. » Il fut imité par le duc de Brabant, puis par le comte de Nassau, également vassal de Cologne. Le roi des Romains ayant vainement cherché à les calmer, l'empereur lui-même ordonna à l'archevêque de rester et de ne pas troubler la cérémonie ; mais celui-ci ne voulut rien entendre et partit. Alors Louis V, landgrave de Thuringe (frère aîné du landgrave Hermann), dit en riant à ceux qui étaient ainsi que lui vassaux de Fulda : « Aujourd'hui Nassau a bien mérité son fief. » Entendant ces mots, Nassau revint sur ses pas, et répondit : « C'est vrai, « et, s'il le faut, je le mériterai mieux encore. » — Jusqu'ici tous les historiens sont d'accord. Mais une grande incertitude existe sur l'issue de la querelle. D'après Hermann Kœrner, l'empereur aurait donné gain de cause à l'archevêque, et tout serait rentré dans l'ordre. D'après notre strophe, au contraire, on en serait venu aux mains. A l'appui de cette version, qui n'aurait rien d'invraisemblable si l'on ne considérait que

XV. — BITEROLF.

« Honneur à la vaillance, à la loyauté, à la générosité, à la vertu, à la bonté! Seigneur prince de Thuringe, venez à mon aide, et rendez-moi témoignage que le comte de

les mœurs belliqueuses de la noblesse et du haut clergé de cette époque, on peut invoquer ce fait, que l'archevêque de Cologne était suivi de quatre mille hommes d'armes à la diète de Mayence ; on peut ajouter que les paroles menaçantes du comte de Nassau font pressentir un conflit. Maïs d'un autre côté je remarque, que les chroniqueurs ne disent pas un mot de ce prétendu combat : or les historiens qui racontent les détails de cette querelle n'auraient certainement pas manqué d'en mentionner l'issue, si elle avait amené un fait aussi grave qu'une lutte à main armée dans l'église et sous les yeux de l'empereur. Je suis en outre frappé de cette circonstance, que, d'après les récits d'Arnold de Lübeck et d'Hermann Kœrner, le cinquième jour de la diète, après des réjouissances favorisées jusque-là par le beau temps, une violente tempête renversa l'estrade en bois qui soutenait les siéges des princes, et trente hommes perdirent la vie ; ce qui mit fin d'une manière fort triste à cette belle réunion. Il me semble donc probable que l'auteur du *Tournoi poétique*, usant des priviléges du poëte, et s'emparant de ce dénouement tragique, aura transformé un accident vulgaire en un combat à coups d'épée, dans la seule intention de rendre son récit plus intéressant. — Si l'on en croit notre strophe, Poppo XII, comte de Henneberg (père du comte Poppo XIII qui régnait au moment du Tournoi poétique), aurait été dans ce combat l'adversaire du landgrave Louis V. (M. von der Hagen commet une erreur évidente en croyant comprendre qu'il serait au contraire venu au secours du landgrave : car le mot *vür* ou *vuor*, comme l'écrivent les divers manuscrits, se traduit toujours par la préposition *vor*, et non par la préposition *für*). Le poëte ajoute que l'un des deux combattants, qu'il appelle « le noble avoué, » aurait été grièvement blessé. L'institution des *avoués*, très-répandue au moyen âge, avait pour objet de protéger le clergé contre les entreprises de la noblesse. On appelait *avoué* (en allemand *Vogt* ou *Schirmvogt*) un puissant seigneur laïque chargé de défendre au besoin les intérêts d'un siége épiscopal ou d'une abbaye, de commander ses troupes, etc. Les plus grands princes s'honoraient de ce titre : ainsi Charlemagne s'intitulait avoué de Saint-Pierre, Godefroy de Bouillon avoué du Saint-Sépulcre, Rodolphe de Habsburg fut élu avoué des abbayes du canton de Schwitz. Il ne me

Henneberg possède toutes ces nobles qualités. Combien de princes s'effacèrent devant lui, lorsque, terrible comme un dragon, il s'élança contre le seigneur de Thuringe ! Le prince d'Autriche était présent, et le vit engager ce combat [1]. Eh bien, messire Henri, citez-nous un exploit d'Autriche qui se puisse comparer à ce que fit Henneberg quand on le vit se mesurer avec Thuringe, semblable à Théodoric de Vérone lors de sa rencontre avec messire Ecke [2] ! »

LE LANDGRAVE HERMANN

Le prince de Thuringe dit :

« Oui, telle est la valeur du comte de Henneberg, qu'il suffirait à gouverner cent pays divers, en outre des États de sa dépendance. »

paraît pas possible de décider d'après notre texte lequel des deux combattants fut blessé : car si le landgrave Louis V était avoué de l'abbaye de Fulda, le comte de Henneberg était, à ce qu'assure M. Ettmüller, avoué de l'abbaye de Lorsch ; ainsi la qualification de *Vogt* conviendrait à tous deux.

[1] Dans cette strophe et dans la précédente, le poëte commet un singulier anachronisme, en attribuant aux princes qui régnaient au moment du tournoi poétique en 1206 les actes de leurs prédécesseurs qui régnaient en 1184 et qui assistaient à la diète de Mayence. Ainsi il confond évidemment Poppo XIII, comte de Henneberg, avec son père Poppo XII, et Léopold VII, duc d'Autriche, avec son père Léopold VI, mort en 1194 ; de même il paraît confondre le landgrave Hermann avec son frère aîné Louis V, mort en 1190. De cette étrange confusion M. Simrock conclut, non sans vraisemblance, que notre poëme n'a pas pu être écrit du vivant de ces trois princes : or, Hermann étant mort en 1215, Léopold VII en 1230, et Poppo XIII en 1245, notre poëme serait postérieur à cette dernière date.

[2] Théodoric de Vérone (*Dietrich von Bern*) est le nom légendaire de Théodoric, roi des Ostrogoths. Les paroles de Biterolf font allusion à un poëme intitulé *le Voyage de messire Ecke* (*hern Ecken ûzvart*). Cette allusion a fait supposer à tort que Biterolf avait composé un poëme sur Théodoric.

XVI. — OFTERDINGEN.

« Je donnerai pour auxiliaires au landgrave de Thuringe le margrave de Brandebourg [1] et le comte de Henneberg : que Stempfel me mette à mort, si la vie du prince d'Autriche n'est pas plus digne de louanges que celle de ces trois princes ! Si Dieu lui donnait deux yeux derrière la tête et deux mains de plus, son cœur s'en réjouirait : car tandis qu'avec deux de ses mains il combattrait ses ennemis, avec les deux autres il donnerait aux malheureux. Lorsqu'il se mesura contre le roi de Hongrie [2], au moment même où de sa main vaillante il passait l'écu à son bras, il dit à son intendant : « Veille bien à ce que les pauvres reçoivent « leurs présents habituels ! » Ils devraient pourtant savoir en quoi consiste la vertu des princes, les poëtes qui ont coutume de chanter devant leurs cours ! En vérité, ceux-là sont en démence, qui mettent trois princes en balance avec mon héros ! »

XVII. — REINMAR.

« Une princesse et ses dames sont trop près de nous, je le regrette : car, sans leur présence, je trépignerais de co-

[1] Suivant M. Ettmüller, il ne s'agirait pas ici du margrave de Brandebourg, mais d'un comte de Brandenburg ou Brandenberg, dont la famille était fixée en Thuringe près d'Eisenach. Mais c'est une conjecture que rien ne justifie : on ne concevrait pas que ces Brandenburg, sur lesquels on a fort peu de notions, fussent nommés ici à côté des plus illustres princes de l'Allemagne.

[2] Allusion à une guerre qui éclata en 1198 ou 1199 entre André et Emmerich, deux frères prétendant à la couronne de Hongrie, et à laquelle prit part le duc Léopold d'Autriche.

lère comme un enfant à qui l'on refuse un œuf. Ta vanterie va trop loin, Henri d'Ofterdingen, et Reinmar sera ton ennemi [1]. Car qui voudrait secourir celui qui se prive volontairement de la victoire? Non, le duc d'Autriche ne peut comparer ses vertus à celles du landgrave de Thuringe, qui l'emporte sur tous les autres princes. Qui charge trop son chariot, le brise. Tes chants sont ceux d'un insensé. Si tous les princes de la terre méritaient le nom d'anges, sans raillerie, le prince de Thuringe serait leur dieu ! »

XVIII. — WOLFRAM.

« Dis-moi, Henri d'Ofterdingen, sais-tu comment Dieu enchaîna le diable à cause de son orgueil? Faudra-t-il que j'aie la douleur de t'enchaîner de même dans le pays de mon seigneur et maître? Moi, Wolfram d'Eschenbach, faisant l'office de prêtre, je t'excommunie, comme si tu étais un possédé [2]. Dames et chevaliers me haïraient si je te laissais la victoire. Je préférerais la destinée du landgrave de Thuringe à celle de bien des rois. Dieu l'a créé pour servir de modèle à tous les princes qui luttent pour la gloire et qui s'efforcent de mériter par leurs vertus les bénédictions du Seigneur et les louanges du monde. Henri d'Ofterdingen, fais ta prière, et puis hâte-toi de fuir : car l'orage et la grêle vont fondre sur toi à la lueur des éclairs et au bruit du tonnerre ! »

XIX. — OFTERDINGEN.

« Ah ! maître Terramer [3], soyez le bienvenu ! Voici

[1] Reinmar, qu'Ofterdingen avait choisi pour arbitre, et qui était jusque-là resté neutre, se déclare contre lui.

[2] Wolfram, le second arbitre, se prononce aussi contre Ofterdingen.

[3] Dans le *Willehalm* de Wolfram, Terramer est un roi arabe, dont

donc que toute l'armée des Infidèles me serre de près, en poussant son farouche cri de guerre : mais je vais leur livrer un si rude assaut, que jamais le chevalier de Narbonne ne leur en aura fait subir de plus terrible, même au jour où, dans les plaines d'Alischanz, il renversa, dit-on, un si grand nombre d'Infidèles, fendant les casques et brisant les lances de tous côtés ! Une grenouille, qui était dans une source fraîche, sauta un jour de là dans une fournaise ardente[1]; plus d'un s'est mis en peine pour retrouver le chemin inconnu qu'elle avait suivi : si vous voulez imiter cette grenouille et chercher un passage pour venir m'attaquer, c'est une entreprise au-dessus de vos forces. Walther, Reinmar, Schreiber, Biterolf, insensés, vous faites comme les oies qui voient approcher le loup et qui pourtant sortent de l'enceinte de leur basse-cour ! »

XX. — WALTHER.

« Moi, Walther, je m'avance, et mes chants expriment la douleur. Dis-moi, Henri d'Ofterdingen, comment as-tu pensé que je supporterais cet orgueil que tu fais paraître et qui excite en ce moment mon courroux ? Ma langue s'est imprudemment hâtée, quand j'ai dit que je renonçais à la

Willehalm (Guillaume au Court-Nez), comte d'Orange, a enlevé et épousé la fille, après l'avoir fait baptiser ; Terramer irrité vient assiéger Orange ; deux batailles sont livrées par les chrétiens aux Infidèles dans les plaines d'Alischanz (*Aliscampi*, les Champs-Élysées d'Arles), Terramer est tué, et les Sarrasins taillés en pièces. Willehalm est appelé « le « chevalier de Narbonne », parce que le comté d'Orange faisait partie de la Gaule Narbonnaise. Wolfram s'étant comparé à un prêtre qui excommunie un possédé, Ofterdingen le compare au contraire à un roi païen, et s'attribue à lui-même le rôle du guerrier chrétien.

[1] Ofterdingen raille Reinmar et Wolfram, qui sont sortis du rôle neutre d'arbitres pour se jeter dans la fournaise ardente de la lutte.

faveur du prince d'Autriche[1]. Puisse-t-elle donc se sécher, puissent les paroles s'arrêter dans ma gorge ! car la colère a triomphé de moi. J'ai fait comme Adam, qui mangea la pomme d'après les conseils du diable, et dont le cœur ne fut pas sincère. Aussi je me repentirai toujours de cette parole : plût au ciel que je pusse la saisir dans ma gorge et l'en arracher, comme je ferais si j'avais mangé le fruit défendu ! Noble, illustre et vénéré prince d'Autriche, écoute ma prière : pardonne-moi comme Dieu veut qu'on pardonne !

XXI. — WALTHER[2].

« A l'exception d'un roi et de deux puissants princes[3], je compare tous les princes de la terre aux brillantes étoiles

[1] Walther, troisième arbitre, condamne à son tour Ofterdingen, et, afin de l'accabler plus sûrement, et de réunir tous les chanteurs contre lui, il fait l'éloge du duc d'Autriche et de tous les autres princes, sauf à leur préférer plus loin le landgrave.

[2] Le manuscrit de Manesse donne ici l'indication suivante : « Messire « Walther chanta une partie de la strophe, et le sire d'Ofterdingen lui « répondit dans la même strophe. »

[3] Walther compare tous les princes aux étoiles, et les plus illustres d'entre eux à l'étoile du matin. Mais il met au-dessus de tous les autres un roi et deux princes, c'est-à-dire le roi de France, dont lui-même a fait l'éloge (str. II), le duc d'Autriche, chanté par Ofterdingen, et le landgrave de Thuringe, célébré par le Schreiber. Puis, quand viendra le moment de qualifier ces trois princes, il va comparer l'un d'eux au soleil, sans le nommer, et laisser à Ofterdingen lui-même le soin de dire quel est ce prince ; Ofterdingen, sans soupçonner le piége, s'empressera de dire que c'est le duc d'Autriche ; mais Walther, dans la strophe suivante, lui portera le coup décisif d'une manière tout à fait inattendue pour le lecteur aussi bien que pour Ofterdingen, en comparant le landgrave au jour, qui, d'après la Bible, est supérieur au soleil. Grâce au succès de cet habile stratagème, Ofterdingen n'aura rien à répondre et ne pourra plus que pleurer sa défaite. Je dois ajouter que l'auteur de notre poëme, en faisant jouer à Walther ce double rôle et en lui attribuant cette ruse ingénieuse, a complétement méconnu le caractère de

du firmament : les plus illustres d'entre eux ressemblent à l'étoile du matin, lorsqu'on la voit avant l'aurore étinceler au-dessus de l'horizon. Quels sont les princes que j'excepte, je ne tarderai pas davantage à le faire connaître. De ces deux princes, l'un se doit en vérité comparer au soleil, lorsque la force de ses rayons dissipe les sombres nuages, et qu'il brille de son plus vif éclat. Henri d'Ofterdingen, dis-nous quel est le noble héros que ses vertus, supérieures à celles de tous les princes, rendent l'égal du soleil ? »

OFTERDINGEN.

« C'est le prince d'Autriche, mon seigneur et maître : les chants des poëtes et les chroniques célèbrent également sa vertu. Écoutez maintenant si j'apprécie bien sa valeur : partout où il va, il tient à la fois de l'homme et du lion, car il a de tous deux le courage et la générosité. »

XXII. — WALTHER.

« Eh bien, je le proclame, le jour est supérieur encore au soleil, à la lune et à l'éclat des étoiles [1] ; je vais l'expli-

ce Minnesinger, dont toutes les œuvres respirent la loyauté et la bienveillance.

[1] M. Lucas pense que cette croyance à la supériorité du jour sur le soleil est tirée du récit de la Genèse, d'après lequel Dieu créa le premier jour la lumière, qu'il appela jour (c. I, v. 3, 4 et 5), et le quatrième jour seulement le soleil, la lune et les étoiles (*ibid.*, v. 14, 15, 16, 17, 18 et 19). MM. Ettmüller et Simrock la dérivent au contraire de l'ancienne mythologie germanique, d'après laquelle le Jour était une divinité distincte et indépendante du Soleil, ayant son char et son coursier particuliers. Je ne prétends pas contester l'origine mythologique de cette croyance chez les anciens Germains. Mais il est évident que notre poëte fonde son opinion sur l'autorité du récit de la Genèse, puisqu'à deux reprises, dans cette strophe, il en appelle au témoignage des prêtres et de ceux des laïques qui sont versés dans les Saintes Écritures.

quer. Les vénérables prêtres et les plus savants des laïques m'en rendront également le témoignage. Et s'il m'en faut des preuves, je m'adresse à tous les nobles et savants maîtres, présents ici ou ailleurs, qui sont versés dans les Saintes Écritures et qui connaissent les chroniques des États. Illustres seigneurs de Thuringe, de Hesse, de Franconie, de Souabe, laissez-moi vous dire quel est le prince dont nul sur la terre ne peut se prétendre l'égal. C'est le landgrave de Thuringe qui pour nous est semblable au jour; après lui seulement marche le prince d'Autriche, semblable à l'éclat du soleil : car de même que le jour réjouit tout l'univers, les hommes comme les animaux privés ou sauvages, de même Hermann de Thuringe répand la joie parmi nous par ses bienfaits et ses largesses. »

XXIII. — OFTERDINGEN.

« Henri d'Ofterdingen se plaint de ce qu'on a joué contre lui dans ce pays de Thuringe avec des dés pipés. Walther remporte le prix sur moi par un acte de perfidie : c'est une conduite déloyale. Plutôt que d'accorder que le prince d'Autriche le cède en rien à n'importe quel autre prince, lui que l'on compare au soleil, j'attendrai ta venue, fusses-tu au-delà des mers, Klinsor de Hongrie ! J'implore ton secours et je te choisis pour champion : ta science sans égale te distingue entre tous les poëtes, et quand il te faudrait compter tous les grains de sable de la mer et nommer une à une toutes les étoiles du firmament, je ne me croirais pas perdu. Oui, j'irai le chercher jusqu'en Hongrie, tel est mon désir ; il faut que Klinsor vienne : les vertus du prince d'Autriche lui sont bien connues. »

XXIV [1].

Quatre poëtes demandèrent la mort d'Ofterdingen [2] : plus d'une fois Stempfel reçut l'ordre de se tenir prêt.

LA LANDGRAVE SOPHIE.

Mais la princesse dit :

« Que ceux de vous vers qui j'ai quelquefois tendu une main secourable laissent en paix ce malheureux ! Messire Wolfram d'Eschenbach, Walther, Reinmar, messire Schreiber, écoutez mes paroles : si jamais je vous ai donné un abri dans les jours de malheur, calmez votre colère ! »

LES ARBITRES.

Les arbitres répondirent :

« Noble dame, tous vos désirs sont pour nous des ordres, et c'est toujours vers vous que se dirigent nos pensées. Qu'il aille donc chercher Klinsor ; sans doute bien des jours s'écouleront, avant qu'il puisse le ramener de Hongrie. »

[1] Le manuscrit de Manesse porte en tête de cette strophe : « *Von Es-« chelbach.* » Nous savons qu'il intitule ainsi toutes les strophes purement narratives, parce qu'il regarde Wolfram comme l'auteur du poëme.

[2] Quatre poëtes, c'est-à-dire Reinmar, Wolfram et Walther, juges du combat, et le Schreiber, principal adversaire d'Ofterdingen.

LA LANDGRAVE SOPHIE.

La princesse dit :

« Eh bien, laissez-le partir et poursuivre l'accomplissement de son dessein ! Avant qu'il revienne, le Rhin roulera bien longtemps ses ondes pures devant les murs de Mayence. »

DEUXIÈME PARTIE[1].

LES ÉNIGMES.

(Dans le ton noir ou de Klinsor.)

Arrivée de Klinsor.

XXV[2].

Lorsque la tente du noble landgrave de Thuringe fut dressée dans la plaine, au bord du fleuve, l'on vit arriver un marchand pour lequel j'ai la plus haute estime. Une

[1] Le manuscrit d'Iéna porte en tête de la seconde partie : « *Her Wol-* « *veram,* » sans doute parce que Wolfram y joue le principal rôle.

[2] Le manuscrit d'Iéna place avec raison cette strophe en tête de la seconde partie; mais il la fait suivre de nos deux str. CLI et CLII : c'est évidemment une méprise du copiste, qui, voyant qu'il était question dans la str. CLI d'une cérémonie chevaleresque qui s'accomplit dans une vaste et verte prairie, a cru qu'elle se rapportait au même sujet que la str. XXV, où il est question de la tente du landgrave dressée dans la plaine. M. Lucas a compris le premier que notre str. XXV se rapportait à l'arrivée de Klinsor, que le poëme primitif racontait probablement encore dans d'autres strophes qui ne nous ont pas été conservées. Dans cette strophe, Klinsor est représenté comme un marchand qui apporte d'un pays éloigné des marchandises merveilleuses et inconnues, c'est-à-

riche étoffe de Bagdad l'abritait du soleil; mais que pouvait-il avoir à vendre dans sa boutique? l'on ne voyait rien, si ce n'est le savant maître, assis sous son baldaquin.

LE MARCHAND.

Il dit :

« Qui veut m'acheter? j'ai ici à vendre une merveille inconnue que nul œil n'a jamais vue et ne verra jamais. »

LE LANDGRAVE HERMANN.

Le généreux prince répondit :

« Combien me la vends-tu? je te l'achète, pour voir ce prodige. »

XXVI. — KLINSOR [1].

« J'ai fait un nœud à une corde : si quelqu'un parvient à me le dénouer, je lui en saurai toujours gré, je procla-

dire sa science cabalistique et ses énigmes, et qui se présente devant le landgrave en proposant de lui vendre ces denrées exotiques. Les expressions employées par le texte ne permettent pas de douter que sous l'allégorie de ce marchand il veuille désigner un savant poëte qui vient des contrées de l'Orient, c'est-à-dire Klinsor : ainsi il dit : « un marchand *pour lequel j'ai la plus haute estime;* » il le représente abrité par une « *étoffe de Bagdad* », ville dans laquelle Klinsor nous racontera avoir séjourné; il l'appelle « *le savant maitre* (*der wîse*); » enfin il lui fait dire : « J'ai ici à vendre *une merveille inconnue que nul œil* « *n'a jamais vue et ne verra jamais.* » Tout cela ne peut évidemment s'appliquer qu'à Klinsor. J'adopte donc pour cette strophe la place que lui donne M. Simrock.

[1] Les trois dernières strophes du manuscrit de Manesse sont évidemment des strophes égarées que le copiste n'a rejetées à la fin que parce

merai sa science égale à la mienne, et le reconnaîtrai digne d'être assis à mes côtés. S'il brise un seul fil de la corde, sachez qu'il aura méconnu les usages des maîtres et que toutes les règles de l'art condamneront sa conduite. S'il ne peut triompher du nœud, il devra de lui-même me reconnaître la victoire, et je pourrai dire alors que j'ai fait échec et mat, afin que les princes ici présents sachent à l'instant même que ma science l'emporte sur celle de mon rival. »

XXVII. — WOLFRAM.

« Dieu tient la victoire dans sa main toute-puissante : celui à qui il l'accordera, vous devrez le saluer du nom de maître ; s'il daigne me secourir, je ne vous craindrai pas ! Je ne vous céderai jamais un seul pouce de terrain, et mes chants sauront répondre comme il le faut à votre échec et mat. Non, tout seul que je suis, je ne m'émus pas de vos menaces. Le fleuve que vous prétendez opposer à ma marche, je le traverserai facilement à pied sec : car pour moi ce n'est encore qu'un bas-fond ; je vous conseille de le creuser à une bien plus grande profondeur, ou bien je vous ferai voir devant tous ces princes que vos forces sont trop peu de chose pour entrer en lutte avec moi ! »

qu'il ne savait où les placer. Deux de ces strophes paraissent se rapporter au commencement de la lutte d'énigmes entre Klinsor et Wolfram, et je les place ici sous les numéros XXVI et XXVII. C'est à M. Simrock que je dois cette restitution.

Première énigme. — L'enfant endormi.

XXVIII. — KLINSOR[1].

« Un enfant dormait, étendu sur une digue que battaient les flots de la mer ; son père lui criait : « Éveille-« toi, enfant, c'est par amour que je t'éveille. Le vent « soulève les vagues de cette mer, la sombre nuit s'avance « rapidement : éveille-toi, mon cher enfant ; si je te per-« dais, ma douleur serait éternelle. » L'enfant continuait à dormir ; écoutez ce que fit le père : il se rapprocha de l'endroit où son fils dormait, et le frappant de sa baguette : « Éveille-toi, enfant, cria-t-il ; bientôt il sera trop « tard. »

XXIX. — KLINSOR.

« Le père irrité sonna bruyamment du cor, en s'écriant : « Éveille-toi donc, insensé ! » Puis, emporté par sa tendresse, il saisit l'enfant par les boucles de sa chevelure, et lui donna un coup sur l'oreille et le visage : « Ton cœur « est donc fermé, dit-il, et je dois donc me retirer de toi, « puisque ni le son du cor ni le coup de baguette dont je « t'ai frappé ne peuvent t'émouvoir ! Pourtant je t'aiderai « encore, si tu veux échapper à la fureur des vagues. »

[1] Le manuscrit de Manesse commence la deuxième partie du poëme par cette strophe et celles qui la suivent, et il y ajoute la note suivante : « Ici Klinsor est arrivé ; Klinsor et le sire d'Eschenbach luttent l'un « contre l'autre à l'aide de leurs chants : Klinsor commence, et chante « les trois strophes qui suivent. » Le poëme du *Lohengrin* débute aussi par ces mêmes strophes.

XXX. — KLINSOR.

Klinsor de Hongrie poursuivit :

« Le père contempla de nouveau son enfant bien-aimé ; ses yeux se tournèrent vers lui avec douleur, et son cœur fut rempli de colère. Il lança un fléau contre l'enfant : « Écoute donc, s'écria-t-il, écoute le messager que je t'en-« voie ! Un animal sans fiel, Ezidémon [1], veillait sur toi : « mais tu as préféré suivre les conseils du lynx qui t'a per-« fidement plongé dans ce sommeil funeste. » Aussitôt la digue fut rompue, et les flots se précipitèrent avec fracas.

XXXI. — KLINSOR [2].

« Si quelqu'un parvient à me deviner cette énigme, je rends justice à la pénétration de son esprit et à ses talents : qui pourrait m'en expliquer le sens, serait un docte et sa-

[1] Ce nom, que nous retrouverons dans la str. CXLI sous la forme *Dézedémon*, désignait un animal magique, un serpent doué de propriétés bienfaisantes. Il est aussi question dans le *Parcival* du serpent *Ezidémon.*

[2] Cette strophe, qui ne se trouve pas dans Manesse, est donnée par le manuscrit du *Lohengrin* à cette place qui semble d'ailleurs parfaitement justifiée par le sens des paroles de Klinsor. Néanmoins M. Simrock a cru devoir la déplacer pour la mettre avant l'énigme, à la suite de ma str. XXVI : ce déplacement ne me parait pas nécessaire. Il est vrai que M. Simrock rapproche ces expressions de notre strophe : « traverser le Rhin à pied sec, » de celles de la str. XXVII où Wolfram parle aussi de « traverser un fleuve à pied sec, » et en conclut que celles-ci répondent à celles-là : mais ce rapprochement ne me parait pas décisif, attendu que cette expression de « traverser un fleuve à pied sec » est proverbiale dans les poëtes allemands pour signifier : venir à bout d'une difficulté.

vant homme; il trouverait plus facilement un gué pour traverser le Rhin à pied sec : aussi je le proclamerais un maître en l'art de la poésie. Je serais heureux qu'il en pût être ainsi, en quelque endroit que se trouvât un tel poëte. J'ai donc pensé au sire d'Eschenbach, à qui tout le monde rend hommage, et dont l'on assure que jamais bouche de laïque [1] n'a mieux parlé : je veux dire messire Wolfram, l'auteur de tant de beaux poëmes. »

XXXII. — WOLFRAM.

« Klinsor, je saurai délier ce nœud : permets, savant maître, qu'au nom des douze Apôtres je puise la vérité du fond des flots de ton énigme. Si je me laisse prendre dans tes filets, maître, je me soumettrai sans honte au châtiment : tu peux rire de moi si je fais preuve d'ignorance. Je te dirai quel est le père qui appela l'enfant : c'est le Très-Haut, c'est le Dieu tout-puissant ; l'enfant, c'est tout pécheur ; le cor qui retentit par l'ordre de Dieu, c'est la sainte voix des prêtres. Ainsi mon arche vogue sur les flots de ta pensée. »

XXXIII. — KLINSOR.

« Eh bien, maître, explique-nous mieux encore cette énigme ; les hommes y trouveront des forces nouvelles pour gagner leur salut : car celui dont l'âme est attentive

1 *Laïque*, dans le langage du temps, signifie un homme non initié aux sciences occultes, par opposition aux magiciens tels que Klinsor, auxquels on donnait le nom de *maîtres-prêtres*. Cette expression : « jamais bouche de laïque n'a mieux parlé, » était passée en proverbe en parlant de Wolfram.

peut éviter bien des péchés. Mon esprit, plongé dans de profondes méditations, était étranger aux choses de ce monde, avant qu'Henri d'Ofterdingen m'eût appelé à son secours : mais aujourd'hui tu pénètres les plus hautes aspirations comme le fond le plus secret de mes pensées. Je reçois en Hongrie trois mille marcs d'argent de la libéralité du prince : eh bien, si tu viens avec moi aux Sept-Châteaux[1], je te promets de partager avec toi ma fortune; que la grâce de Dieu se retire de moi si j'y manque! »

XXXIV. — WOLFRAM[2].

« Si mon esprit n'est pas rebelle, je te dirai ce que c'est que la digue qui s'avance dans la mer : c'est le temps que Dieu t'accorde pour te repentir. Si tu ne profites de ce temps, crois-moi sans détour, tu romps toi-même cette digue où tu reposes. Les flots de la mer, ce sont les années qui s'avancent; les vents, ce sont les jours; Ezidémon, c'est ton ange gardien; le lynx, c'est le diable qui te réserve la juste et inévitable récompense de tes actes. C'est ainsi que j'interprète tes chants.

XXXV. — WOLFRAM.

« Ecoute encore si je sais bien deviner. Le coup de baguette, Dieu le donne à ceux qu'il aime : une grande affliction du cœur, c'est le premier châtiment qu'il t'envoie.

[1] *Sibenbürgen* (*Septem Castra*), nous savons que c'était le lieu de résidence de Klinsor.

[2] Le *Lohengrin* intervertit l'ordre de cette strophe et de la suivante ; M. Simrock a adopté cette interversion, dont je ne vois pas la nécessité.

Si tu tardes à te corriger, il te frappe d'un coup au visage, et voici quelle est la signification de ce coup : si tu persistes à dormir dans le péché, tu tombes malade. Le fléau qu'il te lance, c'est la mort qu'il t'envoie ensuite. Il veut alors que tu te repentes et que tu te confesses, et si tu ne te hâtes de le satisfaire par le repentir et la confession, les supplices de l'enfer t'attendent pour l'éternité. »

Deuxième énigme. — Les deux filles du roi.

XXXVI. — KLINSOR.

« Un roi avait deux enfants qu'il chérissait, deux filles, si jeunes encore qu'elles ne portaient point de couronnes, et pourtant il réservait une riche couronne à chacune d'elles. Ayant choisi deux hommes, il leur donna ses deux filles en mariage, et leur dit : « Je ne vous oublierai point : « dans vingt semaines je vous couronnerai, vous et vos « épouses ; car je veux que tous deux vous portiez la cou- « ronne. » Si quelqu'un peut m'expliquer cette énigme, je le déclare savant entre tous les maîtres.

XXXVII. — KLINSOR.

« L'un des deux hommes s'avisa de causer à sa jeune et belle épouse toute espèce d'afflictions et de chagrins : il la frappait avec des épines ; plus d'une fois il la foula aux pieds, et la précipita dans la fange au milieu des pour-

ceaux. Le roi, qui leur avait donné la couronne, vit cette conduite, et une juste colère le saisit : « En vérité, « leur dit-il, j'ai honte de vous deux ; mes yeux ne veu- « lent plus jamais vous revoir. »

XXXVIII. — KLINSOR.

« L'autre femme eut à souffrir aussi bien des outrages de la part de son époux : plus d'une fois ses yeux se rougirent de larmes. Écoute, savant poëte, et remarque bien mes chants. Son mari la couvrit de fange ; mais ensuite, rentrant en lui-même, il la mena vers une source limpide, et la purifia de cette souillure : si bien que le roi lui rendit sa faveur. Voilà, j'ai construit un édifice ; il faut le compléter en le surmontant d'un toit d'airain : celui qui pourra me montrer ce toit, méritera tous mes éloges. »

XXXIX. — WOLFRAM.

« Puisqu'il faut que je complète ton édifice en le couvrant d'un toit d'airain, le roi dont tu parles, c'est le Dieu du ciel. Les deux jeunes et belles princesses me représentent deux âmes. Les deux époux, ce sont deux corps humains : encore privés de sentiment avant que la mère les ait mis au monde, c'est leur union avec les âmes qui leur donne la vie. Ni les uns ni les autres ne portent encore la couronne : car, n'ayant point reçu le baptême, ils appartiennent encore au paganisme et à l'enfer ; mais, après vingt semaines écoulées, le baptême leur donne cette couronne, et les quatre êtres qui n'en font plus que deux la portent désormais sur leurs deux têtes. Si quel-

qu'un prétend me contredire, son assertion est fausse. Ainsi, cet édifice construit par mon rival, je l'achève et le couvre d'une manière digne d'un maître.

XL. — WOLFRAM.

« Voyez ensuite, hommes et femmes, combien un corps adonné au mal peut causer d'afflictions à l'âme. Les paroles impudiques se peuvent comparer aux épines dont il la frappe. Si tu n'es point sincère, si ton cœur et ta langue ne sont point d'accord, tu foules aux pieds cette noble épouse. Si le corps précipite l'âme dans la fange, c'est-à-dire s'il la conduit au péché, et s'il ne la purifie pas ensuite à une source limpide, Dieu rejette loin de lui avec dégoût l'homme qui s'est ainsi comme pétrifié.

XLI. — WOLFRAM.

« L'époux qui conduit sa femme vers une source pure, pour reproduire l'image obscure dont ta bouche s'est servie, c'est un homme doué de sagesse. La fange et l'ordure me représentent les péchés. La source limpide, c'est un digne et saint prêtre. Quiconque veut se préserver des flammes de l'enfer, doit se repentir et expier ses péchés comme le prêtre l'ordonne : c'est ainsi qu'il peut reconquérir la faveur du Roi céleste qui lui a donné sa fille en mariage. Si quelqu'un se dit plus habile que moi, qu'il achève mieux ton édifice ! »

XLII. — WALTHER.

« Tu devines si merveilleusement les énigmes, que je ne puis empêcher les larmes de remplir mes yeux. En vérité,

c'est un ange plein de sagesse qui a voulu qu'Henri d'Ofterdingen commençât cette lutte qui a fait jaillir une telle source de science, et qui t'a amené, savant maître, dans ce pays. Moi, qui me nomme Walther von der Vogelweide, je n'ai jamais entendu de chants où l'on pénétrât si bien les vérités les plus sublimes comme les plus profondes : mon cœur en est enflammé d'enthousiasme, comme le feu consume une paille légère. »

Troisième énigme. — Les brebis et les bergers.

XLIII. — WOLFRAM [1].

« Des brebis paissaient dans un pré, sous la garde de cinq bergers, dont le nombre était égal à celui des brebis [2]. Or écoutez l'étrange aventure : deux de ces bergers se-

[1] Le manuscrit de Würzburg, aujourd'hui à la Bibliothèque royale de Munich, met cette énigme dans la bouche de Klinsor, et M. Simrock se range à cette opinion. Le manuscrit de Manesse, au contraire, l'attribue à Wolfram. J'aurais sans doute hésité à suivre cette dernière indication, si notre poëme n'avait pas contenu d'autres énigmes attribuées à Wolfram, et si celui-ci n'avait fait que résoudre celles que Klinsor lui propose. Mais nous verrons plus loin Wolfram prendre à son tour le rôle d'agresseur, et proposer à Klinsor d'autres énigmes, celle du chasseur, et celle du roi d'Angleterre, qui sert d'introduction au *Lohengrin*. Si donc il faut reconnaître que Wolfram prend quelquefois l'initiative de l'attaque, je ne vois pas pourquoi l'on ne suivrait pas l'indication de Manesse, qui m'inspire en général plus de confiance que les autres manuscrits.

[2] D'après les manuscrits d'Iéna et de Würzburg, les bergers seraient cinq fois aussi nombreux que les brebis, ce qui est évidemment une erreur, puisque la strophe suivante nous dit que les bergers sont au nombre de cinq.

maient sur le gazon de pleines poignées de sel; l'un des deux, qui était une femme, s'appelait Tw [1], et portait sur l'épaule des houlettes en forme de bâtons recourbés. Ils montrèrent aux autres bergers un dragon terrible et affamé qui dévorait les brebis dans la forêt voisine de la prairie. Ceux-ci épouvantés détournèrent les brebis en les alléchant par le goût du sel, en sorte qu'elles furent dérobées à leur véritable maître.

XLIV. — WOLFRAM.

« Si l'on ne fait disparaître cette traînée de sel, le troisième berger est capable d'attirer méchamment les brebis vers le fleuve et de les y précipiter [2]. Près de lui se tiennent deux femmes, en sorte que les bergers sont au nombre de cinq. Ces femmes s'écrièrent : « Venez à notre « aide, et voyez ce qui nous arrive : ces deux bergers « veulent nous ravir nos brebis, ce qui nous cause une « vive affliction. » La sixième répondit, sans vouloir calmer leur colère : « Ces brebis se nourrissent d'un sel qui « se changera pour elles en fiel amer : elles sont perdues « si je les abandonne. »

XLV. — WOLFRAM.

« La cinquième femme est de noble naissance ; auprès d'elle et de ses compagnes se tient la sixième, une ba-

[1] D'après le manuscrit d'Iéna, *Tuye* : nous examinerons, sous la str. XLV, ce que peut signifier ce singulier nom.

[2] Le texte de toute cette énigme est très-altéré, particulièrement dans cette strophe : le style est embarrassé, parfois incohérent, et, dans l'impossibilité de trouver une traduction précise, j'ai été souvent forcé d'interpréter par conjecture.

guette à la main. Toutes cherchaient à reprendre leurs brebis. Alors la femme aux bâtons recourbés s'approcha d'elles par derrière; mais cela ne servit de rien [1]. . .
. . . . »

Quatrième énigme. — Les quatre sonneurs de trompette.

XLVI. — KLINSOR [2].

« Je vais maintenant dépeindre une danse toute brillante de chevaliers, de nobles dames, de belles jeunes filles

[1] Cette strophe ne nous est donnée que par le manuscrit de Würzburg ; les derniers vers, qui contenaient la fin de l'énigme, manquent complétement, ainsi que la solution de l'énigme, qui devait remplir les trois strophes suivantes. — Il est très-difficile, avec cette lacune finale et les nombreuses altérations que présente tout le texte, de donner une explication satisfaisante de cette énigme. Néanmoins, s'il n'est pas possible de se rendre compte des détails de l'allégorie et de leur signification précise, on peut du moins en saisir le sens général. Les brebis, gardées par plusieurs bergers, dont les uns veulent les retenir dans la bonne voie, tandis que les autres cherchent à les détourner de leur maitre, soit en les alléchant par le sel qu'ils sèment devant elles, soit en les effrayant par la présence d'un dragon, représentent évidemment les hommes, retenus dans le devoir par les anges à qui est confiée la garde de leurs âmes, et entraînés dans le péché, tantôt par la crainte des dangers, tantôt par l'appât des plaisirs du monde, dont les démons se servent pour les induire en tentation. — Quant au personnage allégorique, désigné comme une femme, que les manuscrits de Manesse et de Würzburg appellent *Tw*, et celui d'Iéna *Tuye*, M. Simrock conjecture que ce nom étrange pourrait être une abréviation de *Twîvel*, altération de *Zwîvel*, *Zweifel*, qui signifie le doute, l'incrédulité; ce pourrait être encore une altération de *Tiuvel*, *Teufel*, qui signifie le diable. Mais, ni dans l'explication de M. Simrock, ni dans la mienne, on ne comprend comment ce personnage est une femme : car les deux noms proposés, *Zweifel* aussi bien que *Teufel*, sont du genre masculin.

[2] Nos trois str. XLVI, XLVII et XLVIII, qui se suivent dans le manus-

et de braves écuyers. Écoutez la merveilleuse histoire : une illustre compagnie se tient à l'entour, et huit maîtres-chanteurs en disent les louanges[1]. Eh bien, homme am-

crit de Manesse, y sont évidemment égarées : car ce manuscrit les range à une place où elles sont dépourvues de sens, n'ayant aucune analogie ni avec les strophes qui les précèdent, qui sont celles où Wolfram et Klinsor, au moment de terminer la lutte, échangent des paroles de courtoisie, ni avec celles qui les suivent, qui commencent notre appendice III, écrit dans le ton du landgrave de Thuringe. M. Simrock a bien compris que nos deux str. XLVI et XLVII se rattachent à l'énigme des sonneurs de trompette : l'allégorie de la danse, dont parle notre strophe, et dont il est aussi question dans les str. L et LI, ne laisse aucun doute à cet égard. Seulement M. Simrock range ces deux strophes à la fin de l'énigme. Je crois au contraire qu'elles en forment le début : car il est plus naturel de penser que Klinsor fait allusion à cette allégorie d'une danse avant d'avoir exposé son énigme, que de supposer qu'il en reparle encore après que cette allégorie a été devinée et expliquée par Wolfram.

[1] *In prisent ahte meister klingesære.* Ce vers, fort obscur, a beaucoup embarrassé les commentateurs. L'explication que j'en donne me paraît la seule raisonnable : *ahte* n'est autre chose que *acht*, qui signifie huit, et qu'on retrouvera sous cette forme *ahte* dans la str. CXXX (30[e] du *Lohengrin*, et 61[e] de Manesse); *klingesære* est un nom commun qui veut dire musicien, chanteur, poëte, comme on le verra pour le mot *klenisære* dans la str. CXXVII (26[e] du *Lohengrin*). Toutes les autres traductions qu'on a voulu en donner sont évidemment forcées : ainsi on a ajouté un *s* devant *ahte*, et on en a fait un mot *sachte*, dont MM. Ettmüller et Simrock ont donné deux explications bien différentes, mais également invraisemblables; puis on a intercalé une virgule entre *ahte* et *meister*, et on a fait de *meister klingesære* une interpellation que le poëte adresserait à son interlocuteur; enfin M. Simrock, dans l'espérance d'y trouver une preuve à l'appui de son opinion, d'après laquelle Klinsor ne serait qu'un être fabuleux, dont le nom serait symbolique, a voulu voir dans *klingesære* un nom propre, qui serait, non pas une altération, mais bien la forme primitive du nom de Klinsor; et il en a conclu que, puisque Klinsor est interpellé dans ce vers, notre strophe doit être mise dans la bouche de Wolfram, malgré l'indication de Manesse qui inscrit en tête le nom de « *Klingsór.* » Cet enchaînement de suppositions me paraît inadmissible. Pour qu'on eût le droit de contredire l'indication du manuscrit qui attribue cette strophe à Klinsor, il faudrait que le texte, pris dans son sens le plus naturel, montrât que ce ne peut pas être Klinsor qui parle. Or ce n'est au contraire qu'en détournant la phrase de son sens naturel, en intércalant une lettre, en

bitieux, si l'on te déterminait à entrer dans cette danse, dusses-tu commettre un grand crime aux yeux de tous, l'on t'en saurait un gré infini. »

XLVII. — WOLFRAM.

« Ton intelligence est celle d'un enfant. Dieu et la Sainte Vierge sa Mère ne sont point aveugles : ils nous voient du haut des cieux, et leurs regards traversent même les pierres. La troupe des saints et des anges plane aussi bien plus haut que le cortége de cette danse : c'est donc en leur présence que tu te livres au péché. Si tu n'as pas cette conviction que leurs yeux peuvent te voir, ton incrédulité te privera du salut. Qui donc parlerait en ta faveur? ils sont tous irrités contre toi : ainsi ton corps ni ton âme n'auront plus de salut à attendre. »

XLVIII. — KLINSOR [1].

« Gloire au genre humain! gloire à la Sainte Vierge qui devint la Mère de Dieu! Pour nous sauver, Dieu a

supposant une ponctuation, et en donnant au mot *klingesære* une signification dont il n'y a pas d'exemple, qu'on arrive à ce résultat. Le manuscrit de Manesse, qui donne le nom de Klinsor sous diverses formes, *Klinsór*, *Klingsór*, *Klingesór*, ne le donne pas une fois sous celle de *klingesære;* aussi M. von der Hagen a-t-il écrit ce dernier mot sans lettre majuscule. J'ajoute que les premiers mots de la strophe suivante semblent indiquer le debut d'une réponse de Wolfram, plutôt que la suite d'un discours. Enfin cette prétention de voir dans *klingesære* un nom propre est d'autant plus étrange, qu'on retrouve plus loin dans la str. CXXVII (26e du *Lohengrin*), le mot *klenisære*, qui, de l'aveu de M. Simrock, est le même mot que *klingesære*, et que cette fois M. Simrock a été forcé de n'y voir qu'un nom commun au pluriel, qu'il a traduit par *Spielleute*, c'est-à-dire musiciens, chanteurs, poëtes.

[1] Comme je l'ai déjà dit, le manuscrit de Manesse range cette strophe

revêtu la forme humaine et s'est fait l'enfant de la Vierge. Et voyez : comme les rayons du soleil traversent le cristal, de même la divinité pénétra tout son être lorsqu'elle fut Mère de Dieu ; si je suis habile en la science des maîtres et si je ne m'abuse, le Saint-Esprit qui était en elle brilla par tous ses pores et l'enveloppa d'une auréole lumineuse. Elle enfanta dans la douleur, afin de servir de modèle à toutes les femmes.

XLIX. — KLINSOR.

« Ce que j'ai pu lire dans les astres lorsque le ciel était clair et sans nuages, a toujours dirigé mes pensées vers les Indes. Connais-tu le livre que saint Brandan l'Écossais[1]

à la suite des deux précédentes, et l'enchainement des idées me fait croire qu'elle s'y rattache en effet. Wolfram vient de rappeler à Klinsor que Dieu et la Sainte Vierge voient tous ses actes : en réponse à ces paroles, Klinsor, qui, dans tout le poëme, ne perd pas une occasion de se déclarer bon chrétien, précisément parce que sa qualité de magicien et son séjour en Orient pouvaient en faire douter, proclame bien haut son culte pour la Mère de Dieu. M. Simrock, qui sans doute n'a pas saisi cet enchainement d'idées, a reporté au contraire cette strophe dans l'énigme du chasseur, non pas, il le dit lui-même, que cette place puisse lui être rigoureusement assignée, mais uniquement parce que le sujet de cette énigme permet de l'y faire entrer sans disparate. Je trouve dès lors plus sage de la maintenir à la place que lui donne Manesse, et qui semble lui convenir mieux encore qu'aucune autre place : car le lien logique qui parait unir ces trois strophes permet de supposer que si elles se sont égarées, elles se sont égarées ensemble, et qu'elles ne doivent pas être séparées.

[1] Saint Brandan, dont l'Église célèbre la fête le 16 mai, vivait en Irlande vers l'an 570. Dans la géographie du moyen âge, on confondait souvent l'Irlande et l'Écosse. La légende de saint Brandan et de ses voyages était très-populaire au moyen âge : aussi il en est plusieurs fois question dans notre poëme, et nous aurons à en reparler sous la str. CXII. Quant à l'histoire du livre trouvé sur la langue d'un bœuf, elle n'existe pas dans la légende primitive, non plus que la rencontre faite par saint Brandan des quatre anges qui doivent sonner de la trompette à la fin du monde, et que la belle description du jugement dernier

trouva sur la langue d'un bœuf? Si tu réponds à ma question, tu seras digne d'éloges. Saint Brandan, dans ses voyages, rencontra un jour quatre serviteurs, qu'il fut contraint de quitter à la place même où il les trouva : car ni par ses prières, ni par ses menaces d'anathème, ce saint, illustre et savant homme, ne put déterminer aucun d'eux à déposer la trompette qu'il portait à sa bouche[1].

L. — KLINSOR.

« Saint Brandan, arrivé en Grèce, écrivit de sa propre main une lettre pour expliquer par quel miracle il avait reconnu dans ces sonneurs de trompette des serviteurs de Dieu, des messagers de ses secrets desseins : leur aspect était sévère, et leurs visages ne connaissaient pas le rire. Cette lettre, je l'ai retrouvée dans les astres; mais ma science m'a fait ici défaut, l'écriture de la lettre s'est effacée devant mes yeux, et avec toutes les forces de mon intelligence je n'ai pu pénétrer ce secret[2] et découvrir à quelle sorte de danse présidaient ces musiciens. »

LI. — WOLFRAM[3].

« Cette danse, je saurai bien te l'expliquer. Quand Dieu

que le poëte fait à cette occasion; ces deux circonstances sont donc sans doute de l'invention de l'auteur du *Tournoi poétique de la Wartburg*, qui a donné à la dernière un si riche développement.

[1] Le texte allemand, dans cette strophe et les suivantes, emploie tour à tour les mots *Pfeife*, *Posaune*, *Horn*, qui désignent différents instruments, mais qui signifient tous, dans cette énigme, la trompette dont les anges sonneront au jugement dernier : aussi n'ai-je employé que l'expression consacrée de *trompette*.

[2] Klinsor ne feint de n'avoir pu lire la lettre de saint Brandan que pour inviter Wolfram à expliquer l'énigme.

[3] Notre str. LI est la dernière de trois strophes que le copiste du ma-

a dit une fois : « Sonnez la trompette, » aussitôt c'en est fait, le son en retentit à l'oreille de tous les hommes : sur-le-champ nous ressuscitons, et nous comparaissons devant le tribunal du Dieu qui a souffert la mort pour notre rédemption. Chacun de nous apporte ses péchés au pied de ce tribunal; et quand la danse est finie, l'on voit s'acheminer deux cortéges, l'un vers l'éternité, l'autre vers l'enfer et ses peines qui n'ont point de fin; et pour ces derniers, nulle branche de salut ne viendra plus jamais s'offrir à leur espérance.

LII. — WOLFRAM.

« Si tu ne cherches pas à te jouer de moi, Klinsor, et si c'est le désir de t'instruire qui dicte tes questions, je vais te dire une étrange aventure. Brandan devait voyager jusqu'à ce que Dieu lui eût révélé sa bonté infinie. Or un ange apparut au saint homme et lui dit : « Brandan, si tu « ne t'attires pas la colère de Dieu, tu pourras retrouver « ta jeunesse ; remarque bien quand tu verras briller deux « lumières : ce seront les yeux d'un bœuf, et sur la langue « de ce bœuf tu trouveras un livre [1]. »

nuscrit de Manesse a rejetées à la fin du poëme, uniquement parce qu'il ne savait où les mettre. M. Simrock a compris qu'elle se rapportait à notre quatrième énigme, et l'a restituée à cette place, la seule qui lui convienne. Dans la str. XLVI, que j'ai cru devoir rétablir en tête de l'énigme, Klinsor a annoncé qu'il allait dépeindre une danse à laquelle prenaient part toute espèce de personnes, hommes, femmes, jeunes filles; dans la str. L, continuant la même image, il a demandé à Wolfram quelle était cette danse à laquelle présidaient les sonneurs de trompette. Et Wolfram répond ici : cette danse mène les uns au ciel, les autres en enfer.

[1] V. la str. CXII.

LIII. — KLINSOR.

« En vérité, tu m'as deviné juste. Mais veux-tu que je te dise à quel heureux artifice tu dois cette science et cette habileté que l'on se plaît à te reconnaître? Ton bon ange marche à tes côtés, et éloigne de toi ton mauvais esprit, en sorte que celui-ci ne peut plus ni te voir ni t'entendre. Mais le démon jette sur ton intelligence une sorte de fièvre quartaine qui atteint ton génie poétique, si bien que tous les quatre jours il parvient à troubler tes discours et tes chants sublimes, jusqu'à ce que l'ange l'écarte de nouveau de toi [1].

LIV. — KLINSOR.

« Dis-moi sans détour et sur ton âme, si le quatrième jour tu n'es pas contraint de renoncer à tes chants? Il faut que tu me l'avoues ici à l'instant même : car si tu cherches à le dissimuler, l'on croira que je ne suis pas un habile et savant maître. Il faut donc que le prince voie de ses propres yeux à quel point le diable est sans puissance et banni loin de toi pendant quatre jours de la semaine. »

[1] C'était une croyance générale au moyen âge, que chaque homme avait son bon et son mauvais génie. Klinsor émet ici le soupçon que Wolfram ne triomphe de lui que grâce à l'appui de son ange gardien, et ajoute que le bon et le mauvais esprit se partagent l'empire, de telle manière que trois ou quatre jours appartiennent au premier, contre un seul jour au second, en sorte que le quatrième jour Wolfram doit cesser d'être invincible. Et Wolfram lui-même, dans la strophe suivante, avec la loyauté chevaleresque qui fait le fond de son caractère, ne cherchera pas à le contester.

WOLFRAM.

« Je l'avouerai sur ma foi : tu as dit vrai, j'en conviens en toute sincérité[1]. »

En entendant ces paroles, les assistants s'écrièrent, et se plaignirent de ce que Wolfram se fût compromis par cet aveu.

LV. — KLINSOR.

« Combien ne dois-tu pas de reconnaissance à l'ange qui, par l'ordre de Dieu, prend soin de ton salut, et te préserve de la maligne perfidie avec laquelle le diable te paralyse et t'induit tous les jours à commettre les péchés capitaux? Lorsqu'un père qui s'efforce de donner à son fils le bonheur ne le trouve pas docile à ses conseils, sa douleur est celle d'un martyr. Eh bien, dis ton *Pater,* pour obéir à ton ange, qui te couvre d'une protection paternelle. Que tout chrétien entende mes paroles, et profite de la leçon! »

[1] Cette réponse naïve peint admirablement la modestie du chevalier chrétien, qui n'hésite pas à reporter à la protection du ciel tout l'honneur de sa victoire. Combien nous sommes loin de la jactance des guerriers d'Homère, et combien Wolfram est plus grand par cette simplicité qu'il ne l'eût été par des fanfaronnades! Si Klinsor a cru l'embarrasser en soulevant cette question, toute la ruse de son attaque devient vaine devant cette franchise. Si, comme tout l'indique, Wolfram n'est pas l'auteur de notre poëme, il faut reconnaître que cet auteur, quel qu'il soit, a merveilleusement compris le caractère de son héros, et nous représente le sire d'Eschenbach tel qu'on se le figure quand on a lu le *Parcival.*

LVI. — WOLFRAM.

« Tu veux savoir ce qu'il advint des sonneurs de trompette? Ces quatre nobles serviteurs embouchaient tous une trompette; l'un d'eux adressa la parole à saint Brandan, et de son côté le savant abbé leur dit : « Vous allez à l'ins-
« tant déposer vos trompettes : je vous l'ordonne sous
« peine d'anathème. Je veux que vous répondiez à ma ques-
« tion : que signifient ces trompettes? » L'ange répondit sans effroi : « Je ne crains pas le moins du monde tes
« anathèmes : nous écoutons ici, attendant qu'une parole
« retentisse. »

LVII. — WOLFRAM.

« L'abbé dit à l'ange : « Au nom de Dieu, dis-moi, com-
« ment se peut-il faire, à t'en croire, que vous deviez vous
« tenir ici tout prêts, en attendant une parole? » L'ange répondit : « Quand Dieu, en créant le monde, dit : « Que
« la lumière soit, » il nous ordonna d'attendre, la trom-
« pette en main, qu'il nous dît : « Sonnez la trompette! »
« Si nous déposions nos trompettes, au moment où cette
« parole retentirait, crois-moi sans en douter, nous per-
« drions pour jamais la faveur divine. »

LVIII. — WOLFRAM.

« L'abbé dit à l'ange : « Malheur, malheur à moi! Devez-
« vous donc ainsi vous tenir prêts à répondre à une parole

« jusqu'au jour où le genre humain finira tout entier? » L'ange regarda l'abbé, et, sans déposer sa trompette, lui répondit doucement : « Tu parles comme un insensé. « Pourquoi regardes-tu comme un châtiment la mort, que « l'âme accueille pourtant comme une délivrance? La « chair tombe et meurt pour quelque temps, elle devient « la pâture des vers; mais ensuite elle ressuscite, et alors « ni l'âme ni le corps ne périssent plus. »

LIX. — WOLFRAM.

— « Tu me parles d'un châtiment, dit saint Brandan; « mais ce châtiment, c'est-à-dire la mort, je sais s'il est « vrai que l'âme l'accueille avec joie : quant à moi, j'ai « toujours pensé que l'âme le regardait comme un mal. » — « Que dis-tu? repartit l'ange. L'âme sait pourtant bien « que le corps doit retourner à la terre, mais que celle-ci, « qui est sa mère, lui donnera une seconde fois la nais- « sance. Maintenant tu objectes que les oiseaux et les « poissons se nourrissent de chair, et tu demandes com- « ment cette chair pourra ressusciter? Eh bien, apprends « qu'aussitôt que le monde aura entendu le son de ma « trompette, l'océan rendra au jour les corps engloutis au « plus profond de ses flots. »

LX. — WOLFRAM.

— « Sur ta foi, reprit saint Brandan, dis-moi donc, puis- « que ta bouche ne connaît pas le mensonge : si ma mère « doit me donner une seconde fois la naissance, me por- « tera-t-elle encore dans son sein pendant quarante se-

« maines, comme elle l'a fait quand elle m'a mis au « monde? » L'ange répondit : « Ta sagesse est en dé- « faut. La mère d'Adam, c'était la terre : or vous êtes « pétris du même limon qu'Adam, et vous serez ce que « vous étiez autrefois. Si je dois me mettre en peine de « te répondre, poursuis le cours de tes questions, je t'y « invite. »

LXI. — WOLFRAM.

« L'abbé poursuivit : « Qu'arriverait-il, si tu sonnais de « la trompette, ainsi que tes trois compagnons qui se « tiennent auprès de toi dans la même attitude? » — « Je « vais te le dire, répondit l'ange. Si nous annoncions la « colère de Dieu par le son de ces trompettes, à l'instant « les anges périraient s'ils étaient mortels. Malgré la bonté « du Seigneur pour les douze Apôtres, si ma trompette « retentissait à leurs oreilles, tous ensemble redouteraient « les coups de la colère divine, et se réfugieraient aux « pieds de la Mère de Dieu. »

LXII. — WOLFRAM.

— « Mais quelle protection pourraient-ils trouver en « elle, demanda saint Brandan, alors qu'on verrait éclater « la colère de Dieu et que l'air serait tout embrasé par le « feu céleste? » L'ange repartit : « Je vais éclaircir à tes « yeux ce qui leur semble obscur. L'ange Gabriel a reçu « un ordre de la bouche même du Seigneur, et alors, s'a- « dressant à la Très-Sainte Vierge, il lui a dit : « Gloire « à toi, fille du salut! Dieu, qui t'a créée du limon de la

« terre, veut, pour honorer en toi la plus sainte des vierges,
« que tu le choisisses lui-même pour ton Fils : et, comme
« à sa Mère, il ne refusera jamais rien à tes demandes. »
« Eh bien, juge si ce n'est pas là une protection efficace ! »

LXIII. — WOLFRAM.

« L'abbé reprit : « Combien de fois feras-tu retentir ta
« trompette ? Dis-moi sans t'irriter, ô saint ange, quel
« effet produira le premier éclat de ses sons ? » — « Ce
« que produira le son de nos trompettes ? dit l'ange ; le
« voici : les éclats de la foudre y répondront du haut des
« airs, et le tonnerre retentira dans les nuages ; le contre-
« coup de ces sons terribles brisera tous les rochers. Alors
« jaillira un feu qui consumera la terre et les pierres ; un
« vent furieux soufflera sans relâche, en sorte que les
« montagnes se changeront en vallées, et que toute la
« terre deviendra aride et nue comme une aire. »

LXIV. — WOLFRAM.

« Saint Brandan continua : « Je te demanderais volon-
« tiers de sonner un peu de ta trompette, afin d'en enten-
« dre le son. » L'ange répondit avec bienveillance : « Les
« saints ni les anges n'oseraient me faire cette demande ;
« la sainte Mère de Dieu elle-même ne l'obtiendrait pas,
« si elle se joignait à eux pour m'en prier. Si j'étais un
« homme, ajouta l'ange, et que je pusse mourir, cette
« parole que tu as prononcée m'aurait foudroyé. Je ne
« cesserai jamais de m'étonner de l'avoir entendu sortir de
« ta bouche. »

LXV. — WOLFRAM.

— « Seigneur, dit le saint et illustre abbé, si j'ai péché, « je m'en repens, et je suis prêt à en subir la peine. » L'ange repartit : « S'il te convient d'obtenir une réponse « à toutes tes questions, tu as bien plus beau jeu que moi. « La harpe fait entendre des sons harmonieux, si l'on sait « en jouer d'après les règles : si donc ton intelligence n'est « pas celle d'un enfant, je te préviens que ma harpe a bien « des cordes que tu n'as pas encore fait vibrer : inter-« roge-la, si tu en es capable. »

LXVI. — WOLFRAM.

« Saint Brandan reprit : « Eh bien, que nous arrivera-« t-il quand tu sonneras de la trompette pour la seconde « fois [1] ? je désirerais l'apprendre sans retard : car ce doit « être encore un merveilleux prodige. » L'ange répondit : « Tu dis vrai : proclame donc en mon nom et annonce à « tout l'univers que, au second coup de ma trompette, cha-« que âme retrouvera son époux, c'est-à-dire le corps au-« quel Dieu l'a unie légitimement. Et cette union peut « devenir pour les pauvres âmes un sujet de douleur : car « si le corps s'abandonne au péché, et s'il ne l'expie ni « par le repentir ni par la pénitence, Dieu n'aura point « pitié de l'âme au jour du jugement. »

[1] Le texte allemand dit : « pour la première fois. » Mais c'est une erreur de copiste : car saint Brandan a déjà demandé et appris ce qui se passerait quand sonnerait pour la première fois la trompette des anges (str. LXIII); il ne peut donc être ici question que du moment où elle retentira pour la seconde fois. Aussi ai-je corrigé le texte comme l'ont déjà fait MM. Ettmüller et Simrock.

LXVII. — WOLFRAM.

« Je t'ai expliqué [1] qui sont les quatre serviteurs. Maintenant je sais encore ce que Dieu fera ensuite : il séparera les bons des méchants ; pour cela, trois paroles suffiront. Alors l'on verra les méchants entraînés dans le cortége de Lucifer ; alors bien des pères maudiront leurs enfants ; et les enfants répondront : « Malheur à toi, mon père, mal-« heur à toi, ma mère, malheur à vous deux, qui par vos « mauvais exemples m'avez éloigné de Dieu et avez fait de « moi la proie du diable ! » Aucune parole humaine ne pourrait exprimer leur souffrance.

LXVIII. — WOLFRAM.

« Quant à ceux qui sont à la droite du Seigneur, apprenez quelles joies leur sont réservées. Leurs yeux verront les splendeurs du ciel ; et tout cela n'est rien encore : Dieu le Tout-Puissant les mettra au nombre de ses enfants, et chacun d'eux deviendra plus beau que le soleil. Et l'ange qui avait mission de protéger chaque homme louera ses vertus, et lui dira : « Tu as bien fait, en vérité, de te con-« duire sur la terre d'après mes conseils ! Tu vois main-« tenant que j'ai su te bien diriger ! »

[1] Le manuscrit dit : « Tu m'as expliqué..., » et en conséquence M. von der Hagen met cette strophe et la suivante dans la bouche de Klinsor. Pourtant la marche du poëme paraît bien indiquer que Wolfram conserve la parole jusqu'à la fin de l'énigme, pour achever sa description déjà commencée du jugement dernier. J'ai donc suivi la correction adoptée par MM. Ettmüller et Simrock, en lisant : « *Ich hân dir,* » au lieu de « *Du has mir.* »

Cinquième énigme. — Le chasseur.

LXIX. — WOLFRAM.

« Un chasseur battait la campagne, suivant la trace de toute sorte de gibier, et mettant son chien sur la piste. Il cherchait à prendre des animaux tant privés que sauvages, et, après avoir suivi plusieurs pistes, grâce à son adresse, il en prit un grand nombre. S'il est vrai qu'aucune énigme n'est trop difficile pour toi, et qu'à toutes tu peux donner une réponse, Klinsor, dis-moi ce que c'est que le chasseur ; si tu nommes aussi le chien, en vérité tu es un savant maître. J'ajouterai que le chasseur ne cherche rien d'autre que ce qu'un médecin désire. Eh bien, dans ta colère de ne pouvoir me deviner, tu dis que c'est aussi impossible que de mettre le feu au Rhin [1] !

LXX. — WOLFRAM.

« Le chasseur arriva dans une vaste forêt, et aussitôt son chien, en aboyant, lui signala une piste ; il trouva en effet un animal qui fut tout effrayé. Il vit une guenon s'enfuir devant lui : il lâcha aussitôt le chien qu'il tenait en laisse. La guenon portait dans ses deux bras ses deux petits : épouvantée par le bruit, elle voulut jeter loin d'elle celui de ses petits qu'elle aimait le moins ; mais il se cramponna à son cou ; elle ne put l'en détacher, quelque odieux qu'il

[1] Proverbe allemand.

lui fût, et de fatigue elle laissa tomber celui de ses petits qu'elle préférait.

LXXI. — WOLFRAM.

« Cet animal perdit aussitôt la vie ; mais le moins aimé des petits s'échappa comme par miracle, et ni chasseur ni chien ne purent le prendre, quelque désir qu'ils en eussent. Klinsor, puisque tu parles avec autant de facilité que si tu possédais huit langues dans ta bouche, dis-moi quel est ce moins aimé des petits, explique-moi toute l'énigme, explique-la ici même devant le landgrave de Thuringe, dont les vertus surpassent celles de tous les princes qui vivent sur la terre ; Henri d'Ofterdingen voulait lui égaler un autre prince, mais ses chants ont menti quand il lui a comparé le duc d'Autriche. »

LXXII. — OFTERDINGEN.

« Le chasseur qui veut poursuivre un dragon doit être doué d'une habileté sans pareille : car le dragon peut causer beaucoup de peine aux chasseurs maladroits. Mon cœur est enflammé de colère ! Pourquoi t'ai-je fait venir de Hongrie, maître Klinsor, si ce n'est pour répondre en mon nom à ces nobles et puissants princes ? Cinq chiens de chasse se sont réunis pour m'attaquer, et se gonflent d'orgueil [1] : si tu recules devant eux, que Dieu me soit en aide ! je leur ferai tête moi-même comme un dragon, je

[1] Ofterdingen désigne ainsi ses cinq adversaires de la première partie : le Schreiber, Biterolf, Reinmar, Wolfram et Walther.

briserai leurs efforts, et je changerai leur attaque en une déroute !

LXXIII. — OFTERDINGEN.

« Cette nouvelle insulte, je la vengerai avec la férocité d'un ours. Stempfel, bourreau d'Eisenach, reviens ici dans les mêmes dispositions que jadis, lorsque je chantai sous le tranchant de ton glaive, et que Walther me fit boire un fiel amer dans un breuvage de miel ! Kefernberg, Limburg, loyal chevalier, toi qui es issu d'une race de princes et dont la noblesse égale celle des rois, je te prends aujourd'hui pour arbitre [1] ! Car le prince de Bavière a dit que ton

[1] Les trois arbitres qu'Ofterdingen avait choisis dans la première partie s'étant tournés contre lui et étant devenus ses adversaires, il est forcé d'en choisir un autre pour juger le nouveau combat que, dans son impatience, il veut soutenir lui-même, ne trouvant pas que Klinsor se défende assez bien contre Wolfram, et il désigne en cette qualité le comte de Kefernberg. La famille comtale de ce nom, éteinte en 1583, avait son château près d'Arnstadt en Thuringe : un de ses membres, le comte Gunther, était en 1190 à la croisade avec le landgrave Louis V. Dans l'opinion de MM. Ettmüller et Simrock, Ofterdingen, malgré les deux noms qu'il emploie, ne désigne ici qu'un arbitre, qui est le comte de Kefernberg, seigneur de Limburg ; c'est en effet ce que semble indiquer la construction de la phrase. D'après M. von der Hagen, au contraire, il y aurait ici deux arbitres, dont l'un serait le comte de Kefernberg, et l'autre l'échanson de Limburg, chevalier-poëte dont la collection de Manesse contient les œuvres. Enfin, d'après Zeune, l'un des arbitres serait bien l'échanson de Limburg, et l'autre le chevalier de Kürenberg, dont les poésies se trouvent également dans la collection de Manesse, et dont le nom (*Kherenberc*) se serait trouvé altéré dans notre texte en celui de *Kebernberc ;* cette dernière conjecture est tout à fait invraisemblable : car les expressions de « race de princes » et de « noblesse égale à celle des rois, » qui peuvent s'appliquer au comte de Kefernberg, ne conviendraient nullement au simple chevalier de Kürenberg. — Le duc de Bavière dont il est question ici doit être, ou le célèbre Henri le Lion, ou Otton de Wittelsbach, à qui le duché de Bavière fut donné par Frédéric Barberousse.

courage est celui d'un lion et ta pureté celle d'une jeune fille. Maintiens donc le droit, et fais justice de celui qui succombera! »

LXXIV. — KLINSOR.

« Henri d'Ofterdingen, silence! je saurai bien te trouver une belle route et une issue facile, si tu me laisses gouverner ta cause, en sorte que nous n'attirions point sur nous la colère de l'illustre landgrave de Thuringe, et que nous conservions la faveur de ce noble prince. Basiant[1], le sage de Constantinople, ne me laissera point succomber: il ne serait point embarrassé pour expliquer comment un flot puissant soutient toute la terre dans l'espace; mais qui soulève ce flot? c'est à cette question que l'on reconnaîtra qui mérite le nom de maître.

LXXV. — KLINSOR.

« L'on me blâmerait à bon droit, si je ne te disais, Wolfram, quel est le chasseur qui conduit le chien dont tu as parlé. Le chasseur, c'est une puissante créature; les serments que j'ai faits, je les maintiendrai même en sa présence[2]. Cette créature n'a jamais manqué en rien à sa mission: elle avertit l'humanité, comme elle doit le faire; elle est le champion de Dieu; et quoique les insensés redoutent sa venue, elle a pourtant droit aux louanges. Voilà quel est le chasseur: si tu n'en conviens pas à l'instant, je vais te le dire plus clairement à la face de tous.

[1] Nom d'un magicien de Constantinople.

[2] C'est-à-dire: je tiendrai mes serments jusqu'à la mort.

LXXVI. — KLINSOR.

« Noble et puissant prince de Thuringe, toi qui es semblable au lion et à l'aigle, si ce langage te paraît obscur, je vais te l'expliquer à fond et y répandre la lumière. Le chasseur s'appelle la mort ; la mort conduit en laisse toute espèce de maladies : c'est là le chien dont parlait Wolfram. Elle te donne la chasse au moyen d'une maladie qu'elle lance à ta poursuite, afin que tu expies tes péchés par la confession ; c'est donc pour ton bien qu'elle le fait. C'est pour t'améliorer qu'elle te donne cet avertissement solennel ; puis le chasseur vient en aide à son chien, et te fait tomber sous ses coups.

LXXVII. — KLINSOR.

« Les passions perdent l'âme, et précipitent hommes et femmes, l'humanité en masse, dans les flammes de l'enfer. Il se trouve pourtant des hommes qui combattent incessamment leurs propres passions : Savelon [1], le sage de Babylone, me l'a assuré. Les passions viennent en aide au diable, et lui permettent d'exercer sur toi sa colère et ses vengeances. Je vais t'enseigner ce qui peut te mettre à l'abri de ses attaques : c'est la modestie, c'est la réflexion, ce sont les nobles qualités de l'homme : si tu possèdes ces vertus, elles te délivreront des chaînes de l'enfer.

[1] Savelon est cet enchanteur de Babylone que nous verrons nommé *Zabulon* dans l'appendice III.

LXXVIII. — KLINSOR.

« Loyal et fidèle chasseur, je sais qu'il existe des hommes que tu avertis plus de dix fois, détournant toujours ton chien de leur piste. Quand tu veux épargner quelque temps encore l'animal que tu poursuis, tu abandonnes la piste, et tu cherches une autre proie ; en sorte que ni jeunes ni vieux ne peuvent t'échapper. Bien souvent, malgré ta colère, tu pardonnes au méchant ; mais quand le gibier ne se laisse point prendre et tient tête trop longtemps à ton chien, tu le frappes et tu en fais la proie de Lucifer.

LXXIX. — KLINSOR.

« Noble prince, je ne t'ai point dit qui sont les deux petits que la guenon porte dans ses bras : permets donc, seigneur, que je te l'apprenne encore. La guenon te représente tout homme : quand la mort lui donne la chasse et lance son chien à sa poursuite, il voudrait bien rejeter loin de lui ses péchés. Mais cet enfant qu'il déteste, il ne peut le rejeter de ses bras, à cause de l'affection qu'il porte au meilleur de ses enfants : aussi c'est son enfant chéri qu'il laisse échapper de fatigue, et l'autre enfant, qui est le péché, s'en va dans l'enfer avec le pécheur qui a dérobé une âme à Dieu.

LXXX. — KLINSOR.

« Comprenez maintenant cette image : l'enfant qu'il déteste le suit dans sa fuite, et le prive de toute joie. Cette

merveilleuse histoire, vous devez l'appliquer à l'âme. Cet enfant détesté, c'est une vie chargée de péchés. Si tu n'accomplis point la pénitence que les prêtres t'imposent, ton péché est maudit et banni du royaume des cieux. Mais Dieu, dans sa miséricorde, pardonne à ceux qui expient leurs péchés par le repentir : car nos péchés l'ont contraint à devenir le Fils d'une Vierge. . . . . . . [1].

Sixième énigme. — Le trône de Salomon.

LXXXI. — KLINSOR.

« Le puissant roi Salomon se fit construire un trône élevé, magnifiquement travaillé dans l'or et l'ivoire. Six degrés y conduisaient de chaque côté du trône, et douze jeunes lions étaient couchés sur ces degrés, à droite et à gauche. Remarque bien, poëte, ce que signifie cette énigme. Deux grands lions se tenaient seuls aux deux côtés du trône, qu'entouraient deux bras splendidement ornés. Sur le trône était assis le riche et puissant roi Salomon. »

LXXXII. — WOLFRAM.

« Eh bien, poëte, écoute sans colère ma réponse. C'est le Très-Haut, c'est Dieu le Tout-Puissant qui est assis sur le trône; ce trône richement orné, c'est la Mère de Dieu.

[1] Le dernier vers de la strophe et la fin de l'avant-dernier manquent ; leur signification était évidemment celle-ci : « Il a souffert pour nous, « et nous a sauvés de la damnation. »

L'or est le symbole de la puissance divine, et l'ivoire représente la pureté de la Vierge qui règne sur le royaume des cieux. Les douze lions, ce sont les douze apôtres. A droite du trône se tient l'ange Gabriel, un puissant lion, à gauche saint Jean l'Évangéliste. Les deux bras qui entourent le trône, ce sont Siméon et Joseph, qui reçurent le Christ dans leurs bras. Que ton orgueil s'abaisse donc! »

Septième énigme. — L'arbre de la croix[1].

LXXXIII. — KLINSOR.

« Un noble et bel arbre, cultivé avec un soin merveilleux, a grandi dans un jardin : ses racines ont pénétré jusqu'au fond de l'enfer ; sa cime touche au trône du haut duquel Dieu, dans sa bonté, accorde la récompense aux élus; ses branches s'étendent sur tout le jardin. L'arbre resplendit d'un vif éclat et est paré d'un riche feuillage. Du milieu de ce feuillage, les oiseaux font entendre leurs chants ; leurs accents sont doux, leurs voix sont pures, et un art merveilleux préside à leurs concerts.

LXXXIV. — KLINSOR.

« Au pied de l'arbre se tient un animal que, d'après son

[1] L'ordre des quatre strophes qui composent cette énigme est interverti dans le manuscrit d'Iéna. Le manuscrit de Colmar rétablit les deux premières dans l'ordre qui leur convient. Quant aux deux dernières, le sens exige aussi qu'on intervertisse leur rang : j'ai donc suivi l'ordre adopté par M. Simrock.

espèce, on nomme à bon droit Alistenier[1]. Il ne s'inquiète pas des fruits qui tombent de l'arbre, et que le soleil ou le vent en détache. Au contraire, les enfants de Dieu, ceux qu'inspire la sagesse, s'empressent de recueillir ces fruits : ils obéissent aux conseils de leur maître, qui, du haut de l'arbre, détache pour eux le fruit de la branche. Si quelqu'un peut me deviner cette énigme, je le proclame un lion, et devant lui je consens à n'être qu'un agneau; devant lui je veux garder un respectueux silence. »

LXXXV — WOLFRAM.

« Le jardin, c'est la chrétienté. Le noble et bel arbre, c'est la sainte croix : elle s'étend si loin en hauteur, en profondeur et en largeur, qu'elle embrasse et le ciel et l'abîme de l'enfer, au fond duquel le diable veille jour et nuit, plein de fureur d'y être précipité. Qui veut prospérer avec Dieu doit se couvrir de l'image de la croix et porter la croix dans sa main[2] : dût-il parcourir mille pays divers, la protection divine l'accompagne; il peut être assuré que le diable s'éloignera de lui.

LXXXVI. — WOLFRAM.

« Je m'attache maintenant à ces vastes branches que le noble arbre de la croix étend tout à l'entour, et que bien

[1] Le manuscrit de Colmar l'appelle *Gramasier;* j'ignore l'étymologie de ces deux noms, qui désignent le diable : on peut seulement conjecturer, comme le propose M. Simrock, que la signification d'*Alistenier* se trouve dans la syllabe *list*, qui veut dire ruse, mensonge.

[2] Ces mots paraissent être une allusion à la croisade, et une exhortation à y prendre part.

des mains portent au loin dans tout l'univers [1]. Quiconque se couvre de ces branches, est nuit et jour sous la garde de Dieu : par ce moyen, il frappe le diable comme d'un coup d'épée, et le débile courage du démon en est consterné d'épouvante. La croix a racheté les enfants d'Israël : ses racines ont pénétré à travers les flammes de l'enfer, et lui ont ravi ce qui est pur, ce qui appartient au ciel ; elles ont brisé les murs de la triste forteresse infernale. »

Apparition d'un mauvais esprit.
Lettre chaldéenne contre le clergé simoniaque.

LXXXVII. — KLINSOR [2].

« J'ai trouvé à Paris une savante école ; à Constantinople, les maîtres versés dans les sciences occultes m'ont ini-

[1] Encore une allusion aux croisades.

[2] Cette strophe est placée par le manuscrit de Manesse, sans aucun intitulé, à la suite de notre str. XLII, dans laquelle c'est Walther qui parle : aussi Uhland et M. Eichhoff l'ont également attribuée à Walther. Je pense, avec MM. von der Hagen et Simrock, que c'est une erreur. Les paroles de cette strophe, qui sont bien à leur place dans la bouche de Klinsor, seraient incompréhensibles dans celle de Walther, qui, étant chevalier chrétien et *laïque*, dans le sens que nous connaissons à ce mot, ne peut certainement pas dire qu'il ait étudié les sciences occultes dans les écoles de Paris, de Bagdad et de Babylone, ni qu'il ait été mahométan pendant trois ans. Klinsor est, au contraire, le seul personnage du tournoi poétique à qui de telles paroles puissent être attribuées, puisqu'il passa une partie de sa vie en Orient à étudier les sciences occultes, et que dans maintes autres strophes il invoque les noms de Basiant et de Zabulon, enchanteurs de Constantinople et de Babylone. Il est donc évident que notre strophe est égarée dans le manuscrit de Ma-

tié aux secrets de leur art; j'ai fréquenté auss l'école de Bagdad, et j'ai étudié cette sublime science à Babylone [1]. J'ai passé trois années dans la foi de Mahomet : ses doctrines étaient bien capables de détourner mon cœur des voies de la sagesse et de la vérité; car tout ce paganisme était une amère dérision. Prêtres de Rome, nous avons un dieu, et celui que nous célébrons ici est son petit-fils.

LXXXVIII. — KLINSOR.

« Basiant, le sage de Babylone [2], qui a su lire dans les astres comment on extrait l'or pur de l'alliage qui l'enveloppe, est semblable dans son essor à un petit épervier, tandis que ma science, semblable à un noble faucon, élève son vol bien au-dessus de la sienne. Et cependant Dieu, dont la puissance accomplit tous les miracles, Dieu, l'Etre immuable et souverain, a doué un simple laïque [3] de facultés supérieures aux nôtres. Mais contre cet adversaire je vais déployer toutes les ressources de ma science, pourvu que je reste un jour encore en vie : s'il parvient à sonder le fond de ma pensée, il pourra aussi facilement traverser la mer à pied sec.

nesse, et je crois qu'on ne peut mieux faire que de la rapprocher de notre str. LXXXVIII, qui n'en est séparée que par deux autres dans Manesse, et qui parle justement de Basiant. Il est naturel qu'au moment d'évoquer un démon, Klinsor parle de sa puissance magique et des enchanteurs dont il la tient.

[1] On comptait cinq écoles célèbres pour l'enseignement des sciences occultes : l'école de Merlin à Paris, l'école de Virgile à Naples, l'école de Basiant à Constantinople, l'école de Flegetanis à Bagdad, et l'école de Zabulon ou Savelon à Babylone.

[2] L'enchanteur Basiant est généralement considéré comme résidant à Constantinople, et non à Babylone.

[3] C'est-à-dire un homme non initié aux sciences occultes : c'est de Wolfram que Klinsor parle.

LXXXIX. — KLINSOR.

« Wolfram, je ne te tiens pas quitte : voyons quel est celui de nous qui l'emporte en habileté. Ma science saura bien jeter le trouble dans toute ton intelligence. Je m'emparerai de ton esprit, je le dirigerai vers mon but, je le ferai voyager en hauteur et en profondeur, absolument à ma volonté. Léviathan et tous ses compagnons[1] sauront me réduire toute ta science aux proportions d'un tour de passe-passe. Que Jésus, le Fils de la Vierge, notre Sauveur, me soit en aide! car sans son appui, nous ne serions tous que des aveugles : personne ne pourra ébranler ma foi. »

XC. — UN MAUVAIS ESPRIT[2].

« Vois, maître, ce qui est écrit là. Je suis un esprit qui ai été chassé du ciel, sans pourtant être jamais livré

[1] Ce sont des démons aux ordres de Klinsor, de même que le Nasion que nous verrons plus loin.

[2] Nos str. XC-CVI, qui ne se trouvent que dans les manuscrits d'Iéna et de Colmar, font l'objet, dans le livre de M. Simrock, d'un appendice spécial, distinct du poëme. Je suis parfaitement d'accord avec M. Simrock pour regarder ces strophes comme une interpolation postérieure à la composition du poëme primitif, et je pense que cet épisode d'un démon qui apporte une lettre écrite en chaldéen contre les prêtres simoniaques a été intercalé dans le poëme, dans la seconde moitié du treizième siècle, par un poëte gibelin, qui, pour populariser ce pamphlet contre les abus du clergé, l'a rattaché au sujet favori de cette époque, c'est-à-dire à la guerre de la Wartburg. Mais il n'en est pas moins évident que cette interpolation se reliait à notre poëme, puisque c'est à Klinsor qu'un mauvais esprit vient apporter cette lettre. Or, dans l'impossibilité où nous sommes de discerner d'une manière précise, dans le texte du

aux flammes de l'enfer. Celui qui pèse toutes choses dans la balance de sa justice, et qui joint à la toute-puissance une bonté et une miséricorde infinies, a jugé ma faute légère. « Mais, me direz-vous alors, comment « appartiens-tu à la race des démons? » Écoutez comment ce malheur m'est arrivé : j'ai connu l'orgueil, et comme je ne l'ai point combattu, j'ai été chassé de la troupe des anges.

XCI. — UN MAUVAIS ESPRIT.

« Eh bien, je jette les yeux sur la création! Le pain, que Dieu a fait à son image, de mauvais prêtres veulent aujourd'hui le vendre. Ils trafiquent du saint chrême : je le dis en vérité, c'est une cause de perdition pour bien des âmes; ils veulent en faire autant du baptême. A les entendre, tout cela n'est qu'une formalité; mais le pape devrait leur dire que leur conduite est contraire aux règles de l'Écriture. Assurément ils sont plus pervers encore que Judas, ces prêtres qui vendent Dieu pour un denier!

poëme, tout ce qui devait faire partie du texte primitif de tout ce qui a pu être ultérieurement interpolé, nous devons, ce me semble, admettre dans le poëme tout morceau, même interpolé, qui peut se rattacher à la lutte poétique. Quant à la place que nous devons donner à cet épisode, les trois strophes qui précèdent celle-ci me paraissent donner de précieuses indications. Klinsor, dans ces strophes, annonce que, ne pouvant venir à bout de son adversaire, il va déployer tout son pouvoir magique pour troubler son esprit : tout indique qu'il va faire apparaître un démon. Il ajoute en effet que Léviathan et ses compagnons vont venir à son secours. Je sais bien que M. Simrock applique ces expressions à l'apparition du démon Nasion qui vient peu après. Mais, s'il s'agissait de Nasion, Klinsor n'aurait pas désigné Léviathan comme le démon qu'il appelle à son aide. S'il prononce ce nom, c'est qu'indépendamment de Nasion, il fera apparaître un autre démon, nommé Léviathan, le même évidemment qui lui remet la lettre chaldéenne.

XCII. — UN MAUVAIS ESPRIT.

« Voilà les effets de l'avarice des prêtres; ce qui était libre autrefois, ils en ont fait leur propriété : je veux parler du saint chrême, du corps du Christ, de l'eau baptismale. Tout homme qui veut recevoir l'un de ces trois sacrements, doit pour chacun payer tribut à des pécheurs, et l'acheter avec de l'or. Aussi malheur à toi, prêtre, puisque tu te laisses aller à cette soif des trésors qui perdra ton âme dans la vie future ! Tu seras en récompense privé de ta part dans les félicités éternelles : car tu offenses le Roi des cieux.

XCIII. — UN MAUVAIS ESPRIT.

« Écoute, prêtre, tout ce qui t'a été donné : ton bénéfice t'appartient, et te suffirait si tu vivais selon les règles; pour le mériter, tu dois chanter et baptiser. Il y a plus : les produits des messes t'appartiennent aussi; va donc jour et nuit, pleurant sur les péchés des hommes; mais ne vends plus Dieu ni le saint chrême. Si tu te livres à ce trafic, il t'arrivera comme à huit prêtres[1] qui ont été précipités dans les abîmes de l'enfer et qui comparaîtront au dernier jour

[1] Les huit prêtres simoniaques que le poëte désigne comme ayant tenu à Mayence, sous l'inspiration des démons, un concile où fut établie la vénalité des choses saintes, sont : l'archevêque de Mayence, dont il ne dit pas le nom, ce qui nous laisse dans l'incertitude sur la date de ce concile; Conrad de Kastel, conseiller suprême de l'archevêque; le curé d'Aschaffenburg; Hartmann, curé d'Ingelheim; Louis, curé de Spire; Kerzendacht, curé de Bonn; et enfin les deux prêtres dont la str. XCVIII parle sans donner leurs noms.

devant le tribunal de Dieu, parce qu'ils ont commis le même crime à Mayence.

XCIV. — UN MAUVAIS ESPRIT.

« Mais cessez d'accabler le prêtre de vos reproches : il se fait plus de tort à lui-même qu'à vous quand il trafique avec vous du corps du Christ. Voyez s'il n'en sera point puni en enfer : il vous défend l'avarice, à laquelle il est lui-même adonné ; il vous défend aussi l'orgueil, qui conduit aux flammes éternelles. Klinsor, je ne t'en dis pas davantage : il faut que je disparaisse. Vois cette lettre que je te jette : ajoute foi à tout ce qui s'y trouve écrit; elle est en chaldéen, tu la traduiras en allemand [1]. »

XCV. — LETTRE CHALDÉENNE.

Produisez maintenant au grand jour le contenu de cette lettre :

« Celui qui le premier inventa ce honteux trafic auquel tant d'autres depuis se sont livrés, résidait à Aschaffenburg, dont il était curé. Cette criminelle idée lui fut inspirée par Auron [2], l'ennemi du baptême, dont les conseils ont conduit tant d'hommes à la démence. Radimant y était aussi, avec ses compagnons. Je t'en dirai davantage :

[1] Ici le démon disparaît en laissant la lettre à Klinsor.

[2] *Auron* et *Radimant* sont des noms de démons. Le manuscrit de Colmar altère ces noms, et substitue au premier celui de « *Cunrad von* « *Tauburg*. » Le copiste de ce manuscrit n'a sans doute pas compris qu'il s'agissait de démons, et a voulu en faire des personnages historiques, des prêtres simoniaques assistant à ce concile.

je m'inquiète peu de toutes leurs menaces; qu'ils m'envoient, s'ils le veulent, au ciel ou en enfer.

XCVI. — LETTRE CHALDÉENNE.

« Écoutez comment le curé d'Aschaffenburg perdit son âme : il fit venir Conrad de Kastel [1], conseiller suprême du siége de Mayence, et Hartmann d'Ingelheim, dont la langue perfide enseigna si souvent le mensonge. Alors les péchés capitaux grandirent et pullulèrent. Louis, curé de Spire, y vint également, ainsi que Kerzendacht de Bonn [2] : car sans eux ils n'auraient jamais pu accomplir leur dessein. C'est ainsi que l'esprit d'avarice s'empara des prêtres allemands. »

XCVII. — LETTRE CHALDÉENNE.

Écoutez ce que la lettre nous dit encore :

« Un concile fut convoqué à Mayence [3]; ils osèrent por-

[1] Le manuscrit de Colmar substitue à ce nom celui de « *Cunrad von* « *Tauburg.* »

[2] *Kerzendacht* est un nom forgé à plaisir, un sobriquet qui signifie mèche de cierge. Le manuscrit de Colmar substitue à ce nom ridicule celui de « *Herbüm von Cruczenach.* »

[3] On ignore quel peut être ce concile de Mayence où des prêtres simoniaques auraient résolu de trafiquer des choses saintes. Les commentateurs ont vainement tenté d'en fixer la date, dans l'espérance d'y trouver une donnée sur l'époque où a été composé le poëme du *Tournoi poétique*, ou tout au moins cette partie du poëme. M. Lucas pense qu'il pourrait être ici question d'un concile provincial qui fut tenu à Mayence en 1233, et par lequel l'archevêque Siegfried III fit ratifier une décision rendue par son chapitre métropolitain, qui levait un impôt du vingtième sur tous les bénéfices du diocèse. Mais il n'y a même pas d'analogie entre l'objet de ce concile et celui du concile simoniaque dont parle

ter leurs projets devant le prince, et lui dirent : « Seigneur, voilà ce que vous devez faire ; commencez cette « entreprise, accomplissez-la en temps utile, c'est une « œuvre convenable et avantageuse ; par là vous enrichirez « nos prêtres allemands. » L'archevêque répondit : « Je « l'ordonnerais volontiers, mais il nous manque une « chose : si vous n'avez pas pour vous les Frères Prêcheurs [1] et leur père gardien, ils s'opposeront au dernier « moment à vos projets. »

XCVIII. — LETTRE CHALDÉENNE.

« L'on envoya donc chercher les Frères Prêcheurs, ainsi que deux prêtres dont on connaissait l'habileté à confondre le bien et le mal. Les Frères furent épouvantés en entendant les paroles de ces deux prêtres, lorsqu'on leur exposa le plan, et répondirent de telle sorte que leur ange dut s'en réjouir. Je vis comme leurs visages rougissaient

le poëte, puisque, d'après nos strophes, il s'agissait de rançonner les fidèles en leur faisant payer les sacrements, et non pas de lever un impôt sur les clercs au profit de l'archevêque, mesure fort légitime en soi, qui n'a rien de commun avec le crime de simonie. Le texte ne donnant aucune indication précise, je m'abstiens à cet égard de toute conjecture.

[1] M. Heinrich établit par des documents certains que le couvent des Dominicains de Mayence n'existait pas encore en 1225, et il ajoute que l'éloge très-mérité que le poëte adresse ici aux Frères Prêcheurs semble indiquer qu'à l'époque où nos strophes ont été écrites, cet ordre était déjà connu depuis longtemps dans la province pour son zèle et son austérité. Il en conclut que notre poëme n'a pas pu être écrit avant cette date, et que, par conséquent, il n'est pas de Wolfram d'Eschenbach. Cette preuve, à elle seule, ne serait pas concluante, puisque, selon toute probabilité, les strophes que nous expliquons en ce moment ont été composées postérieurement au poëme primitif, et y ont été rattachées plus tard dans un but politique. Mais nous avons déjà constaté par d'autres preuves que le poëme du *Tournoi poétique* ne pouvait guère avoir été composé que vers la moitié du treizième siècle.

de colère et comme leurs yeux étincelaient : « Malheur, « s'écrièrent-ils, malheur à ceux qui ont commis ce for- « fait ! Plutôt que de consentir à cette infamie, nous « laisserions tomber en ruines tous nos couvents. »

XCIX. — LETTRE CHALDÉENNE.

« Alors Kerzendacht de Bonn leur dit : « Nous avons « formé ce dessein, et nous l'accomplirons même sans votre « consentement, vous tous moines réguliers. Si vous vou- « lez nous résister à nous autres prêtres, quand vous vien- « drez mendier chez nous dans nos paroisses allemandes, « nous ferons en sorte que vos sacs restent vides ; nous « saurons bien nous arranger aussi pour que le gîte vous « coûte cher dans les auberges. » Le père gardien fut enflammé de colère, et leur dit : « Celui qui vous a en- « traînés au péché saura bien vous le faire expier. » Et les Frères Prêcheurs se séparèrent des prêtres.

C. — LETTRE CHALDÉENNE [1].

« Voici ce que signifient cet entraînement et cette expiation. Un aigle, ayant enlevé un choucas du haut d'une

[1] Cette strophe et les deux suivantes sont données par le manuscrit d'Iéna entre l'énigme des sonneurs de trompette et celle du chasseur, c'est-à-dire à une place où elles n'ont aucun sens possible. Le manuscrit de Colmar les range en tête de notre épisode de la lettre chaldéenne, ce qui n'est pas encore satisfaisant. Mais, d'après les dernières paroles de la strophe précédente : « Celui qui vous a *entraînés* au péché saura bien « vous le faire *expier*, » rapprochées des premières paroles de celle-ci : « Voici ce que signifient cet *entraînement* (*führen*) et cette *expiation*

tour à Mayence, l'entraînait au-dessus de la prairie. Dans ce trajet, le choucas aperçut un berger, qui s'appelait Ratolffeg [1]; ce nom lui causa une vive affliction. « A mon se-« cours, Ratolffeg! » s'écria-t-il en poussant de grands cris. Le berger lui répondit : « Paye ton tribut ! En vérité, ce-« lui qui t'entraîne saura bien te faire tout expier. Laisse-« moi tranquille à Mayence sans m'étourdir de tes cris. »

CI. — LETTRE CHALDÉENNE.

« Le berger n'étant point venu à son aide, le choucas se mit à pousser des cris perçants : car il était grièvement blessé. Tout à coup un mot lui vint à la bouche, je ne sais comment, un mot qu'il avait appris à Mayence : « A « mon secours, Sainte Vierge Marie ! » s'écria-t-il. Aussitôt, en l'honneur de la Mère de Dieu, je saisis l'aigle sauvage, et j'en fus bien récompensé; l'aigle fut contraint de rapporter le choucas au sommet de la tour : plus de mille personnes le virent de leurs yeux.

« (*fegen*), » ainsi que de l'histoire du choucas *entraîné* par un aigle, et du jeu de mots sur le nom de *Ratolffeg*, dans lequel on retrouve le verbe *fegen*, purifier, expier, on peut conclure que c'est ici la vraie place de ces strophes. J'adopte donc l'ordre proposé par M. Simrock ; mais, ces trois strophes étant très-obscures, je ne me charge pas d'expliquer tous les détails de l'allégorie.

[1] Dans la composition de ce nom de *Ratolffeg* entre le radical *feg*, qui signifie purification, expiation. C'est là-dessus que repose toute l'allégorie. Le choucas emporté par un aigle du haut d'une tour de Mayence est un pécheur, sans doute un des prêtres simoniaques du concile de Mayence, emporté par le diable. Il invoque le secours de Ratolffeg, c'est-à-dire probablement d'un démon, qui le raille et refuse de venir à son aide. Mais dès qu'il invoque le nom de Marie, qu'il a trop longtemps oublié, il est délivré.

CII. — LETTRE CHALDÉENNE.

« Comment mon service fut récompensé, bien des hommes s'étonneront que je puisse l'exprimer. Je vais vous le dire sans me faire questionner davantage : le samedi je pus contempler le royaume des cieux, en sorte que tout le reste de la semaine je fus plongé dans l'affliction. Quand je vis que j'avais perdu mon salut, je fus accablé de mille soucis. J'ai vu les saints anges et les joies éternelles ; mais maintenant le rideau est tiré devant mes yeux.

CIII. — LETTRE CHALDÉENNE.

« Ecoute, prêtre, de quoi tu dois rougir : si tu veux vendre le saint chrême pour le denier d'Auron, sache que tu auras gagné ce denier au prix du péché et de la honte. Avec quoi se soulagera le malade, si ton ignominieuse avarice lui arrache sa consolation ? et pourtant, cette consolation, plus d'une pauvre femme l'a gagnée péniblement en faisant tourner ses fuseaux. Tu t'engraisses de leur bien, et tu l'emploies à tes plaisirs. Laïques, prenez garde à cette conduite ! Si vous voyez un prêtre dans sa cure s'abandonner à de telles mœurs, accusez-en hautement ce perfide Auron.

CIV. — LETTRE CHALDÉENNE.

« Est-ce que Pilate était pur de tout reproche ? Il se lava les mains, et voulut rester innocent de la mort qu'il don-

nait au Fils de la Vierge. Et vous, grands, qui distribuez les cures, pourquoi ne vous informez-vous pas de la vie des prêtres? Vous passerez pour de nouveaux Pilates, si vous laissez vos prêtres s'enrichir à grand bruit du denier d'Auron, et si vous prêtez la main à ces crimes. Croyez-vous que Dieu puisse mentir? non, il laisserait plutôt s'écrouler le royaume des cieux.

CV. — LETTRE CHALDÉENNE.

« Voilà un pont et une route si tu veux te noyer ; tu en suis le chemin ; c'est à toi que je m'adresse, savant prêtre. Les abîmes de l'enfer renferment bien des mystères ; quiconque se donne la mort à lui-même, n'obtient jamais le salut : veux-tu donc te suspendre toi-même au gibet? Les abîmes de l'enfer renferment bien des mystères : bien des prêtres qui trafiquent des dons de Dieu y seront engloutis. Change de route, prêtre, si tu veux gagner le royaume des cieux : Dieu ne mentira pas en ta faveur.

CVI. — LETTRE CHALDÉENNE.

« Quand tout l'univers, le feuillage et les herbes, les poissons et les grains de sable, les rochers et les forêts se montreraient aussi repentants que saint Pierre, et jetteraient incessamment des cris de douleur, quand tous les hommes nés ou à naître devraient être perdus à jamais, Dieu ne mentirait point en leur faveur, il ne dirait pas : « Noir est blanc. » Non certes, jamais ! Vous donc, prêtres, suivez mieux les préceptes de votre saint livre. Si

vous vendez les dons de Dieu, sa malédiction sera sur vous : vous allez droit en enfer les yeux tout grands ouverts. »

Huitième énigme. — Le nombre trois et le nombre quatre.

CVII. — KLINSOR.

« Maître, réponds-moi sans colère. L'on ne doit point chercher à sonder les secrets de Dieu, si l'on veut rester dans son bon sens. Un quaderne contient quatre points, et chacun de ces points a une valeur qui lui est propre. Remarque bien comme je t'explique à demi ma pensée. Le quaderne contient en soi un trois, et à son tour le trois contient aussi le quaderne [1]. Celui qui voudra creuser plus avant ce mystère, risque bien de voir la peau de son front se tendre et se déchirer, et de perdre complétement l'usage de son intelligence. »

[1] Les expressions de notre texte sont empruntées au jeu de dés; mais, comme le fait judicieusement observer M. Simrock, il n'est même pas nécessaire, pour expliquer l'énigme, de recourir à la comparaison tirée de ce jeu, et encore bien moins, ajouterai-je, de supposer ici des jeux de mots, comme l'ont fait d'autres commentateurs. Le nombre quatre, ou quaderne, représente les quatre Évangélistes; le nombre trois, la Trinité; les points, ou unités, ce sont les Évangélistes pris séparément. Or si, arithmétiquement parlant, le nombre quatre renferme le nombre trois, à l'inverse, au figuré, le trois, c'est-à-dire la Trinité, la puissance divine, embrasse aussi le quatre, c'est-à-dire les Évangélistes.

CVIII. — WOLFRAM.

« Je ne m'appellerais plus Wolfram, si je ne parvenais point à expliquer tes paroles mystérieuses. Que me servirait alors le secours de saint Brandan, le sage, qui, marchant dans l'obscurité, trouva un livre sur la langue d'un bœuf [1]? Ce bœuf me représente un des points dont tu parles; le second point est un lion, si mon intelligence ne s'égare; le troisième est un aigle, j'en suis certain; le quatrième est un homme [2]. C'est ainsi que je sonde jusqu'en leurs profondeurs les flots de ta pensée, sans pourtant méconnaître la puissance de Dieu. »



Apparition du démon Nasion.

Neuvième énigme. — Le cours des astres.

CIX. — KLINSOR [3].

« Je crois en vérité que c'est ton ange qui devine mes énigmes, ou que le diable est avec toi! Noble et puissant

[1] Allusion à cet épisode de la vie de saint Brandan dont il a déjà été question dans les str. XLIX et LII. V. la str. CXII.

[2] Wolfram désigne ici les quatre Évangélistes par leurs attributs.

[3] Je donne cette strophe à la place où je la trouve dans Manesse, c'est-à-dire servant de transition entre l'énigme du trois et du quatre et l'apparition de Nasion. Le manuscrit du *Lohengrin*, au contraire, intervertit l'ordre, et la place avant ma str. CVII, c'est-à-dire servant de transition entre l'énigme de l'enfant endormi et celle du trois et du quatre qui la

prince de Thuringe, écoute ma plainte! J'appellerai aussi à mon aide tous les prêtres, qui ne voient pas de bon œil les mauvais esprits. Maître Satan, échapperai-je aujourd'hui à vos piéges? Sachez que vous n'aurez pas raison de moi aussi vite que vous le voudrïez. Vous serez contraint de me céder la place, et si vous voulez essayer encore de traverser mon fleuve, je vais trouver de quoi vous faire couler à fond!

CX. — KLINSOR.

« Quiconque ne veut voir en toi qu'un laïque [1], Wolfram, n'est point dans son bon sens. L'astrologie ne t'est point étrangère. Si tu ne consens pas à me l'avouer, le démon Nasion [2] saura bien me l'éprouver cette nuit, pour peu qu'il te trouve seul. Que Jésus, le Fils de la Vierge, me soit en aide! Je ferai venir Nasion de Tolède [3]; je le

sut immédiatement dans le *Lohengrin*. M. Simrock a suivi ce dernier ordre, parce qu'il pense que le *Lohengrin* donne le texte du poëme tel qu'il existait dans sa pureté primitive avant toute interpolation : il a donc placé notre strophe à la suite de mes str. XXXIV et XXXV. Quant à moi, je n'ai pas trouvé de raison suffisante pour changer l'ordre de Manesse, qui s'accorde fort bien avec le sens. M. Simrock croit voir dans la dernière phrase de notre strophe : « Si vous voulez essayer de traverser mon « fleuve, je vais trouver de quoi vous faire couler à fond, » la preuve que Klinsor se préparerait à proposer une nouvelle énigme, c'est-à-dire celle du trois et du quatre. J'y vois bien plutôt au contraire l'indication que Klinsor, soupçonnant que Wolfram devine ses énigmes à l'aide d'un pouvoir surnaturel, se prépare à lui opposer un pouvoir semblable, en mettant en œuvre ses propres sortiléges et en faisant apparaître un démon.

[1] C'est-à-dire un homme étranger aux sciences occultes.

[2] Le manuscrit du *Lohengrin* porte « *Nazarus,* » au lieu de « *Na-* « *sion.* »

[3] Tolède était, de même que Constantinople, Babylone, etc., une ville renommée pour l'étude des sciences cabalistiques. — J'ai suivi ici le manuscrit du *Lohengrin*. Le manuscrit de Manesse porte, au contraire, « *Tolus,* » c'est-à-dire Toulouse, au lieu de « *Dólet.* »

ferai venir, fût-il en Grèce [1]. Il me fera connaître à fond ce que vaut ta science. Ainsi prends garde à toi! car je vais avoir recours à lui. »

CXI. — WOLFRAM.

« Moi Wolfram, je dois donc m'émouvoir des sortiléges que toi et tes démons vous voulez exercer contre moi. Fais-les venir, ces démons, puisque je viens de deviner à l'instant même ton énigme du quaderne. J'en prends à témoin Aristote [2] et Daniel : avec de tels témoins je ne puis tromper personne. J'invoque aussi Uranias [3], qui a pris le livre des mains de saint Brandan et l'a porté en Écosse. Je me réjouis d'avoir acquis les plus sublimes connaissances : quiconque tourne le dos à l'ennemi et prend la fuite, n'est qu'un lâche. »

CXII. — KLINSOR.

« Tu as parlé d'Uranias [4], qui fit connaître à saint

[1] J'ai suivi ici le manuscrit de Manesse. Le manuscrit du *Lohengrin* porte, au lieu de « *Kriechenlant*, » le nom d' « *Aviant*, » qui est complétement inintelligible, et que, pour ce motif, j'ai dû rejeter.

[2] J'ai suivi ici les manuscrits d'Iéna et du *Lohengrin*. Le manuscrit de Manesse porte « *Augustinus*, » au lieu d' « *Aristótiles*. » On sait combien la philosophie d'Aristote était populaire au moyen âge.

[3] Au lieu de ce nom, le manuscrit de Manesse porte « *Jeronimus*, » et le manuscrit d'Iéna « *Origines*. » M. Simrock préfère, avec raison, le nom d' « *Uránias*, » qui est donné par le manuscrit du *Lohengrin*, parce que, dit-il, ce nom peut passer pour celui d'un ange : or il est en effet indubitable que ce doit être un ange qui prend des mains de saint Brandan le livre contenant le récit de ses voyages, et qui le rapporte en Écosse, ou plutôt en Irlande.

[4] J'ai dit, sous la strophe précédente, pourquoi je préfère le nom

Brandan la terre et l'enfer, la mer et tout ce que le ciel recouvre. Un ange donna à ce savant homme un livre qui lui causa bien des chagrins : car, à peine en eut-il lu quelques pages, qu'il accusa l'ange de mensonge, et traita de fables ce que le livre contenait; de colère il jeta le livre au feu. Alors l'ange lui dit : « Puisque tel est l'effet de ton « incrédulité, tu es condamné à retrouver ce livre et à le « rapporter au prix de bien des peines[1]. »

d'*Urânias* aux deux autres noms entre lesquels nous avons le choix. Il est encore plus évident d'après notre strophe que le personnage qui fait connaître à saint Brandan la terre et l'enfer est un ange, et que par conséquent il ne peut s'appeler ni *Jeronimus* ni *Origines*.

[1] Le poëte ne fait ici que reproduire très-exactement la légende de saint Brandan, telle qu'elle nous est parvenue. D'après cette légende, saint Brandan, lisant un livre où sont racontées les merveilles de l'univers, refuse de croire tout ce qui l'étonne dans ces récits, et jette le livre au feu. Un ange vient alors lui déclarer, qu'en punition de son incrédulité, il est condamné à entreprendre un long et pénible voyage, et à remplacer le livre brûlé par un écrit où il racontera lui-même les merveilles qu'il aura vues. La seule variante qui résulte de notre poëme consiste en ce que saint Brandan est condamné à retrouver le livre même qu'il a brûlé et à le rapporter dans son pays. Il n'est pas question, dans la légende primitive, de l'incident auquel font allusion les strophes XLIX et LII, et d'après lequel saint Brandan, errant dans l'obscurité, est averti par un ange qu'il verra briller devant lui les yeux d'un bœuf, et que sur la langue de ce bœuf il trouvera un livre; mais ce livre est évidemment celui que saint Brandan est condamné à retrouver, et que, d'après la str. CXI, il confiera à l'ange Uranias pour le rapporter en Écosse, et notre poëte, qui a sans doute imaginé cet épisode, suppose par là que saint Brandan, après une recherche pénible et infructueuse, obtient enfin son pardon, et retrouve d'une manière miraculeuse le livre qu'il n'espérait plus revoir. La légende ne parle pas non plus de la rencontre de saint Brandan avec les anges qui sonnent de la trompette, et ce nouvel épisode, sur lequel roule la quatrième énigme de notre poëme, est sans doute aussi inventé par l'auteur du *Tournoi poétique*.

CXIII. — LE DÉMON NASION [1].

« Si tu es un savant maître, dis-moi comment le firmament, avec sa force de rotation, lutte contre la résistance de toutes les planètes, ou comment le pôle arctique se tient en équilibre avec le pôle antarctique? Réponds-moi sans détour, car tu ne peux me tromper. Quand Saturne se montre à l'Orient, que nous annonce sa merveilleuse apparition? Si tu peux répondre à une seule de ces questions, je garderai le silence et m'inclinerai devant toi : car je te les ai toutes posées. »

CXIV. — WOLFRAM.

Wolfram fut enflammé de colère : il s'irrita de ce que le démon fût venu le tourmenter, et lui répondit [2] :

« J'ignore ce que signifient tes questions; je ne m'inquiète point de ce qui se trouve à l'Orient ou à l'Occident; je ne sais pas non plus d'après quelles lois chaque étoile décrit son orbite : celui qui les a créées a réglé et harmonisé leur marche [3]. C'est Klinsor qui t'a fait venir

[1] Le manuscrit de Manesse porte en tête de cette strophe une note en ces termes : « Sur ces entrefaites, le jour avait pris fin ; alors le dé- « mon Nasion apparut et chanta la strophe suivante. »

[2] Dans le manuscrit du *Lohengrin,* la strophe entière est dans la bouche de Wolfram ; elle commence donc ainsi : « Toutes ces distinc- « tions me sont inconnues. Les questions que tu m'adresses à ce sujet « m'irritent vivement : en vérité j'ignore ce qu'elles signifient. Je ne « m'inquiète point, etc. »

[3] Dans le manuscrit du *Lohengrin,* les quatre derniers vers, à partir de cette phrase, diffèrent complétement de la leçon de Manesse, de

par ses sortiléges et qui t'a envoyé ici. Les mystères dont tu as parlé sont trop hauts pour moi : ils me sont inconnus. Le quaderne et le trois gouvernent ces merveilles. »

CXV. — LE DÉMON NASION [1].

« Pourquoi donc, Wolfram, m'as-tu dérangé et fait venir ici? Vois quelle est l'ardeur de ma colère : irrité comme je le suis, si je touchais seulement l'Enzenberg [2], il serait réduit en cendres. Si par ta faute je suis encore exposé à faire fausse route, tu es un homme mort, pour peu que ce soit en mon pouvoir. Tu n'es qu'un laïque [3], schnippschnapp [4]! Vois, je l'écris devant tes yeux [5]. Laisse la victoire à Klinsor, reconnais-lui le titre de maître. Si tu le forçais à me faire revenir au moyen de ses paroles magiques, crois-moi, mieux vaudrait pour toi que je restasse loin. »

même que nous venons de voir déjà une variante pour les trois premiers. La strophe se termine ainsi : « La résistance des planètes, le « cours des astres, tout ce qui retentit dans le firmament, je sais que le « Tout-Puissant le dirige nuit et jour : c'est ainsi que le trois se ré- « duit à l'unité. » Toujours une allusion à la huitième énigme.

[1] Le manuscrit de Manesse porte ici la note suivante : « Le sire d'Es- « chenbach dit alors : « Je ne puis t'expliquer toutes ces choses. » Le dé- « mon en fut irrité, et répondit en chantant la strophe suivante. »

[2] Ce nom désigne une montagne qui s'appelle aujourd'hui l'Inselberg, près de Schmalkalden, la même dont le landgrave Louis le Saint, fiancé de sainte Élisabeth, disait : « Si toute cette montagne était d'or pur « depuis la base jusqu'au sommet, et qu'elle dût m'appartenir à la « condition de renoncer à mon Élisabeth, jamais je ne le ferais. »

[3] C'est-à-dire un homme étranger aux sciences occultes.

[4] *Schnippschnapp* est une expression de mépris.

[5] Nasion écrit sur la muraille cette phrase : « Tu n'es qu'un laïque, « schnippschnapp ! »

CXVI. — WOLFRAM.

« Je ne vois pas en quoi je t'ai dérangé. Je voudrais que tu fusses au fond de la mer et que mes yeux ne t'eussent jamais aperçu. Puisse Celui qui soutient le firmament et dont la main embrasse toutes choses me couvrir de sa protection et envoyer ses anges à mon secours ! Ta présence me déplaît fort, j'en prends à témoin la Sainte Vierge, Mère de ce Dieu qui a créé le monde et qui par sa mort nous a rachetés de l'enfer : Vierge Marie, délivre-nous du péché ! »

CXVII[1].

Wolfram fit le signe de la croix : le démon s'enfuit, enflammé de colère, sans attendre plus longtemps.

LE DÉMON NASION.

Il alla trouver Klinsor, et lui dit :

« Celui que j'ai visité est un homme redoutable : il a tracé sur lui un signe en long et en large [2]. Aussi je ne veux plus retourner vers lui : c'est à toi seul que je veux avoir affaire. Va toi-même le trouver. Telle est son habi-

[1] Le manuscrit de Manesse porte ici, comme en tête de toutes les strophes narratives, le nom d' « *Eschelbach.* »

[2] M. Ettmüller fait remarquer que, dans les poëmes et les légendes du moyen âge, le diable ne peut jamais prononcer le nom de la croix, et est forcé d'employer une périphrase.

leté, que tu auras peine à te défendre contre lui : ta réputation en souffrira. »

Dixième énigme. — La création de Lucifer.

CXVIII. — KLINSOR[1].

« Je suis profondément versé dans la nécromancie ; je me livre aussi à l'astrologie et j'observe les étoiles, quand un ciel pur et sans nuages me le permet. Je pourrais donc faire connaître une vérité qui plairait fort aux savants maîtres : à savoir, comment le Très-Haut a créé Lucifer. Il l'a formé de quatre éléments distincts : si tu fais en sorte de me nommer ces éléments, je veux reconnaître que Dieu t'a doué de hautes facultés, et que tu es habile et savant dans l'art des maîtres.

(Ici devait se placer, dans le texte primitif du poëme, une strophe dans laquelle Wolfram donnait la solution de l'énigme : cette solution se résumait dans les quatre vers suivants, qui terminaient la strophe, et que nous retrouverons plus loin dans la str. CXXVIII, où le manuscrit du *Lohengrin* les a transportés dans le but de fondre ensemble les deux énigmes) :

[1] Le manuscrit de Manesse porte ici la note suivante, qui explique comment cette nouvelle énigme se rattache à la scène de l'apparition du démon Nasion : « Le lendemain matin, quand ils revinrent à la cour, « Wolfram raconta comment le diable était venu le trouver. Messire « Klinsor répondit en chantant la strophe suivante. » — M. Simrock n'a pas tenu compte de cette indication de Manesse, et a fait figurer cette énigme de la création de Lucifer avant l'apparition de Nasion, par laquelle il veut terminer le poëme.

« Le Très-Haut a formé Lucifer au moyen des quatre vents : il lui a donné l'orgueil d'Aquilon. Voyez, messire Klinsor, si je sais deviner vos énigmes [1] ! »

[1] Les trois manuscrits d'Iéna, de Manesse et du *Lohengrin* mettent ce quatrain à la fin d'une strophe que nous verrons plus loin (str. CXXVIII), et dont les six premiers vers sont sans aucun rapport avec ces quatre derniers, puisqu'ils parlent du roi Arthus et des chevaliers du Saint-Graal. Il est donc évident, comme l'a reconnu M. Simrock, que les six premiers vers font partie de la onzième énigme qui sert de prologue au *Lohengrin*, tandis que les quatre derniers, relatifs à la création de Lucifer, font partie de notre dixième énigme. Dans mon opinion, le compilateur qui, ainsi que je l'expliquerai plus loin, a imaginé de rattacher le *Lohengrin* au *Tournoi poétique* au moyen de la onzième énigme, aura cru relier son introduction au texte de notre poëme d'une manière plus naturelle en fondant les deux énigmes en une seule; à cet effet, prenant seulement les quatre vers les plus significatifs de la strophe qui devait se trouver ici, il les a reportés plus loin dans une strophe où il parlait d'Arthus et de Lohengrin : il suppose donc que Wolfram, au lieu de répondre tout de suite à l'énigme de Klinsor, lui en propose lui-même une autre, et que, celui-ci ne la résolvant pas, Wolfram donne d'abord, dans ces quatre vers, la clef de l'énigme de Klinsor, et explique ensuite sa propre énigme en racontant les aventures de Lohengrin. — J'ai donc cru devoir, pour la clarté du sens, et pour rétablir autant que possible le texte du poëme dans son ordre primitif, donner dès à présent les quatre vers qui résolvent l'énigme; j'ai suivi en cela l'indication de Manesse, qui, comprenant bien que ces quatre vers sont la réponse à la question de Klinsor, a donné à cette même place toute la str. CXXVIII, même avec les six premiers vers qui ne peuvent avoir ici aucun sens. Seulement, tandis que M. Simrock a cru devoir reculer cette réponse de Wolfram jusqu'après les str. CXIX-CXXIII, je la place, comme le manuscrit de Manesse, immédiatement après l'énigme. En effet, du moment où nous prenons, avec M. Simrock, le parti très-sage de disjoindre ce qui a été mal à propos réuni, et de mettre à néant la bizarre interversion donnée par le manuscrit du *Lohengrin*, nous devons, ce me semble, avoir égard aux indications du seul manuscrit qui paraisse avoir compris cette interversion et tenté de rendre au texte un ordre raisonnable. J'ajoute qu'il ne serait pas naturel de supposer que Wolfram retarde sa réponse jusqu'après le retour du landgrave qui sort de la Wartburg pour aller vérifier une assertion de Klinsor. Enfin, ainsi que je l'expliquerai, je regarde les str. CXXI-CXXIII, où Klinsor et Wolfram échangent des paroles de courtoisie, comme celles qui terminaient le poëme, dans son état primitif, avant qu'on eût imaginé d'y rattacher le *Lohen-*

CXIX. — KLINSOR.

« Il existe peu de maîtres, à ma connaissance, de qui ce secret soit connu : l'un d'eux est en Grèce ; un autre dans le royaume de Babylone ; en Hongrie, il n'en existe point, puisque je suis ici. Mais mon cœur se sent attiré vers Paris, et me dit que là existe un maître qui est mon égal. Ce maître m'a envoyé un messager, que j'ai, au moyen de mes paroles magiques, enchaîné à la fille de son hôte par les liens de l'amour : il reste cinq jours auprès d'elle, lui enseignant l'art de parler et de chanter d'après les règles des maîtres; s'il s'éloigne ensuite, elle a triomphé du sortilége. »

CXX. — LE LANDGRAVE HERMANN[1].

Alors le noble et généreux prince dit :

« Je veux le voir par moi-même : amenez-nous les chevaux ! Pour éclaircir ce fait, je ne veux pas attendre le retour d'un messager. Si l'amour s'est en effet emparé de la fille de l'hôte, toutes les étonnantes merveilles que Klinsor me dira par la suite, je les croirai sans plus jamais les contester. »

grin : je ne pense donc pas qu'on puisse rejeter la réponse de Wolfram après ces trois strophes.

[1] Le manuscrit de Manesse porte ici le nom d'« *Eschelbach,* » comme en tête de toutes les strophes narratives.

LA LANDGRAVE SOPHIE.

La princesse dit :

« Je veux aussi m'y rendre : si nous ne pouvons pas constater cette étrange histoire de la fille de l'hôte, j'en serai pour longtemps courroucée contre Klinsor. »

Elle sortit, suivie de ses nobles et vertueuses dames [1].

CXXI. — KLINSOR [2].

« Maintenant reconnaissez en toute sincérité que je suis un savant maître [3] dont les connaissances, acquises en vingt

[1] M. Eichhoff, dans son *Cours de littérature allemande*, analyse cet incident dans les termes suivants : « La lutte recommencée est interrom- « pue par le départ du landgrave qui se rend à Paris avec sa femme « pour y vérifier une assertion de Klingsor. » Au contraire, d'après l'explication qu'en donne M. von der Hagen, et qui me paraît préférable, c'est à Eisenach même qu'a lieu le prodige que le landgrave et sa femme vont vérifier. Remarquons en effet que Klinsor dit avoir exercé son pouvoir magique, non pas sur ce maître qui habite à Paris et qu'il regarde comme son égal, mais sur le *messager* envoyé par ce maître. Or, dès qu'il est question d'un *messager,* lequel devient amoureux de la fille de son *hôte*, il est naturel de penser que ce messager, envoyé vers Klinsor, est arrivé à Eisenach, et, en tout cas, il est certain qu'il n'est plus à Paris. J'ajoute qu'il serait invraisemblable que le landgrave et sa femme, pour vérifier l'assertion de Klinsor, entreprissent un voyage comme celui de la Wartburg à Paris, ce qui, avec la difficulté des communications de cette époque, entraînerait dans la lutte poétique une interruption de plusieurs mois. Si donc le landgrave demande les chevaux, c'est seulement pour descendre de la Wartburg dans la ville d'Eisenach.

[2] Il faut supposer ici, quoique le manuscrit de Manesse ne l'indique pas, que le landgrave et sa femme sont revenus après avoir vérifié l'assertion de Klinsor, et que celui-ci tire occasion de cette preuve de son habileté pour vanter sa propre science et finir honorablement la lutte.

[3] Littéralement : « un maître-prêtre » (*ein meister pfaffe*) : cette ex-

pays divers, embrassent les arts les plus sublimes. En ce jour, un laïque, que je suis venu chercher ici en Thuringe, a fait preuve devant moi d'une telle science, que ses doctes réponses mettent un terme à mes questions. Quant à tous les autres, mon habileté suffirait à épuiser la somme de leurs connaissances. Mais j'ai vu un combattant qui n'a point remporté la victoire [1], quoique son épée sache porter des coups terribles : car, au lieu d'un vaste bouclier, il ne s'est couvert que d'un léger écu.

CXXII. — KLINSOR.

« Henri d'Ofterdingen a trouvé en moi un large bouclier ; mais ceux qui ne se couvrent que d'un léger écu peuvent se trouver pris en défaut. Le Schreiber et messire Biterolf aimeraient mieux avoir affaire à un loup féroce qu'à un adversaire tel que moi, et messire Walther partage leur crainte. Wolfram d'Eschenbach leur sert à tous de bouclier : ce bouclier peut bien les garantir de mes coups d'épée ; mais je sais aussi lancer des traits acérés, contre lesquels ce léger rempart leur serait de peu de secours. »

pression désigne toujours dans notre poëme un homme initié aux sciences occultes, comme nous avons déjà vu que le nom de « laïque » désigne un homme non initié à ces sciences, et comme nous verrons, deux vers plus loin, Klinsor s'étonner de ce qu'un laïque, c'est-à-dire un homme étranger à la nécromancie et à l'astrologie, a su lui tenir tête.

[1] Les commentateurs se sont demandé quel est celui des combattants que Klinsor veut ici désigner ; il me semble que c'est Wolfram : car si Wolfram n'a pas été vaincu, il n'a pas non plus remporté la victoire, puisque l'intervention de Klinsor a délivré Ofterdingen. Ce qui me porte en outre à le croire, c'est que Klinsor dit ici que ce combattant n'est couvert que d'un léger écu, et que, dans la strophe suivante, continuant la métaphore, il compare Wolfram à un léger écu (*buckelære*), tandis qu'il se compare lui-même à un large bouclier (*schilt*).

CXXIII. — WOLFRAM [1].

« Lorsqu'on lance des traits acérés avec tout l'art dont Klinsor a fait preuve en les lançant contre moi ; si je reste invulnérable à ses attaques ; si mon courage résiste et se tient prêt à combattre encore ; si je cherche, par l'habileté que je déploie contre lui, à le faire reculer d'un pas ; si la science d'un laïque a pu faire de telles choses, en vérité elle ferait honte à un clerc initié aux sciences occultes : mais, par égard pour les prêtres allemands, je n'en dis pas davantage : mon ardeur a été vive dans ses élans ; mais je veux la ralentir, afin qu'on ne l'entende pas jusqu'en Hongrie [2]. »

[1] Le manuscrit du *Lohengrin* a mal à propos transporté cette strophe dans la onzième énigme, à la suite de la str. CXXVIII. Il est évident au contraire qu'elle doit être maintenue à la place que lui donnent les manuscrits d'Iéna et de Manesse, et que je lui ai conservée ici. Il suffit d'en lire le texte à la suite de celui de la strophe précédente, pour se convaincre, à n'en pouvoir douter, qu'elle n'est autre chose que la réponse de Wolfram aux paroles que Klinsor vient de prononcer. Nous avons déjà constaté une interversion semblable sous la str. CXVIII. Par cette confusion introduite à dessein dans l'ordre des strophes qui composent la dixième et la onzième énigmes, le compilateur qui s'est avisé de rattacher le *Lohengrin* au *Tournoi poétique* au moyen de cette dernière énigme, a cru sans doute relier plus étroitement les deux poëmes, et se ménager une transition moins brusque entre les énigmes de Klinsor et le récit des aventures de Lohengrin.

[2] Les str. CXXI-CXXIII, par lesquelles je termine le poëme proprement dit, sont en effet, dans mon opinion, celles qui terminaient le poëme primitif du *Tournoi poétique*, avant qu'on y eût rajouté la onzième énigme pour servir de prologue au *Lohengrin*. Il est aisé de voir, au ton de ces trois strophes, que la lutte poétique est terminée : les deux adversaires récapitulent les incidents du combat et ses résultats, chacun d'eux exalte son propre mérite, et adresse même quelques compliments à son adversaire dont il reconnaît la valeur. Dans la str. CXXI, Klinsor dit : « En ce jour, un laïque, que je suis venu chercher ici en Thuringe

« (c'est-à-dire Wolfram), a fait preuve devant moi d'une telle science, « que ses doctes réponses mettent un terme à mes questions ; » paroles qui montrent bien, ce me semble, que Klinsor renonce à combattre Wolfram, et qu'il ne lui proposera plus d'autres énigmes. Puis, si ce n'était pas ici le dénouement, comment s'expliquer pourquoi Klinsor, dans la str. CXXII, en vient à reparler d'Ofterdingen, qui a invoqué son appui pour sauver sa tête, et des autres poëtes qui ont pris part à la lutte, le Schreiber, Biterolf, Walther, qu'on a presque oubliés, et dont il n'a guère été question depuis la fin de la première partie ? en supposant, au contraire, que le poëme se termine ici, l'on comprend que Klinsor, avant de mettre fin au duel poétique qu'il a soutenu contre Wolfram, en rappelle l'origine, c'est-à-dire le combat engagé dans la première partie entre Ofterdingen et les autres poëtes, et le but, qui était en définitive de sauver Ofterdingen. Enfin j'invoquerai un argument historique : Jean Rote, dans son poëme sur sainte Élisabeth, raconte ainsi le dénouement de la lutte : « *Maître Klinsor réconcilia les chanteurs*, et « ne voulut pas rester plus longtemps ; le landgrave lui donna de riches « vêtements et des joyaux précieux ; il partit donc, et prit congé avec « de grands remerciements : personne ne sut comment il s'en était allé. » Il résulte de là qu'aucun des combattants n'a été ni vaincu ni vainqueur, mais que *Klinsor les a réconciliés :* or ne peut-on pas voir la trace de cette *réconciliation* dans les paroles de courtoisie qu'échangent ici Klinsor et Wolfram ? Soit donc que Rote ait raconté cette issue de la lutte d'après les traditions historiques et légendaires, soit qu'il ait écrit son récit en ayant notre poëme sous les yeux, il en ressort que le dénoûment de la lutte est bien celui que semblent indiquer nos trois strophes, et que le poëme, tel que Rote l'avait sous ses yeux, devait se terminer par ces trois strophes.

APPENDICE I.

INTERPOLATION DESTINÉE A RATTACHER LE POËME DE LOHENGRIN AU POËME DU TOURNOI POÉTIQUE DE LA WARTBURG [1].

(**Dans le ton noir ou de Klinsor.**)

Première énigme. — L'enfant endormi.

(V. str. XXVIII-XXXII, XXXV, XXXIV.)

---

[1] Le manuscrit du *Lohengrin*, poëme épique qu'on attribue, non sans raison, à Wolfram d'Eschenbach, puisqu'il n'est en quelque sorte que la continuation du *Parcival*, débute par trente strophes qui se rapportent au sujet du *Tournoi poétique de la Wartburg*, et qui, pour cette raison, se retrouvent également dans les manuscrits de ce dernier poëme: sur ces trente strophes, douze (CVII, CVIII, CIX, CXI, CXII, CXVIII, CXIX, CXX, CXXI, CXXII, CXXIII et CXXVIII) se retrouvent dans les deux manuscrits d'Iéna et de Manesse; treize autres (XXVIII, XXIX, XXX, XXXII, XXXIV, XXXV, CX, CXIII, CXIV, CXV, CXVI, CXVII et CXXX) dans le manuscrit de Manesse seulement; deux (CXXV et CXXVI) dans le manuscrit d'Iéna seulement; trois (XXXI, CXXVII et CXXIX) ne sont reproduites dans aucun de ces deux manuscrits du *Tournoi poétique;* le manuscrit de Colmar contient également plusieurs de ces trente strophes; enfin nous devons en ajouter une trente et unième (CXXIV), qui, bien qu'elle ne se trouve pas dans le manuscrit du *Lohengrin*, et qu'elle ne soit donnée que par le manuscrit d'Iéna, appartient évidemment à l'introduction du *Lohengrin*.

La présence en tête du *Lohengrin* de ces strophes relatives au tournoi

Huitième énigme. — Le nombre trois et le nombre quatre.

(V. str. CIX, CVII, CVIII.)

---

poétique de la Wartburg a beaucoup exercé la sagacité des critiques : on s'est demandé quelle mystérieuse affinité unissait ces deux poëmes, quelle secrète analogie avait pu rapprocher deux sujets en apparence si différents ; ne devait-on y voir qu'un effet du hasard ou que le résultat d'une confusion commise par les copistes ? Fallait-il au contraire regarder toute la seconde partie du *Tournoi poétique*, dont plusieurs strophes sont reproduites en tête du *Lohengrin*, comme une introduction à ce dernier poëme, et en attribuer la composition au même auteur ? Enfin, si l'on admettait que les deux poëmes eussent été composés séparément, et que dans l'un ou dans l'autre la présence des strophes qui leur sont communes fût le résultat d'une interpolation, ces strophes avaient-elles été empruntées par le *Lohengrin* au *Tournoi poétique*, ou bien était-ce l'inverse ? Toutes ces questions ont été débattues, mais non résolues. Aucun auteur, à ma connaissance, n'en a donné une explication complète, et l'origine de ces strophes est restée une énigme réputée beaucoup plus insoluble que celles de Klinsor. Je vais tâcher de l'éclaircir. Dans ma conviction, il y a eu interpolation ; mais voici en quoi cette interpolation a dû consister :

Un compilateur, qui, d'après l'opinion généralement répandue encore aujourd'hui, attribuait à Wolfram d'Eschenbach la composition du *Lohengrin*, et qui peut-être même le regardait aussi comme l'auteur du *Tournoi de la Wartburg*, a sans doute trouvé ingénieux de rattacher le premier de ces poëmes au second, en faisant du récit de la légende de Lohengrin un épisode de la lutte poétique entre Wolfram et Klinsor. A cet effet, il a supposé qu'après plusieurs énigmes proposées par Klinsor et résolues par Wolfram, celui-ci propose à son tour une énigme où il fait allusion au roi Arthus et aux chevaliers du Saint-Graal ; que, Klinsor n'ayant pu la résoudre, Wolfram précise et développe son énigme en faisant une allusion plus directe à la légende de Lohengrin ; qu'à ces mots le landgrave, piqué de curiosité, prie Wolfram de traiter cet intéressant sujet ; que Klinsor joint ses instances à celles du landgrave ; que la landgrave et ses dames viennent se réunir à l'auditoire ; et qu'enfin en leur présence Wolfram chante les aventures de Lohengrin. En conséquence, transportant immédiatement le lecteur au milieu du

Apparition du démon Nasion.

Neuvième énigme. — Le cours des astres.

(V. str. CX-CXIII, CXVI, CXIV, CXV, CXVII.)

Dixième énigme. — La création de Lucifer.

(V. str. CXVIII-CXXII.)

---

duel poétique déjà engagé entre Wolfram et Klinsor, le compilateur a pris d'abord dans le poëme du *Tournoi de la Wartburg* l'énigme de l'enfant endormi, par laquelle il a fait débuter son introduction du *Lohengrin*, puis l'énigme du trois et du quatre, ensuite l'épisode de l'apparition du démon Nasion, enfin l'énigme de la création de Lucifer; puis, après cette première partie du prologue qu'il a empruntée à notre poëme, il a complété son introduction en composant dans le même *ton de Klinsor* nos str. CXXIV-CXXX, destinées à amener le récit des aventures de Lohengrin par l'allusion qu'elles font à cette légende; et c'est à la suite de cette introduction, composée en tout de trente et une strophes, qu'il a placé le poëme primitif du *Lohengrin*. Postérieurement à cette interpolation, les manuscrits d'Iéna et de Manesse, trouvant en tête du *Lohengrin* ces sept dernières strophes venant à la suite d'un grand nombre d'autres strophes qui appartenaient évidemment au *Tournoi poétique*, les ont admises sans difficulté dans le texte de ce poëme, sans savoir distinguer ces dernières strophes qui n'étaient que le résultat d'une interpolation, des premières qui faisaient réellement et dès le principe partie intégrante de notre poëme.

On comprend, d'après cette explication, pourquoi j'ai dû rejeter cette interpolation hors du poëme proprement dit. En effet ces sept strophes, qui ne faisaient pas primitivement partie du poëme, ne peuvent en aucune façon y être rattachées. Dans la str. CXXIX, le landgrave, dont la curiosité est piquée par les allusions de Wolfram, le prie de chanter la légende de Lohengrin, et Klinsor lui-même exprime le désir de l'entendre; dans la strophe suivante, la landgrave, suivie de ses dames, arrive pour assister à cet intéressant récit; devant cet auditoire imposant,

INTRODUCTION AU LOHENGRIN.

Onzième énigme. — Le roi d'Angleterre.

CXXIV. — WOLFRAM [1].

« Il existait en Angleterre un roi. Pourrais-tu en trouver un autre, savant maître, qui autant que lui comblât ses serviteurs de largesses? Ce roi astreignait à de rudes travaux les princes de sa cour. Lui-même se livrait à la pêche sur les eaux d'un lac, et prenait les poissons au prix de bien des peines [2]. Ce roi avait un serviteur, qu'il

Wolfram se lève, et se prépare à traiter son sujet; et Klinsor termine cette dernière strophe par ces mots qu'il adresse à Wolfram : « Chantez « maintenant, savant maître! » Or il est évident qu'à moins de rendre ces deux dernières strophes tout entières complétement inintelligibles, on ne peut pas les faire suivre d'autre chose que du récit des aventures de Lohengrin, c'est-à-dire du poëme auquel elles servent de prologue. Si au contraire, intercalant ces strophes dans notre poëme, on les fait suivre, non pas du récit des aventures de Lohengrin, comme on devait s'y attendre après les instances du landgrave et de Klinsor et après les mots : « Chantez maintenant, savant maître! » mais d'une énigme quelconque, par exemple, comme l'a fait M. Simrock, de l'énigme du chasseur, on arrive à un non-sens. Je devais donc, pour donner à ces strophes un sens raisonnable, les rejeter dans un des appendices qui se rapportent au sujet de notre poëme sans pouvoir y être réunis; et je m'étonne de voir M. Simrock, qui pousse quelquefois le scrupule jusqu'à rejeter hors du poëme proprement dit ce qu'il regarde comme n'appartenant pas à la composition primitive et comme postérieurement rajouté, y admettre sans discussion ce prologue du *Lohengrin*.

[1] Bien qu'elle ne soit pas reproduite dans le manuscrit du *Lohengrin*, et que le manuscrit d'Iéna la donne seul, cette strophe fait évidemment partie du prologue du *Lohengrin*, et en est même le début.

[2] Le roi dont il est ici question est Arthus. Dans la légende du Saint-Graal, ce vase miraculeux, qui a reçu le sang de Notre-Seigneur Jésus-

tenait en haute estime, et qui lui enleva le poisson par force. Si tu te ranges au-dessus des plus habiles maîtres, Klinsor, donne-moi la clef de cette énigme.

CXXV. — WOLFRAM.

« Félicia, fille de Sibille, et Junon [1], qui sont au fond de la montagne auprès d'Arthus, sont des êtres vivants en chair et en os, tout comme nous. Je leur ai demandé de me dépeindre la vie du roi Arthus : elles m'ont dit qui apporte les mets aux convives, qui leur verse un vin généreux, qui prend soin des armures, des riches habits et des cour-

Christ, et que Joseph d'Arimathie a conservé, est confié dans le château de Montsalvat à la garde d'une troupe de chevaliers sur lesquels règne une dynastie de princes, investis de la royauté mystique du Saint-Graal, qui portent le nom de Rois-Pêcheurs, parce qu'ils se livrent à la pêche, comme jadis les apôtres sur les lacs de la Judée. Mais voici comment cette légende se rattache au roi Arthus et à l'institution de la Table Ronde. Les chevaliers qui composent la milice du Saint-Graal, et les Rois-Pêcheurs eux-mêmes, devant être d'une valeur éprouvée et d'une vertu sans tache, sont choisis parmi les preux de la cour d'Arthus; dans le *Perceval le Gallois* de Chrétien de Troyes, c'est Arthus qui couronne Perceval roi du Saint-Graal; ceux des chevaliers de la cour d'Arthus qui aspirent à servir le vase sacré doivent se rendre dignes de cet honneur en accomplissant de périlleux travaux. Ainsi la grande figure d'Arthus, qui domine tout le cycle breton, préside toujours en quelque sorte à la royauté du Saint-Graal, dont les titulaires sont recrutés parmi ses vassaux; d'autant plus que, d'après la tradition populaire, Arthus n'était pas mort, mais, transporté par les fées dans une île, attendait des temps meilleurs pour reparaître et restaurer l'empire gallois. C'est ce qui explique pourquoi le poëte, dans cette strophe, semble regarder Arthus comme un des Rois-Pêcheurs, et pourquoi, dans les strophes suivantes, il va en faire le roi du Saint-Graal, bien que cette royauté mystique appartienne à Parcival, père de Lohengrin.

[1] Le poëte suppose que des personnages mythiques lui ont révélé, soit en rêve, soit par des communications surnaturelles, la destinée d'Arthus depuis sa disparition du monde.

siers. Ils vivent encore comme des héros. Appelle à toi la déesse, afin qu'elle te raconte tout ce qu'elle m'a raconté, ou sinon ta science et ton habileté dans l'art des maîtres ne te serviront de rien.

CXXVI. — WOLFRAM.

« Félicia, qui est encore une jeune fille, m'a assuré sur son honneur qu'au fond de cette même montagne, auprès d'Arthus, se trouve un abbé dont elle m'a dit le nom[1] : si je faisais comme elle, assurément vous le connaîtriez tous. Cet abbé a écrit de sa propre main une lettre où il consigne de nombreux détails sur la vie qu'Arthus et ses preux mènent dans les profondeurs de la montagne. Félicia m'a bien nommé cent de ces héros, qu'Arthus a emmenés à sa suite de la terre de Bretagne : leurs noms illustres, aucun vilain n'est digne de les prononcer.

CXXVII. — WOLFRAM.

« Arthus, depuis qu'il a quitté ce monde, a envoyé un champion pour combattre dans la chrétienté. Écoutez comment le son d'une cloche fit venir ce messager à travers une distance de mille lieues. Écoutez comment un puissant comte perdit alors la vie dans le combat; écoutez comment son orgueil le conduisit à la félonie. Écoutez quel fut l'effet des sons de cette cloche : en les entendant, les

[1] On verra par la str. CXXVIII que cet abbé est saint Brandan; le poëte suppose que, dans ses voyages, saint Brandan a vu la cour d'Arthus, déjà retiré du monde, et en a décrit les splendeurs : ceci me semble une imitation de ce que l'auteur du *Tournoi poétique* a dit, dans la quatrième énigme, d'une lettre où ce saint raconte ce qu'il a vu dans ses voyages.

poëtes de la cour d'Arthus interrompirent leurs chants; les sons de la cloche retentirent aux oreilles de tous, et la joie fut bannie de cette noble compagnie [1].

[1] C'est ici que Wolfram fait une allusion directe à la légende de Lohengrin. Pour rendre notre strophe intelligible, je dois faire connaître sommairement cette légende, traitée dans le poëme de *Lohengrin*, et si heureusement reproduite dans l'admirable opéra de Richard Wagner. Un puissant seigneur du Brabant, le comte Frédéric de Telramund, dans l'intention de s'emparer de la couronne, se rend coupable d'intrigues contre Elsa, fille et héritière du duc de Brabant. Celle-ci ne peut attendre de secours que du ciel, et se réfugie dans la prière. Le son d'une cloche qu'elle agite parvient miraculeusement, malgré l'éloignement, au château de Montsalvat, où règne Parcival, roi du Saint-Graal, qui apprend ainsi la détresse d'Elsa. Parcival envoie pour la secourir son fils aîné Loherangrin ou Lohengrin, l'un des chevaliers de la sainte milice. Lohengrin monte dans une barque traînée par un cygne, qui le conduit en un instant au port d'Anvers. Il se déclare le champion d'Elsa, tue le comte Frédéric, et épouse la jeune duchesse. Seulement, comme le caractère sacré dont un chevalier du Saint-Graal est revêtu lui interdit de se faire connaître aux profanes, il impose à sa femme l'obligation de ne jamais lui demander le secret de sa race. Elsa oublie cette défense, et Lohengrin disparaît pour toujours. — J'ai expliqué sous la str. CXXIV pourquoi le poëte considère ici Arthus comme le roi du Saint-Graal, bien que cette royauté appartienne à Parcival : cette confusion vient de ce que les chevaliers du Saint-Graal et ses rois eux-mêmes se recrutaient parmi les héros de la cour d'Arthus, seule capable de fournir des guerriers que leur vaillance et leur pureté rendissent dignes de garder le vase miraculeux; Parcival notamment était vassal d'Arthus, et avait reçu de ses mains la couronne. Arthus était donc censé présider à la garde du Saint-Graal; et cela même après sa mort: car, d'après la tradition, Arthus, que l'on croyait avoir péri à la bataille de Canlam, transporté par les fées dans l'île d'Avallon, et guéri de ses blessures par les soins de la fée Morgane, devait un jour reparaître pour recommencer un règne encore plus brillant que le premier. Cette croyance à la résurrection d'Arthus était si répandue, qu'au douzième siècle encore on montrait sur un tombeau regardé comme le sien une inscription ainsi conçue:

« *Hic jacet Arturus, rex quondam, rexque futurus.* »

C'est en ce sens que notre poëte suppose qu'Arthus, qu'on croit mort, vit avec ses preux et toute sa cour dans les profondeurs d'une montagne, et que, même « *depuis qu'il a quitté ce monde,* » il préside au Saint-Graal et envoie un champion pour secourir l'innocence opprimée.

CXXVIII. — WOLFRAM.

« Félicia, fille de Sibille, et Junon sont toutes deux là-bas auprès d'Arthus : c'est saint Brandan lui-même qui me l'a raconté. Mais Klinsor ne nous fait pas connaître quel est le champion qu'Arthus envoya ; il ne nous dit pas non plus qui sonna la cloche. »

[« Le Très-Haut a formé Lucifer au moyen des quatre vents : il lui a donné l'orgueil d'Aquilon. Voyez, messire Klinsor, si je sais deviner vos énigmes [1] ! »]

CXXIX. — LE LANDGRAVE HERMANN [2].

Le prince de Thuringe dit alors avec bienveillance :

« Veux-tu continuer de nous raconter cette légende ? Nous enverrons chercher toutes les dames. Si tes chants

[1] J'ai déjà expliqué sous la str. CXVIII comment ce dernier quatrain, qui faisait partie d'une strophe de la dixième énigme dont les six premiers vers ont disparu, a été mal à propos transporté dans une strophe de la onzième énigme par un compilateur qui a voulu sans doute par là rattacher plus étroitement au corps même du poëme l'interpolation servant de prologue au *Lohengrin*. Pour comprendre la place que le texte donne ici à ces quatre vers, il faudrait donc supposer que Wolfram, au lieu de résoudre immédiatement l'énigme de la création de Lucifer, en propose lui-même une autre, et que c'est seulement en voyant que Klinsor ne peut résoudre celle-ci, qu'il se décide à donner enfin l'explication de la première.

[2] Le manuscrit du *Lohengrin* a mal à propos intercalé entre cette strophe et la précédente ma str. CXXIII, qui appartient à la dixième énigme.

pouvaient nous faire connaître comment Lohengrin fut envoyé par Arthus, nous bannirions tout souci : car je n'ai point encore pu vous réconcilier. »

KLINSOR.

Klinsor dit :

« Je me repens de ma colère : seigneur prince de Thuringe, si vous daignez me permettre de le dire, je prendrais moi-même un vif plaisir à ces chants. »

CXXX[1].

La landgrave vint aussi dans la grande salle du château de Wartburg[2]; l'on voyait à sa suite plus de quarante dames, et parmi celles-ci les huit filles du noble et puissant comte d'Abenberg : la landgrave les élevait auprès d'elle comme demoiselles d'honneur, dans sa propre maison ; générosité dont on lui faisait gloire. L'on vit alors le sire d'Eschenbach debout devant la princesse comme jadis Horand devant la reine Hilde[3].

[1] Le manuscrit de Manesse porte ici, comme en tête de toutes les strophes narratives, le nom d'« *Eschelbach.*»

[2] Littéralement : dans le *Palas* de la Wartburg. Les châteaux allemands étaient divisés en deux corps de logis distincts, le *Palas*, demeure des chevaliers et des hommes d'armes, et la *Kemenate*, habitation des femmes. Le texte signifie donc que la landgrave et ses dames quittent la *Kemenate*, où elles se tiennent ordinairement, pour entrer dans la grande salle (*Rittersaal*, *Sængerhalle*), qui faisait partie du *Palas*, et où étaient déjà réunis le landgrave, les chevaliers et les chanteurs.

[3] Allusion à un poëme intitulé la *Wilkina-Saga*.

KLINSOR.

Et Klinsor lui dit :
« Chantez maintenant, savant maître ! »
(Suit le poëme de *Lohengrin.*)

APPENDICE II.

PLAINTES CONTRE LE CLERGÉ SIMONIAQUE[1].

(**Dans le ton du Landgrave de Thuringe**.)

CXXXI.

« Oui et non, c'est le seul serment que je prête : que que soit leur nom, je hais tous les péchés et toutes les

[1] Ces deux strophes sont rangées par le manuscrit d'Iéna à la suite de la première partie du poëme, avec laquelle elles n'ont de commun que le ton dans lequel elles sont composées : c'est uniquement parce qu'elles sont dans le ton du landgrave de Thuringe que le copiste leur a donné cette place. Le sujet qu'elles traitent, qui n'a nul rapport avec celui de la première partie, est identique au contraire à celui de la lettre chaldéenne qu'un démon remet à Klinsor : ce sont des plaintes contre la simonie et les désordres qui affligent l'Église. Aussi je n'aurais pas hésité à les intercaler dans la lettre chaldéenne, si cette dernière n'était écrite dans le ton de Klinsor. Nos strophes doivent donc rester isolées, puisque le ton, joint au sujet, ne permet de les rapprocher d'aucune autre partie du poëme. Je les regarde néanmoins comme contemporaines de la lettre chaldéenne. La seconde moitié du treizième siècle vit naître un grand nombre de compositions sur divers sujets, particulièrement sur la simonie, que la vivacité de la lutte entre la Papauté et l'Empire désignait surtout aux attaques des poëtes gibelins, et les auteurs de ces pièces cherchaient à les rattacher au sujet de la guerre de la Wartburg, très-populaire à cette époque. C'est à ce titre que le manuscr

hontes. Chrétienté régénérée par le baptême, je voudrais bien te voir en meilleur état. Je veux en produire un exemple devant tous : un aurochs était étendu mort dans la plaine ; un corbeau voulait le déchirer à lui tout seul ; mais mal lui en prit. Écoutez comment le corbeau promit aux autres animaux leur part de la proie : il leur cria : « Le premier qui y touche, est mort ! » Mais, en le voyant dévorer la proie, une troupe de renards accourut, puis d'autres animaux, puis une nuée d'oiseaux. Un chasseur s'en aperçut : il jeta son filet, et prit le corbeau et un grand nombre d'autres animaux.

CXXXII.

« Vous tous, rois, princes, comtes, hommes libres, observez bien qui se conduit à la manière du corbeau, et soyez-en profondément affligés ! La plupart de ceux qui portent la tonsure condamnent l'avarice, et pourtant ne savent pas s'en abstenir eux-mêmes. Et vous, laïques insensés, je vous compare à cette troupe d'oiseaux. Vous pensez en vous-mêmes : « Ce ne peut pas être un péché, puisque le « prêtre le fait. » Eh bien, tu es perdu pour l'éternité, si tu restes dans cette voie. Parler sans penser, c'est porter à l'âme un coup mortel. Les paroles passent avant les actes [1], et égarent l'homme aveugle, si bien qu'elles le font

d'Iéna a admis dans le texte du poëme du *Tournoi poétique* ces deux strophes, qui faisaient sans doute partie d'une composition plus étendue sur le même sujet, écrite dans le ton du landgrave de Thuringe, dont les autres strophes se sont perdues.

[1] M. Simrock propose de renverser les termes de la phrase et de lire : « les actes passent avant les paroles ; » ce qui n'est nullement nécessaire : car le poëte exprime, non ce qui devrait être, mais ce qui est, et il se

tomber : et le Seigneur, qui t'avait recommandé et confié cet homme, te haïra pour ce péché. Voici donc mon conseil : prêtres, veillez mieux sur la chrétienté ! »

plaint précisément de ce que, dans la pratique de certains hommes, les paroles passent avant les actes.

APPENDICE III.

ENTRETIEN DE WOLFRAM ET DE KLINSOR SUR LES SCIENCES OCCULTES[1].

(**Dans le ton du Landgrave de Thuringe.**)

[1] Les dix-huit strophes qui composent cet appendice III n'ont de commun avec le tournoi de la Wartburg que la forme : c'est seulement parce que Wolfram et Klinsor sont les interlocuteurs et que l'action se passe en présence du landgrave de Thuringe, que le manuscrit de Manesse les a trop légèrement admises dans notre texte. La guerre de la Wartburg était devenue très-populaire au treizième siècle par suite de l'impression qu'elle avait produite sur les esprits, et le poëme qui en raconte les péripéties avait acquis une grande notoriété. Aussi, vers la fin de ce siècle, des poëtes inconnus s'avisèrent de s'en faire les continuateurs et d'ajouter de nouveaux épisodes à la célèbre lutte des Minnesinger. On vit se produire alors des compositions sur toute espèce de sujets, que leurs auteurs rattachèrent tant bien que mal, soit au poëme lui-même, soit seulement au sujet du tournoi poétique, en mettant en scène Wolfram et Klinsor devant le landgrave Hermann. Le manuscrit de Colmar contient un grand nombre de strophes de cette nature, dépourvues de toute valeur poétique, complétement étrangères par le sujet qu'elles traitent à notre fameux tournoi, et pourtant destinées par leurs auteurs à y faire suite ; et, comme le dit M. Simrock, ce qui pourrait arriver de plus malheureux à notre poëme, ce serait d'y réunir ces productions plus récentes, et d'apprécier son mérite d'après le leur. Notre appendice III est entièrement composé d'une partie de ces strophes apocryphes : l'auteur fait paraître Wolfram et Klinsor s'entretenant sur l'astrologie, sur les sciences cabalistiques et sur un livre magique de l'enchan-

CXXXIII. — WOLFRAM [1].

« Seigneur prince de Thuringe, les plus illustres d'entre les hommes t'ont désigné avant tous les autres princes comme le modèle de toutes les vertus. Je veux soutenir une lutte en ton honneur : écoute-la donc avec bienveillance. J'ai compté toutes les étoiles qui, emportées par divers courants, font contre-poids à la lune : sur ces choses j'en remontrerais à tous les savants maîtres de qui cette science est connue. Zéphire et Aquilon, Borée et Auster n'ont rien de caché pour moi : je sais comment ils s'élèvent ou se calment; je connais toute leur marche. Je mesure le nombre de lieues que le soleil et la lune parcourent dans leurs orbites. Si quelqu'un peut dans ses chants vous expliquer ces choses mieux que je ne le fais, je lui donnerai à l'avenir la première place entre tous les maîtres [2].

teur Zabulon; ce qui ne peut avoir d'intérêt qu'au point de vue de l'histoire de la sorcellerie au moyen âge; puis, donnant libre cours à sa fantaisie, il se jette dans le récit d'une aventure fantastique, étrange, incohérente, interminable, qui ressemble plus aux *Mille et une nuits* qu'à un poeme épique. Rien ici ne rappelle plus le vieux poëme : le style est incorrect; le seul mérite d'invention, si c'en est un, c'est la bizarrerie. Je n'aurais donc pas admis ces strophes dans le texte, pas plus que je n'y admets les autres strophes apocryphes du manuscrit de Colmar, si leur présence dans Manesse n'avait habitué les commentateurs à les regarder comme faisant partie du poëme.

[1] Le manuscrit de Colmar met cette strophe dans la bouche de Klinsor, contrairement au manuscrit de Manesse qui l'attribue à Wolfram.

[2] Remarquons que l'auteur de notre fragment, en prêtant à Wolfram, dans cette strophe et dans celles qui suivent, des discours où il se vante de connaitre à fond l'astrologie et le système du monde, s'est mis en contradiction flagrante avec le poëme primitif, dans lequel nous avons vu Wolfram, interrogé par le démon Nasion sur le cours des astres, répondre : « Les mystères dont tu as parlé sont trop hauts pour moi :

CXXXIV. — WOLFRAM.

« Un courant part de l'Occident : mes chants vous feront connaître quelles règles président à sa marche. L'on y voit douze grandes étoiles, qu'on appelle les princes, et un roi de la même espèce. Si je vous trompe en quoi que ce soit, vous pourrez dire que mon intelligence est celle d'un enfant. Ce roi se dirige d'après la lune ; les signes sont au nombre de neuf. C'est à cause de toutes ces merveilles que saint Brandan, illustre entre tous les hommes, dut se soumettre à de rudes fatigues : il rencontra quatre anges qui tenaient en main des trompettes, et l'un d'eux l'enseigna et lui montra le vrai chemin[1]. Klinsor, si tu veux lutter contre moi à l'aide de tes chants, je consens à garder le silence toutes les fois que tu parleras.

CXXXV. — WOLFRAM.

« Klinsor, ne sais-tu pas comment l'on appelle ces douze étoiles et le roi qui est à leur tête ? Je te dirai leurs noms ; je te dirai aussi comment la lune présage les choses de

« ils me sont inconnus. » Le continuateur du *Tournoi poétique*, qui d'ailleurs est de tout point inférieur à son modèle, a donc méconnu ici la franchise et la noble simplicité du caractère de Wolfram, en même temps qu'il a oublié cette tradition, qu'on retrouve à chaque instant dans le poëme, d'après laquelle Wolfram était un *laïque*, c'est-à-dire un homme étranger à l'astrologie et aux sciences occultes.

[1] Allusion à la légende de saint Brandan (str. CXII), et à la quatrième énigme du poëme, où Wolfram a raconté (str. LVI et suiv.) la rencontre de saint Brandan avec les quatre anges qui doivent sonner de la trompette au jour du jugement.

l'avenir, les joies du royaume des cieux comme les peines de l'enfer. Un courant part aussi de l'Orient, et dans ce courant nous trouvons un nombre plus considérable encore de grandes étoiles, avec les constellations qui les suivent, qui forment comme autant de caractères tracés sur la lune. Je te dirai encore que Dieu a créé des chœurs d'étoiles au nombre de neuf, comme il fait pour ses anges. La gloire m'appartient; reconnais, Klinsor, qu'il te faut garder le silence devant moi! »

CXXXVI. — KLINSOR.

« Tu parles de mon silence, et tu exaltes à grand bruit ta propre science, semblable à l'aigle dans son vol audacieux. Quiconque cherche un mystère là où il n'y a point de mystère, n'est point dans son bon sens. Quiconque s'inquiète du neuvième chœur d'étoiles et de ce qui se trouve au dessus, celui-là, crois-moi, tombe facilement dans la démence, et son cerveau s'égare. Mais s'il est quelqu'un dans la race humaine de qui ces secrets soient connus, je vais bientôt répondre à tes attaques : c'est Basiant, le sage de Constantinople, qui s'avancera contre toi dans la lice, si j'appelle à moi ce savant maître. Il y a dans le ciel soixante-douze courants d'innombrables étoiles. Tu n'es qu'un enfant auprès de Basiant, pour peu qu'il déploie devant toi ses sublimes connaissances.

CXXXVII. — KLINSOR.

« Que servent les années à l'homme qui manque de sagesse? Tu as entrepris un jeu d'échecs que l'intelligence

humaine est impuissante à comprendre et ne pourra jamais mener à fin. Le pion que tu fais marcher pourra bien se perdre : il s'est tellement avancé, qu'il se trouvera sans défense quand mon fou et ma tour seront en face de lui, prêts à l'attaquer ; voilà ce qu'un maître peut comprendre. Ton chant m'a montré dans le ciel deux courants d'étoiles : eh bien, c'est là l'histoire du pion qui s'est trop avancé, je vais te l'expliquer : en effet les soixante-dix autres courants te sont inconnus, tandis que moi je tiens à ma disposition le fou et la tour. C'est ce que m'a révélé le livre de Zabulon[1], le sage de Babylone ; eh bien, sans reculer d'un pas, je vais te le faire connaître dans le ton des princes de Thuringe. »

CXXXVIII. — WOLFRAM.

« Si tu en faisais le serment, je dirais que c'est un parjure. Dis-moi, savant homme, qui t'a donné le livre de Zabulon, ce livre que Virgile[2] conquit au prix de bien des peines sur le rocher d'aimant? Dis-moi comment ce livre fut composé par un homme qui longtemps fut idolâtre et adora un veau : il était juif par sa mère et païen par son

[1] Zabulon est un magicien de Babylone, que nous avons vu nommé aussi *Savelon* dans la str. LXXVII. La str. CXXXVIII le désigne comme vivant douze cents ans avant l'ère chrétienne. Selon une légende que nous trouverons exprimée dans les strophes qui suivent, Zabulon aurait composé son livre astrologique dans l'espoir de préserver les Juifs des dangers dont les menaçait la naissance future du Sauveur, et c'est dans ce même livre que le célèbre enchanteur Virgile aurait plus tard puisé toute sa science.

[2] D'après une légende qui fut aussi populaire au moyen âge que le fut plus tard celle de Faust, Virgile était un magicien qui passait pour avoir fondé Naples, et dont on racontait toute espèce de merveilleuses aventures.

père [1]. Il fut le premier qui étudia l'astrologie. C'est parce que je connais la vérité que je supporte ta colère. Une nuit, il lut dans les étoiles que dans douze cents ans naîtrait un enfant [2] qui ravirait aux Juifs toute leur puissance : il en fut affligé, et fit part de ce danger à sa mère.

CXXXIX. — WOLFRAM.

« Cette femme fut épouvantée, et lui dit : « Mon fils, tu « appartiens par moi à l'illustre race des Juifs, et tu es « semblable à l'alouette qui veille sur ses petits. L'oiseau « ne fait pas entendre ses chants quand Auster et Borée « s'élèvent et soufflent avec violence : car ces deux « vents sont connus pour pernicieux. Mais quand leur « violence s'est calmée, quand Aquilon et Zéphire « s'élèvent à leur place, en sorte que le temps devient pur « et doux, alors les oiseaux pleins d'allégresse s'occu- « pent de nourrir et de soigner leurs petits. Mon en- « fant, souviens-toi que la race des Juifs t'a donné ta « mère [3]. »

1. Le poëte fait Zabulon juif du côté de sa mère, et païen, c'est-à-dire mahométan, du côté de son père. Il est à remarquer que Wolfram d'Eschenbach, dans son *Parcival,* donne la même origine à l'enchanteur Flegetanis de Bagdad. C'est qu'en effet l'Orient passait pour la patrie des sciences occultes, en même temps que les magiciens, à cause de leurs relations avec les esprits infernaux, étaient regardés comme appartenant toujours par un certain côté au paganisme.

2. Notre-Seigneur Jésus-Christ.

3. Cette dernière phrase est très-obscure, et M. Ettmüller regarde le texte comme altéré. J'ai principalement cherché à en donner une traduction raisonnable sans être obligé de corriger le texte ; mais je ne réponds pas que ce soit là le sens.

CXL. — WOLFRAM.

« Quand le savant païen eut entendu ces paroles de sa mère, il dit : « En vérité, je veux faire en sorte que les « dieux ne laissent pas périr inutilement les dons précieux « qu'ils m'ont faits. Mon esprit médite en ce moment de « grands desseins. Certes c'est un dieu puissant, celui « qui nous donne l'intelligence. Je saurai bien lire dans « l'astrologie l'explication de ces mystères. Apollon ni « Termigant n'ont jamais pu les élucider ; mais l'ancre de « ma pensée cherche à sonder le fond de cet océan. Celui « qui a donné au monde une voix et un langage le pourrait « assurément, puisque nul mystère n'est trop profond « pour lui. Ma mère, je veux écrire un livre en faveur « des Juifs : si mon entreprise réussit, je les protégerai « contre la terrible malédiction qui les menace. »

CXLI. — WOLFRAM.

« Il se mit à étudier l'astrologie, et son intelligence s'aida de puissants sortiléges ; le savant maître apprit aussi la nécromancie, et écrivit un livre merveilleux. Écoutez donc comment il composa ce livre où Virgile puisa sa science : il s'entoura de peau de Dézedémon [1], qui a la propriété de fortifier le cerveau ; il avait aussi dans un vase d'or du suc de bois d'aloès, à cause de son doux parfum, et cette liqueur lui servait à rendre ses yeux clairvoyants. Il con-

[1] C'est le même serpent magique doué de propriétés bienfaisantes que nous avons déjà vu dans la str. XXX désigné par le nom d'*Ezidémon*.

sacra une année et douze semaines à ces rudes travaux. Quand le livre fut achevé, il contraignit un esprit à l'aide de ses sortiléges à conserver ce livre sur le rocher d'aimant. »

CXLII. — KLINSOR.

« Les flots de la mer battaient ce rocher de toutes parts. Zabulòn donna sa vie pour le salut des Juifs. Ce savant maître coula sur le rocher une statue d'airain, qu'il chargea de veiller sur son livre. S'il est vrai que je m'appelle Klinsor de Hongrie, et si cette merveilleuse histoire ne vous déplaît pas, écoutez la curieuse aventure. Cette statue portait en main une lourde massue, qu'elle tenait haute et prête à frapper. Le maître lui enfonça une lettre dans la tête par le nez. Mais le secret fut trahi par une mouche emprisonnée dans un verre, en sorte que Virgile, le savant maître, s'empara plus tard du livre. Comment donc une mouche pouvait-elle se trouver dans un verre? qui l'y avait emprisonnée? ceux qui l'ont lu le savent bien : c'était Aristote [1]. »

CXLIII. — WOLFRAM.

« Klinsor ne vous a pas dit comment la mouche fut emprisonnée dans un verre. C'est Klestron [2], compagnon d'Aristote, qui l'y décida. Ce maître résolut de sauver

[1] Aristote était très-populaire au moyen âge; mais les légendes avaient fini par le représenter comme un magicien.

[2] Ce Klestron paraît être un démon familier au service d'Aristote.

Klestron des peines de l'enfer : il le fit entrer dans un rubis qu'il portait à son doigt. Je vous en dirais davantage encore, si mes chants ne vous semblaient trop longs, sur les prodiges qu'accomplit Klestron renfermé dans cet anneau. Cette bague fut d'un grand secours au noble roi Tirol [1], qui la portait à son doigt, pour jouer aux échecs ; elle lui valut trois royaumes et douze provinces [2] : car, dans sa colère, il aurait mis sa tête en jeu s'il avait perdu sa partie. »

CXLIV. — KLINSOR.

« En ma qualité de chrétien, j'ai dit les louanges du divin Fils de la Vierge : le mensonge m'est inconnu. Deux esprits ont fait beaucoup de mal au monde : ces esprits habitaient sur la mer. J'ai été quelque temps un païen [3], comme l'était Aristote, qui enchaîna ces deux esprits ; j'ai lu bien souvent à Babylone comment ce maître les trouva. Maintenant quelqu'un se demandera peut-être, si je ne le lui explique : « Comment une mouche peut-elle « donner un conseil à travers une prison de verre ? » Eh

[1] Le nom du roi Tirol apparaît dans un petit poëme didactique compris dans la collection de Manesse et intitulé : *Le roi Tirol d'Écosse et Friedebrand son fils.* Ce poëme, dans lequel un roi d'Écosse est censé donner à son fils des conseils de morale et des instructions sur les devoirs d'un chrétien, contient des allusions à certains personnages du *Parcival,* en sorte qu'on l'a attribué à Wolfram d'Eschenbach ainsi que deux autres poëmes didactiques dans le même style connus sous les noms de *Winsbeke* et *Winsbekin.* M. von der Hagen les range tous au contraire, et avec raison, je le crois, au nombre des œuvres faussement attribuées à Wolfram.

[2] M. von der Hagen conjecture que les trois royaumes dont il est ici question sont peut-être l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande.

[3] Allusion évidente à la str. LXXXVII, où Klinsor a dit qu'il avait été mahométan pendant trois ans.

bien, ce fut un esprit qui trahit le livre de Zabulon ; et cet esprit, c'était Aristote qui l'avait enfermé dans ce verre. Le mauvais esprit portait une violente haine à tout ce qui est doué de vie, comme il le fait encore aujourd'hui. De quoi cela lui servit-il? Sa conduite fut pleine de perversité.

CXLV. — KLINSOR.

« Aristote entendit parler du rocher d'aimant, et il en garda le souvenir, en sorte qu'il se conquit le premier rang entre tous les maîtres. Or il existait à Rome une riche famille que sa générosité avait réduite à la misère. Mais Dieu n'abandonne jamais l'homme de bien, et à la fin il le récompense. Plusieurs membres de cette famille remarquèrent les paroles d'Aristote : « Un grand nombre de vais- « seaux sont agglomérés autour de ce rocher[1], leur avait « dit le savant maître : là se trouveront des monceaux « d'or, si l'on est assez habile pour les mettre au jour. » Ces nobles héros, dans la prévision de ce voyage, firent plus d'un serment ; ils s'adressèrent à Virgile, que l'on connaissait pour sa hardiesse. »

CXLVI. — WOLFRAM.

« Cette vaillante armée se choisit pour chef Fabian, qui était un noble comte. Celui-ci se procura un navire aussi

[1] Le rocher d'aimant attirait à lui les navires à cause des pièces de fer qui entraient dans leur construction, et les retenait étroitement, en sorte que de riches cargaisons se trouvaient accumulées autour de cet écueil.

bon qu'il pouvait le désirer. Le vaisseau était pourvu de vivres pour un an. Ces guerriers étaient terribles à voir avec leurs armes consacrées : tous étaient revêtus d'armures pour l'expédition, et munis des provisions nécessaires. Ils portaient cinq cents casques et autant d'écus étincelants. Désormais ils ne dansèrent plus avec leurs enfants dans la plaine ; les blanches mains des nobles dames ne leur tressèrent plus de couronnes, comme elles l'avaient fait jusqu'alors. Ils s'étaient assurés d'une nourriture qui leur causa des malheurs dans la suite : en effet ils emmenaient avec eux quatre gros bœufs, ce qui malheureusement ne leur réussit point.

CXLVII. — WOLFRAM.

« L'on vit l'équipage saisi d'inquiétude, bien que tous ces hommes eussent dans leurs cœurs la vaillance des héros, lorsqu'ils aperçurent des milliers de mâts s'élever dans les airs, semblables à une forêt dépouillée de feuillage. Virgile nous a décrit les dimensions de ce rocher, dont la cime atteint à une hauteur que l'aigle ne peut dépasser dans son vol. Mais je vous ferai connaître sans détour un autre malheur qui les frappa : le rocher attira à lui les quatre chaînes de fer qui attachaient leurs bœufs, en sorte que ceux-ci furent enlevés sous leurs yeux par-dessus le bord du navire, et allèrent se coller aux flancs du rocher, suspendus dans l'espace, à une hauteur où la main de nul homme ne pouvait atteindre.

CXLVIII. — WOLFRAM.

« Nos héros furent vivement affligés : ni leurs armes étincelantes ni leur intrépidité ne leur servirent de rien. Le

rocher d'aimant leur enleva ensuite leur ancre : aussi poussèrent-ils des cris de désespoir. Le vaisseau fut alors emporté dans une course rapide. Le milieu du jour était dépassé, et le soir approchait. L'on entendait chanter des sirènes, dont la voix produit le sommeil. Alors d'insurmontables inquiétudes agitèrent leurs cœurs. Leurs provisions se trouvant épuisées, ils durent se contenter d'une nourriture misérable. Des crocodiles enlevaient du navire tout homme qui s'endormait, et l'emportaient dans la mer. Les condors aussi trouvaient de quoi se nourrir, quand, dans leur vol rapide, ils descendaient du haut du Palakers [1], où ils élevaient leurs petits. »

CXLIX. — KLINSOR.

« Noble prince de Thuringe, ordonne aux seigneurs de tes États de cesser leurs étranges histoires. Ma loyauté me servira de gage auprès de ta puissance : je vais te dire la vérité. Je ne m'inquiète point de savoir qui t'a le mieux éclairé sur ces choses; l'orgueil de Wolfram m'est connu, et je ne me cache point de le haïr toujours, puisqu'il veut me nuire. Le Palakers est situé à douze mille lieues des Indes [2]; jamais un oiseau n'est parvenu si loin à l'aide de ses ailes. Là pourtant se trouvent des condors : c'est une chose merveilleuse, ainsi que je vais l'expliquer. Le Palakers s'élève vis-à-vis des Indes; là demeurent des gnomes qui travaillent l'or avec un art infini.

[1] Ce nom de *Palakers* désigne une montagne.

[2] Le manuscrit de Colmar porte cette variante : « à douze mille « lieues du Caucase. »

CL. — KLINSOR.

« Il existe un gnome nommé Sinnels : le Palakers lui appartient au bord de la mer; il est roi sur cette montagne, et une armée de gnomes lui obéit. Son frère aussi règne sur plusieurs montagnes en Allemagne ainsi que dans le pays des Welsches [1] : ce second roi s'appelle Laurin [2], et est connu pour ses vertus. Or Sinnels ne trouvait plus guère de plaisir dans ses États : des serpents avaient envahi sa montagne, ce qui lui causait bien des soucis ; des crocodiles enlevaient les gnomes de son armée : il envoya donc plusieurs messagers vers le roi Laurin. Le gnome lui donna deux œufs de condor [3], qui étaient en la possession d'une autruche. Écoutez si je connais cette histoire : laissez-moi vous la raconter [4]. »

[1] Ce nom désigne tous les pays du Midi.

[2] Un poëme d'Henri d'Ofterdingen est intitulé : *Le Gnome Laurin.*

[3] Pour détruire les serpents.

[4] La continuation de cette histoire fantastique se trouve dans d'autres strophes du manuscrit de Colmar, dont M. Simrock a donné quelques-unes à la suite de celles-ci. Je n'ai pas cru devoir suivre son exemple. C'est à regret déjà que j'ai admis nos dix-huit strophes dans le poëme du *Tournoi poétique,* auquel elles sont étrangères et qu'elles ne peuvent que déparer ; mais je ne pouvais les en exclure, à cause de leur présence dans le manuscrit de Manesse. Quant à celles que Manesse n'a pas reproduites, elles ne sauraient à aucun titre être introduites dans notre texte, et si l'on admettait quelques-unes des strophes apocryphes du manuscrit de Colmar, on ne saurait où s'arrêter.

APPENDICE IV.

ENTRETIEN DU SCHREIBER ET DE BITEROLF

SUR DIVERS PERSONNAGES CONTEMPORAINS.

ÉLOGE FUNÈBRE DU LANDGRAVE DE THURINGE ET DU COMTE DE HENNEBERG [1].

(**Dans le ton noir ou de Klinsor.**)

[1] Il est évident que les strophes qui composent notre appendice IV ont dû être composées postérieurement au poëme du *Tournoi poétique*, qu'elles en sont la continuation, mais qu'elles forment une annexe distincte qui ne peut pas se rattacher au corps même du poëme. En effet le tournoi poétique tout entier, qui a lieu en 1206 et 1207, s'accomplit, comme nous l'avons vu, en présence du landgrave Hermann et du vivant du comte Poppo XIII de Henneberg. Or, dans nos strophes, ces deux princes ont cessé d'exister, et deux des poëtes qui ont pris part à la lutte expriment les regrets que leur inspire cette double mort. Il en résulte, d'abord que ces strophes ont été composées après 1245, année de la mort du dernier survivant de ces deux princes; ensuite qu'elles ont été composées, selon toute apparence, plus tard que le poëme primitif et par un autre auteur, puisque le poëte, abandonnant ici la lutte engagée à la Wartburg en 1206 et 1207, se transporte après la mort de Poppo XIII, c'est-à-dire au moins trente-huit ans plus tard. Nos strophes sont donc encore une de ces compositions par lesquelles on s'efforçait, dans la seconde moitié du treizième siècle, de continuer le poëme primitif. Seulement, au lieu d'imaginer, comme nous l'avons vu jusqu'à présent, quelque nouvel épisode à intercaler dans la lutte, l'auteur de nos strophes

CLI. — LE SCHREIBER [1].

« Wolfram d'Eschenbach, j'ai vu le noble comte de Henneberg te conférer la chevalerie avec le coursier et l'habit consacré dans une verte et vaste prairie. Moi, le Vertueux Écrivain, je portais aussi le même habit de chevalier. Demande-moi donc maintenant si j'ai connu jamais un prince aussi accompli, aussi irréprochable que cet illustre comte! Il avait auprès de lui un digne conseiller, grâce auquel le prince et ses États s'illustraient des plus nobles vertus : je veux parler du loyal sire d'Ostheim [2]. »

CLII. — BITEROLF.

« Stilla [3] est mon lieu de naissance. Le noble comte de Henneberg m'avait invité à voir la fête qu'il donnait. Je me

suppose que, bien des années s'étant écoulées depuis la guerre de la Wartburg, deux des princes qui se montraient les généreux protecteurs des Minnesinger ont cessé de vivre, et que les deux poëtes qui, dans la première partie du tournoi, se sont portés les champions de ces deux princes, c'est-à-dire le Schreiber pour le landgrave Hermann et Biterolf pour le comte Poppo XIII, à la suite d'un entretien sur divers personnages illustres de l'époque, en viennent à exprimer la douleur que leur cause la mort de leurs héros. Cet appendice, à la différence du précédent, fait véritablement suite au poëme et renferme des beautés réelles.

[1] Cette strophe et la suivante se sont égarées dans le manuscrit d'Iéna, dont le copiste, abusé par une ressemblance fortuite entre notre str. CLI, où il est question d'une cérémonie chevaleresque qui s'accomplit dans une prairie, et la str. XXV, qui parle de la tente du landgrave dressée dans une plaine, les a transportées à la suite de cette str. XXV, les séparant ainsi des autres strophes de notre appendice, avec lesquelles elles sont étroitement liées.

[2] La famille comtale d'Ostheim était alliée aux ducs de Bavière, et le personnage désigné ici par le Schreiber doit être Wolfram d'Ostheim, qui vivait en 1230.

[3] D'après M. von der Hagen, Stilla doit être une localité quelconque

nomme Biterolf. Je n'ai jamais rencontré une aussi illustre compagnie que cette belle réunion de chevaliers et de dames que je vis alors à Masfeld [1], lorsque le sage Eschenbach fut fait chevalier. Le prince et tous ses gentilshommes distribuèrent de riches présents au peuple et à tous ceux qui étaient dans le besoin. Je proclame un misérable, quiconque ne célébrera pas toujours les vertus de Henneberg!

CLIII. — BITEROLF [2].

« La lionne met au monde ses lionceaux privés de vie; mais ils se réveillent et s'animent à la voix du lion son

sur la Stille, qui coule dans le comté de Henneberg et se jette dans la Schmalkalde près de Schmalkalden.

[1] Ville située sur la Werra, près de Meiningen.

[2] Cette strophe et la suivante sont rangées par le manuscrit d'Iéna après toutes les autres strophes composant l'appendice IV : elles font donc suite immédiatement à notre str. CLXIX. Néanmoins M. Simrock n'a pas cru devoir les rattacher à cette partie du poëme, et il en a fait un appendice spécial sous le titre de *Strophes adressées à des contemporains*. Pourtant le sujet qu'elles traitent est identique à celui des strophes qui les précèdent dans le manuscrit d'Iéna : le Schreiber et Biterolf s'entretiennent avec éloge, dans tout l'appendice IV, de divers personnages contemporains, et c'est à cette occasion qu'ils en viennent à parler de l'archevêque de Cologne et de Jean de Zernin. Seulement le copiste du manuscrit d'Iéna me paraît avoir transporté mal à propos ces strophes à la suite des autres, et je crois que la place que je leur donne ici leur convient mieux. En effet, dans la str. CLI, le Schreiber fait l'éloge du comte de Henneberg, qui lui a conféré la chevalerie, ainsi qu'à Wolfram et à Biterolf, et du sire d'Ostheim, son conseiller; dans la strophe CLII, Biterolf s'associe à cet éloge, et rappelle quelle illustre compagnie assistait aux fêtes qui furent données à Masfeld lorsqu'il fut fait chevalier par le comte de Henneberg; puis, continuant à passer en revue les personnages contemporains, il en vient naturellement, dans nos strophes CLIII et CLIV, que je mets dans sa bouche, à parler de l'archevêque de Cologne et de Jean de Zernin; après quoi il ajoute, dans la str. CLV, que la joie qu'il éprouve à songer à tant d'illustres personnages est troublée par les regrets que lui inspire la mort du landgrave de Thuringe et du comte de Henneberg, dont l'éloge funèbre remplit les strophes qui suivent.

époux, qui rugit à si grand bruit que la terre et les forêts en tremblent. Semblable à ce lion, le prince de Cologne a élevé la voix si haut à Würzburg dans l'intérêt du monde entier, que le salut lui est acquis [1]. Un prêtre s'est levé, semblable à un lion, et a combattu le dragon pour sauver toute la chrétienté en péril. Seigneur Dieu, conserve-le-nous longtemps en vie; le bruit de sa vertu retentit à bon droit dans tout l'univers.

CLIV. — BITEROLF.

« Dans tous les pays que j'ai parcourus, je n'ai jamais vu

[1] M. Simrock pense qu'il s'agit ici du concile national tenu à Würzburg en 1287, sous la présidence de l'empereur Rodolphe de Habsburg. Ce concile s'occupa de réprimer la simonie et les autres abus qui affligeaient l'Église et dont il a été question plus haut dans la lettre chaldéenne que le démon Léviathan remet à Klinsor. Il est d'autant plus probable que le poëte a ici en vue le concile de Würzburg de 1287, que l'archevêque de Cologne, Siegfried de Westerburg, a joué en effet à ce concile, comme M. Simrock le mentionne, un rôle très-important, en faisant aux projets du Saint-Siége une violente opposition qui a dû lui concilier les plus vives sympathies du parti gibelin. En effet, le cardinal-légat ayant voulu lever, sous peine de censure et de suspension *a divinis*, un impôt du quart des revenus de tous les ecclésiastiques séculiers et réguliers, cette demande fut vivement combattue par Courad, évêque de Toul, et par l'archevêque de Cologne. Celui-ci notamment tint un discours très-véhément pour exhorter le clergé allemand à la résistance. Tel fut l'effet de cette allocution, qu'un violent tumulte s'étant élevé dans le concile par suite de l'irritation des Allemands, deux Romains, dont l'un était neveu du cardinal, furent tués, et que le légat lui-même ne put sortir sain et sauf qu'avec le secours d'une troupe d'hommes d'armes que l'Empereur lui donna. — Si la conjecture de M. Simrock au sujet de ce concile est exacte, comme tout semble l'indiquer, il en résulte que notre strophe et la suivante, et en outre tout l'appendice IV, qui, dans mon opinion, ne peut pas s'en séparer, n'ont pas pu être composés avant les dernières années du treizième siècle.

de chevalier plus accompli, qu'il aille au tournoi ou au combat. Il est vaillant et intrépide; ses vertus chevaleresques lui ont valu l'admiration du monde entier. Les malheureux aussi répètent au loin ses louanges : tout infortuné qui va lui conter ses peines en est richement consolé par les dons de sa main généreuse. C'est de messire Jean de Zernin [1] le chevalier que je veux parler. La rosée du salut a rafraîchi son cœur.

CLV. — BITEROLF [2].

« Mon esprit n'est point libre de tout souci : la mort de deux princes m'enlève toute joie : je veux parler du prince de Thuringe et aussi du généreux comte de Henneberg [3], qui pratiqua toutes les vertus; c'est lui qui a daigné me conférer la chevalerie de sa propre main, et en cette occasion il nous donna nos écus et de riches vêtements. De même que le prêtre qui a perdu son père chante malgré

[1] Ce chevalier Jean de Zernin est tout à fait inconnu. Il devait néanmoins appartenir à la famille bohémienne de Czernin, qui existe encore aujourd'hui.

[2] C'est évidemment à tort que le manuscrit d'Iéna rejette cette strophe après ma str. CLX.

[3] Le landgrave Hermann de Thuringe était mort en 1215. Le comte de Henneberg, qui est évidemment celui qui régnait en 1206 et 1207 au moment du tournoi poétique, et dont Biterolf a déjà parlé dans la première partie, c'est-à-dire le comte Poppo XIII, mourut en 1245. Par conséquent cette partie du poëme n'a pas pu être écrite avant cette dernière date. Mais il y a plus : en effet nous avons déjà relevé dans la première partie une confusion entre Poppo XIII et son père, d'où semble résulter que le poëme primitif du *Tournoi poétique* doit avoir été composé après la mort de ce prince, c'est-à-dire après 1245. Or, comme notre appendice IV, qui contient l'éloge funèbre du landgrave de Thuringe et du comte de Henneberg, doit être postérieur au poëme primitif, on en peut conclure que cet appendice n'a été composé que dans les dernières années du treizième siècle.

son affliction en présidant à ses funérailles, laissez-moi pour l'amour de Dieu jouir de la même consolation : car la mort de ces deux princes force mon cœur à exhaler ses plaintes.

CLVI. — BITEROLF.

« Messire Schreiber, si vous êtes vertueux [1], priez Dieu aujourd'hui dans sa souveraine puissance devant les tombeaux des Henneberg à Vessra [2]. Aussitôt que le prêtre aura lu l'*Agnus Dei*, tenez-vous prêt; et si vous ne pouvez mieux faire, rappelez-lui du moins la barque qui transporta saint Jacques sur la mer : c'était une lourde pierre [3]. Si Dieu vous a donné la raison et l'art de chanter, priez aujourd'hui pour l'âme de ces princes, afin que les anges portent jusqu'à Dieu votre prière !

CLVII. — BITEROLF.

« Seigneur Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, combien je m'estime heureux que tu me montres ce pain de vie qui nourrit les âmes et le monde des anges ! Par tous les saints qui redisent tes louanges, par toutes les âmes qui implorent ton secours, par tous les prêtres qui ont enseigné ta

[1] Allusion au surnom de *Vertueux Écrivain.*

[2] L'abbaye de Vessra, sur la Schleuse, dans le gouvernement d'Erfurt, bâtie de 1130 à 1135 par le comte Gottwalt de Henneberg et sa femme Luitgarde, contenait les sépultures de la maison de Henneberg, jusqu'en 1566, année où le comte George-Ernest les transporta à Schleusingen.

[3] Allusion à la légende d'après laquelle le corps de saint Jacques de Compostelle, après son martyre, a été miraculeusement transporté par mer à Iria en Galice dans une barque de marbre.

doctrine, par ta miséricorde, et par la douleur que ressentit ta Mère lorsqu'elle te vit sur la croix, épargne à ces Henneberg les peines de l'enfer! Seigneur Dieu, je te le demande au nom de ta bonté éternelle! »

CLVIII. — LE SCHREIBER.

« Tu m'as pris le chant que j'aurais voulu faire entendre moi-même ; notre faible intelligence humaine ne peut pas nous mener plus loin : aussi je me plains de ce que tu as chanté le premier[1]. Je prie Celui qui a créé la mer jusqu'en ses profondeurs, et qui connaît aussi ce qui est sous la mer, de faire violence à sa justice pour l'amour de sa Mère la Sainte Vierge : si l'humanité par ses péchés appelle sur soi la justice divine, que Dieu donne un libre cours à sa miséricorde! Je t'en conjure, Seigneur, puisque la porte d'Ézéchiel t'a été ouverte! je ne puis sonder davantage tes desseins.

CLIX. — LE SCHREIBER.

« Un songe que j'ai fait m'a rempli de joie, bien qu'il ait aussi parfois causé à mon cœur quelque affliction. J'étais à Reinhardsbrunn[2], et je voyais six femmes dans l'attitude

[1] Le Schreiber se plaint de ce que Biterolf, au lieu de lui laisser la parole, a voulu le premier chanter les louanges des deux princes et prier pour leurs âmes : car Biterolf a si merveilleusement chanté, dit-il, que l'intelligence humaine ne saurait rien exprimer de plus élevé, et qu'après lui il ne reste plus rien à dire.

[2] L'abbaye de Reinhardsbrunn, près de Schnepfenthal et de Friedrichrode, bâtie en 1085 par Louis le Sauteur, landgrave de Thuringe, qui

de la tristesse; devant elles se tenait une jeune fille d'une si merveilleuse beauté que toutes les intelligences du monde ne pourraient en imaginer une semblable [1]. Cette gracieuse personne fixa sur moi ses yeux étincelants, me prit par la main, et m'adressant la parole : « Vertueux « Écrivain, me dit-elle, c'est la Sainte Vierge, Mère de « Dieu, qui nous a envoyées vers toi : remercie-la donc de « cette faveur, si tu es sage. »

CLX. — LE SCHREIBER.

« Je contemplai cette belle jeune fille. A mon aide, mes sens, rappelez-moi donc quel était le précieux vêtement dont je la vis parée? Ses habits flottaient au-dessus de ses pieds de la largeur d'une main. Quelle était sa chaussure? Elle était ornée de pierreries qui brillaient d'un tel éclat, qu'on en eût pris plus d'une pour l'étoile du matin; telle était sa chaussure. Vertueux Écrivain, achève : j'entendrais volontiers la description de son manteau [2].

y finit ses jours, renfermait les sépultures des landgraves de Thuringe. Néanmoins le landgrave Hermann fut inhumé dans le cloître de Sainte-Catherine, qu'il avait fait construire à Eisenach. L'ancienne chapelle de l'abbaye de Reinhardsbrunn a disparu; mais les pierres tombales des landgraves ont repris place dans la nouvelle église.

[1] Cette jeune fille est la Miséricorde divine, comme elle le dira dans la str. CLXIX. Les six femmes qui la suivent représentent, comme l'indiquera la str. CLXVIII, la Loyauté, la Modestie, la Pureté, la Chasteté, la Bonté et l'Honneur : elles déplorent la mort du landgrave Hermann et du comte de Henneberg, dont elles symbolisent les vertus. Mais nous verrons paraître dans la str. CLXV une septième femme, qui est la Justice, et qui ne s'associe pas aux regrets qu'inspire aux six autres la mort des deux princes.

[2] Il n'est pas nécessaire, ce me semble, de supposer ici que Biterolf interrompt le Schreiber pour lui adresser cette question. Dès le début de cette strophe, le Schreiber s'adresse à lui-même, et fait appel à sa mé-

CLXI. — LE SCHREIBER [1].

« Quel était son manteau ? La cinquième partie en était bleue[2]. Une quantité de pierreries, qui ornaient ce manteau, jetaient de brillantes étincelles. Ces pierres précieuses, qui s'appellent Klansion [3], ainsi que je l'ai lu, un animal les porte, sans trouver ce fardeau trop lourd : c'est la licorne qui les porte dans sa tête sous sa corne unique. Dans ce manteau brillaient aussi des soleils de pierreries, en sorte que l'éclat en resplendissait au travers des murailles. Mais, pour l'amour de Dieu, quelle couronne portait cette jeune fille bénie du ciel[4] ?

CLXII. — LE SCHREIBER.

« Dois-je dépeindre sa couronne? Cette couronne fut fa-

moire, à qui il demande successivement plusieurs détails sur le costume dont était revêtue cette brillante apparition. C'est donc ici une nouvelle question qu'il se pose à lui-même. Nous retrouverons encore la même tournure à la fin de la strophe suivante.

[1] Le manuscrit de Manesse, qui reproduit cette strophe et les trois suivantes, les attribue alternativement à Klinsor et à Wolfram : le copiste ne s'est pas rendu compte qu'il ne s'agit plus de la lutte engagée entre ces deux poëtes.

[2] Le texte dit : « *von Klestria* (d'après le manuscrit de Manesse, et d'après celui d'Iéna *von Klisteriôn*) *ein phesiân anz vünfte blâ.* » J'ignore absolument ce que signifient *Klestria* et *phesiân* : aucun auteur n'en a donné l'explication. Je remarque seulement une grande ressemblance entre ce *Klestria* ou *Klisteriôn* et le nom de *Klestrôn* que nous avons trouvé dans la str. CXLIII.

[3] D'après M. Ettmüller, ce nom, qui désigne l'escarboucle, pourrait venir du radical *glanz*, qui signifie briller. — La tradition disait en effet que l'escarboucle se trouvait sous la corne de la licorne.

[4] C'est encore une question que le Schreiber se pose à lui-même, en faisant appel à ses souvenirs.

briquée par les ordres de soixante mille anges qui voulaient enlever à Dieu le sceptre des cieux. Vois, Lucifer, c'est à toi qu'elle appartint! Tous les vénérables et savants maîtres qui existent au monde savent bien que mes chants sont véridiques. L'ange saint Michel vit la colère de Dieu s'allumer contre un tel orgueil : il arracha la couronne de la tête de Lucifer, si bien qu'une pierre s'en détacha : cette pierre fut depuis confiée sur terre à Parcival [1].

CLXIII. — LE SCHREIBER.

« Dieu fit alors ce qu'il fait souvent encore aujourd'hui : un orgueil insensé excite à la fin sa colère. Lucifer fut précipité du haut des cieux, et avec lui une nombreuse troupe d'anges : leur éclat resplendissant se changea en une couleur noire, leur douceur devint un fiel amer. Tous ceux qui crurent que Lucifer pourrait se rendre l'égal du Dieu de bonté, furent à l'instant précipités au fond des abîmes de l'enfer, où ils durent expier leur crime par des peines qui n'auront point de fin.

[1] D'après la légende du Saint-Graal, la couronne que portait la Sainte Vierge appartenait primitivement à Lucifer, pour lequel elle avait été fabriquée par les anges révoltés. Dans le combat qui s'engagea entre l'archange saint Michel et Lucifer, et qui se termina par la défaite de l'ange déchu, une pierre précieuse se détacha de la couronne que saint Michel fit tomber de la tête de Lucifer : cette pierre, conservée par les anges comme trophée de leur victoire, devint plus tard le Saint-Graal, cette coupe miraculeuse, creusée dans une seule émeraude, où fut recueilli le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et sur laquelle veillait, dans le château de Montsalvat, une chevalerie d'élite, dont Parcival fut le roi. L'auteur de nos strophes parait connaître le *Parcival* de Wolfram d'Eschenbach.

CLXIV. — LE SCHREIBER.

« Cette pierre détachée de la couronne fut trouvée par Titurel [1], qui s'acquit le plus haut renom en combattant toujours pour la gloire, et dont la main renversa plus d'un chevalier sur le sol. On le vit par de brillantes prouesses disperser une forêt de lances, et tous s'écriaient : « Faites « place, voici venir le combattant indomptable ! » Les dames les plus belles tournaient vers lui leurs doux yeux avec amour, en le voyant s'élancer dans la mêlée et briser des bataillons entiers par la force de son bras ; et plus d'une bouche rosée disait : « Que Dieu te garde ! »

CLXV. — LE SCHREIBER.

« Je dis à la noble jeune fille : « Pour l'amour de Dieu, « et au nom de ta propre vertu, dis-moi quelle peut être « cette femme qui se tient là dans cette fière attitude ? Sa « couronne et tous ses vêtements sont d'or. Elle ne dit

[1] Titurel est le premier roi du Saint-Graal. D'après les légendes provençales, le vase miraculeux n'avait pas été conservé par Joseph d'Arimathie : il avait été emporté au ciel, et n'en fut rapporté sur terre que lorsqu'un chevalier se fut montré digne d'en devenir le gardien : c'est Titurel qui obtint cet honneur, et qui, ayant reçu le Saint-Graal en Gaule de la main des anges, fut revêtu le premier de la royauté mystique qui y était attachée. C'est ce retour du Saint-Graal sur la terre et l'apparition lumineuse des anges qui viennent le confier à Titurel, que Richard Wagner a voulu dépeindre dans la sublime page instrumentale qui sert de prélude à son *Lohengrin*. — Un poëme allemand de la fin du treizième siècle, qui porte le nom de *Titurel,* contient deux fragments de Wolfram d'Eschenbach, et c'est sans doute en l'honneur de Wolfram que l'auteur de nos strophes mentionne Titurel après avoir parlé de Parcival.

« rien : est-il quelqu'un au monde à qui elle se montre « favorable ? » La jeune fille répondit : « Oui, mais à ceux-« là seulement qui font ses volontés. Cette pure et ver-« tueuse femme aime ceux qui suivent le droit chemin : « elle s'appelle la Justice. Si je veux sauver un homme de « sa sévérité, je ne puis le faire qu'au prix de beaucoup « de peines : car elle s'irrite quand il lui faut me céder [1]. »

CLXVI. — LE SCHREIBER.

« Je dis à la jeune fille : « Le prince de Thuringe a-t-il « pu trouver grâce devant toi et devant la Sainte Vierge? « Réponds-moi, noble enfant! » La Justice, que je n'interrogeais point, répondit : « Je déplore que Dieu ait brisé « les portes de l'enfer. Messire Schreiber, ni le repentir « ni la pénitence ne servent de rien avec moi. Le landgrave « ne s'est pas toujours conduit selon le droit. » Mais la jeune fille lui dit : « Et moi, je veux le sauver. Tu ne me « résisteras pas même l'espace d'une semaine : car tu ne « peux lutter contre la Mère de Dieu. »

CLXVII. — LE SCHREIBER.

« Vous pouvez voir maintenant quelle fut l'attitude des six femmes ; mais la septième [2] resta silencieuse : ni amour ni

[1] La Justice ne dit rien et ne s'associe point aux regrets des autres femmes, parce que le landgrave, malgré ses vertus, n'a pu échapper aux lois de l'imperfection humaine : en conséquence, jugé selon la Justice, il n'aurait pas mérité d'être sauvé : c'est à la Miséricorde de Dieu et non à sa Justice qu'il doit le salut.

[2] Le texte dit ici : « ... L'attitude des *cinq* femmes ; mais la *sixième*... »

haine ne purent l'émouvoir, et elle conserva son humeur sévère : « Quiconque n'agit pas en toutes choses selon le « droit, dit-elle, ne peut pas m'envoyer comme mes- « sagère vers Dieu pour parler en sa faveur. Bien des « hommes m'offensent en violant le droit, et sont perdus à « tout jamais. » La jeune fille reprit : « Tu dis vrai, mais « seulement s'ils quittent ce monde sans s'être amendés « par le repentir et la pénitence; autrement, je détourne- « rai d'eux la damnation. »

CLXVIII. — LE SCHREIBER.

« La Loyauté prit à ses côtés la Modestie; la Pureté fit de même, ainsi que la Chasteté, la Bonté et l'Honneur [1]. Ces six femmes déclarèrent leur bienveillance pour le prince de Thuringe et aussi pour le comte de Henneberg, dont la main noble et généreuse apporta à tant de malheureux le soulagement de leurs souffrances : aujourd'hui leurs âmes se sont envolées, dégagées des liens du corps. Les six femmes tombèrent aux pieds de la jeune fille, qui leur dit : « Levez-vous : je délivrerai leurs âmes, puisque je vous « vois prier et pleurer pour elles ! »

CLXIX. — LE SCHREIBER.

« Je m'empressai de lui faire une nouvelle question, et je lui dis : « Pure et noble jeune fille, digne de toutes louan- « ges, est-il personne qui porte comme toi la couronne

C'est évidemment une erreur de l'auteur, qui a oublié qu'en mettant en scène la Justice, il a parlé en réalité de *sept* femmes.

[1] Le nom de l'Honneur est féminin en allemand.

« d'une aussi merveilleuse beauté? » La jeune fille fut satisfaite de ma question : « C'est à peine, dit-elle, si j'ai « la neuvième partie de la beauté de la Mère de Dieu, et « pourtant je suis plus belle que le soleil. Je m'appelle la Mi- « séricorde. » La jeune fille se mit à sourire : « Si la Vierge, « ma souveraine, était ici où je suis, dit-elle, crois-moi, « car je ne te trompe point, sa beauté ferait éclater les ro- « chers! »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Typ. de Ad. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.



ORM 109